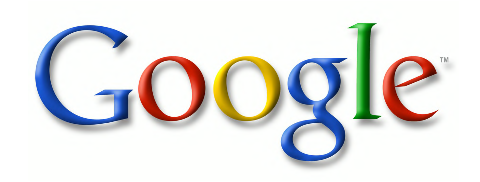
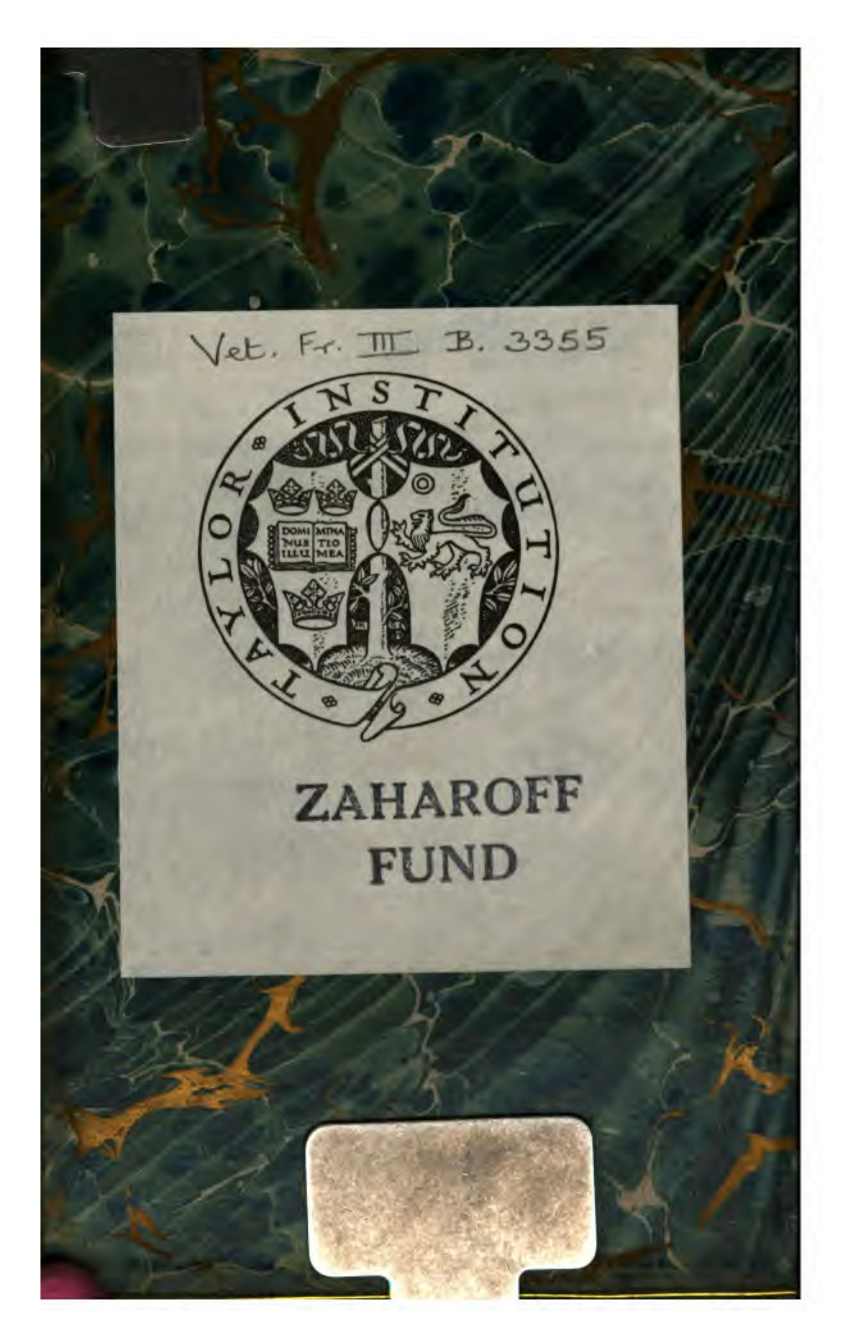





Vet. Fr. III B. 3355
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND



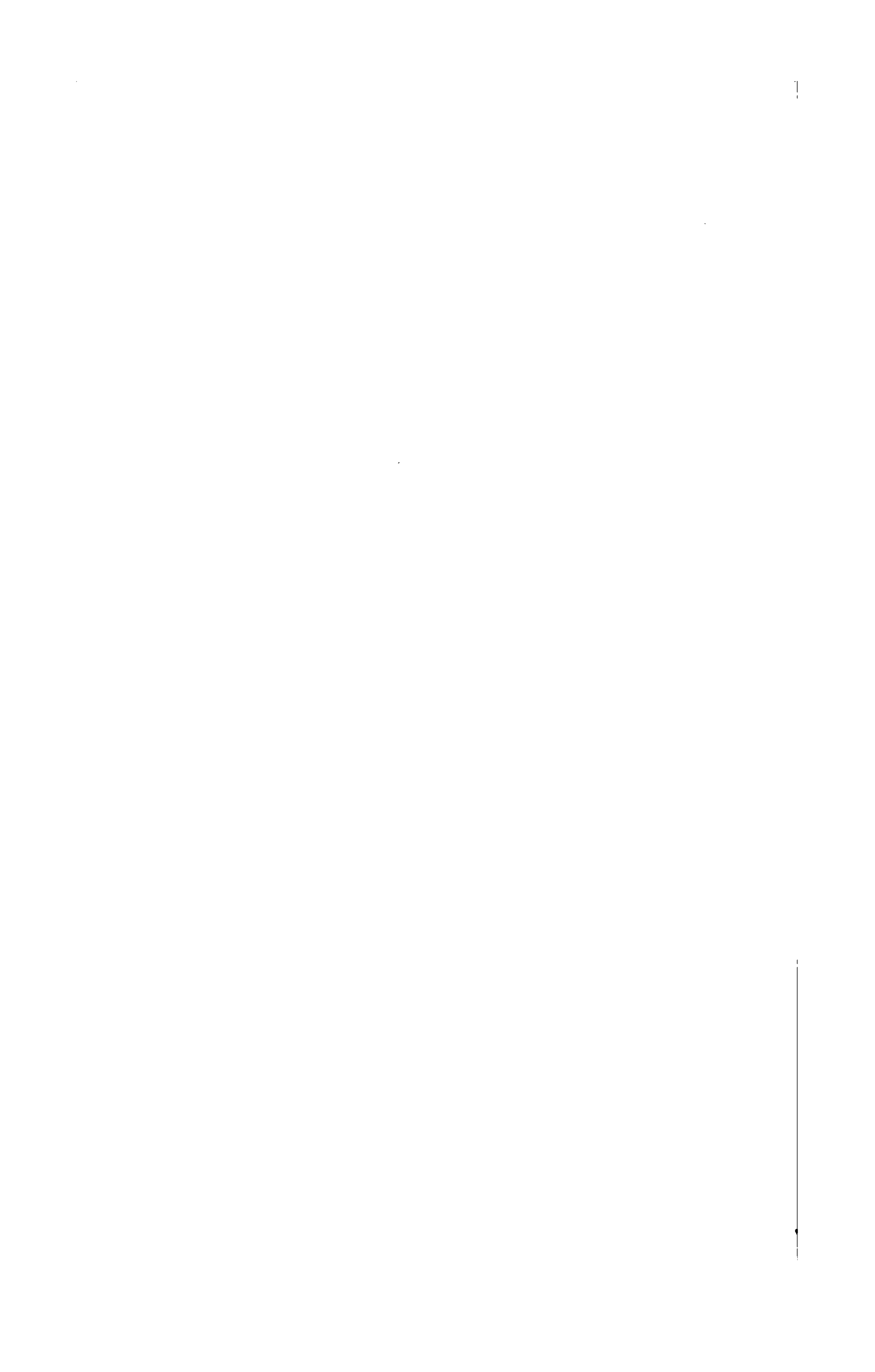
K.ma
72

£10.00

Cobden-Sanderson Binding

Bought from Blackwell's


Diana Russell
F.R. 1898.



LES MAXIMES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

Il a été imprimé, en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).
30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

Il a été fait en outre un tirage en GRAND PAPIER (format in-8°), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 200).
15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés d'un PORTRAIT.

LES MAXIMES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

SUIVIES DES

RÉFLEXIONS DIVERSES

PUBLIÉES AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR J.-F. THÉNARD



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXI


TAYLOR INSTITUTION
18 NOV 1974
LIBRA



PRÉFACE

I

Pour *des ouvrages aussi connus que celui dont nous donnons une nouvelle édition, il est difficile de trouver encore quelque chose qui n'ait pas été dit dans les préfaces précédentes* [1].

L'œuvre de La Rochefoucauld excite depuis plus de deux siècles l'attention des critiques. Elle a fait écrire plus de volumes qu'elle ne renferme de maximes. C'est le privilège d'un génie supérieur de forcer ses lecteurs à se replier sur eux-mêmes, soit pour l'approuver, soit pour le réfuter. Un grand penseur ne vieillit jamais; il prend dans la marche de l'humanité des faces diverses, et quand on

1. Parmi les préfaces que nous avons lues après avoir écrit la nôtre, nous signalerons celle de M. Louis Lacour (1868; in-8°, édition D. Jouaust). C'est une fine et spirituelle peinture du siècle où a vécu notre moraliste.

le croyait vieilli et suranné, il apparaît brillant d'une jeunesse nouvelle.

C'est sous ce dernier aspect que nous avons revu La Rochefoucauld, et sous cette impression, nous avons recueilli et écrit les pages suivantes.

« L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, » dit La Rochefoucauld, MAXIMES, 342.

Voyons donc la physionomie du pays qui a vu naître l'auteur des MAXIMES.

« La province d'Angoumois étoit une des plus petites de France, dit Jean Gervais[1]*. Ses habitans sont taxés en général du vice de paresse; peut-être parce que le pays y produit assez communément les choses nécessaires à la vie, ils se reposent sur les secours de la nature.*

« C'est principalement parmi les populations voisines des bords de la Charente qu'on trouve les hommes les plus actifs et les plus industrieux; les habitans d'Angoulesme en particulier passent pour avoir beaucoup d'esprit, la situation élevée y fait respirer l'air le plus subtil; mais leur génie, qui a le brillant de la vivacité, n'en est pas moins so-

---

1. *Mémoires sur l'Angoumois,* par Jean Gervais, lieutenant criminel, présidial d'Angoulême (1726), publiés par M. de Rencogne. (Paris, Aug. Aubry, 1864.)

lide. Il se peut faire seulement que, comptant un peu trop sur les ressources de leur heureux naturel, ils s'attachent moins à le cultiver et à l'embellir par les ornements que peut apporter une étude assidue. »

La critique de Jean Gervais, loin d'être malveillante, semble au contraire inspirée par un certain sentiment de vanité angoumoisine dont La Rochefoucauld n'aurait pu se choquer, car il en aurait confessé la justesse pour ce qui le regardait personnellement, et, sans aucun doute, il eût applaudi à la remarque suivante :

« Quoique les bibliothèques y soient rares et encore moins fréquentées, on prétend être savant sans pédanterie, théologien sans école, jurisconsulte sans chicane, et y avoir du goût pour les belles-lettres sans y donner trop de temps. »

Jean Gervais, dans son mémoire secret, n'a pas oublié la noblesse du pays, et, tout en luy rendant hommage pour sa bravoure, il ne laisse pas de faire des restrictions :

« Les gentilshommes de cette province qui prennent le parti de la guerre se rebutent bientôt si on ne les place brusquement ; ce que leurs ennemis leur imputent à orgueil et à légèreté, ceux qui en jugent plus sainement se contentent de dire que leur peu de fortune ne leur permet pas de se

soutenir longtemps au service, s'ils ne sont promptement aidés des bienfaits de leur prince. »

A cela l'on peut répondre que pauvreté n'est pas vice, et que cette ambition d'honneurs et de places était la maladie ordinaire de la jeune noblesse.

Mais Jean Gervais porte une accusation plus grave. « On voit, dit-il, que presque tous ceux qui avoient embrassé la profession des armes, se sont retirés peu après dans leurs villages; quelques-uns d'eux cependant n'en ont ni moins de vanité ni moins d'esprit de violence et d'injustice; ces défauts les caractérisent. Le paysan qui a le malheur de vivre sous leur domination se plaint souvent d'être vexé et maltraité par ces tyranneaux, chose trop ordinaire aux gentilshommes de campagne d'une origine et d'une fortune au-dessous des médiocres. Il n'y a guère que ceux d'une naissance plus illustre, d'une noblesse plus ancienne, et qui ne sont pas pressés par une impérieuse nécessité, qui se comportent dans leurs terres avec la modération et l'équité convenables aux gens de condition. »

C'était, pour Jean Gervais, l'occasion de faire mention des La Rochefoucauld; mais rien n'est venu sous la plume du lieutenant criminel, et il pouvait parler de la modération et de l'équité de cette grande maison, quand il dit à propos des

domaines : « Toutes les terres que M. le duc de La Rochefoucauld possède en Angoumois sont en très beaux droits et renferment quantité de vassaux. Les revenus en sont presque tous en rentes et agriers ; mais les pays en sont communément d'une médiocre bonté, et cultivés par les tenanciers les plus pauvres de la province, peut-être aussi parce que les deniers seigneuriaux y sont trop gros et qu'il ne s'y fait que peu de commerce. » Jean Gervais, dans ces lignes, en dit assez pour faire comprendre qu'il ne faisait pas bon vivre sous l'administration des intendants de cette grande maison.

II

Les La Rochefoucauld possédaient dans l'Angoumois le comté, puis duché-pairie (1622) de La Rochefoucauld ; la baronnie de Verteuil, avec de « grandes mouvances, dont Aulnac et Bayers étoient les principales ». Ils avaient aussi plusieurs autres terres dans ce voisinage, « composant le plus beau pays que l'on puisse voir et le plus agréable pour la chasse ; la principauté de Marsillac, la baronnie de Montignac, etc. »

C'est dans cette contrée charmante et faite pour le plaisir des yeux et de la chasse que dut naître

l'auteur des MAXIMES, *François VI, duc de La Rochefoucauld.*

Le lieu qui le vit naître n'est pas connu, et la date de sa naissance a été longtemps douteuse. Les biographes ont d'abord accepté 1605, *et aujourd'hui l'on s'est fixé à l'année* 1613 *avec assez de probabilité, puisque son père François V naquit en* 1588.

La Rochefoucauld aurait pu, dans ses MÉMOIRES, *épargner à la postérité ces doutes et ces hésitations; mais toutes les grandes familles avaient alors leurs archives et leur histoire privées qui ne regardaient pas le public; et le prince de Marsillac ne tenait peut-être pas à donner certains détails intimes qu'il valait mieux laisser dans l'oubli. Pourquoi avouer qu'il avait failli naître hugnenot, son père ayant attendu le couronnement de Marie de Médicis* (1610) *pour se convertir à la religion catholique?*

Il nous dit qu'en 1628 *il servait en Italie en qualité de mestre de camp; mais comment s'était écoulée sa première enfance? Les biographes avancent que son éducation fut négligée. Cela signifie probablement qu'il ne suivit pas les leçons d'une université. Le prince de Marsillac n'a pu avoir une enfance oisive et paresseuse; et on regrettera toujours qu'il soit resté muet sur le détail*

de ses premières années. Il faut donc s'en tenir aux conjectures.

La Rochefoucauld n'a jamais parlé des opinions religieuses de ses ancêtres, et à la date de 1624-1625, *on lit dans ses* MÉMOIRES :

« *Richelieu voulut établir l'autorité du roy et la sienne par la ruine des huguenots et des grandes familles du royaume, pour attaquer ensuite la maison d'Autriche et abaisser une puissance si redoutable à la France.* »

La ruine des huguenots ne signifie pas, croyons-nous, sous la plume de notre écrivain, la suppression de l'influence politique des protestants, mais bien l'extirpation de l'hérésie.

La Rochefoucauld devait connaître la réponse que le cardinal avait faite à l'assemblée des notables (1627), « *que Sa Majesté entendoit que tous ses sujets suivissent sa religion* ».

Si La Rochefoucauld s'est tenu sur une réserve excessive en cette matière, ne serait-ce pas parce qu'il avait conservé dans son cœur un reste de foi huguenote, lui dont le grand-père François IV s'était fait remarquer par son dévouement à la cause du prince de Condé et du roi de Navarre?

Les femmes de cette famille, et particulièrement la grand'mère de notre auteur, avaient montré un zèle très vif pour la nouvelle doctrine. Il faut dire

aussi que la religion catholique comptait d'illustres dignitaires dans cette famille. Au moment où le jeune prince de Marsillac faisait ses débuts dans la carrière des armes, à l'âge de dix-sept ans, un de ses grands-oncles, le cardinal de La Rochefoucauld, était grand aumônier de France et abbé de Sainte-Geneviève. Après s'être montré partisan de la Ligue, au point d'essayer de soulever l'Auvergne contre l'autorité royale, il rentra en grâce avec Henri IV qui lui fit obtenir la barrette. Dans l'assemblée des notables de 1626-1627, le cardinal de La Rochefoucauld fut violemment accusé par les gentilshommes et soldats estropiés « de détourner à son profit les deniers destinés à leur soulagement et subsistance ».

La Rochefoucauld, d'après les usages reçus alors, devait succéder à son père en qualité de gouverneur du Poitou; mais, en 1632, ce dernier fut dépouillé de son commandement par Richelieu, et ne put jamais rentrer en faveur.

Les aventures de la Fronde n'étaient pas de nature à concilier à notre héros la confiance de Mazarin, et lorsqu'en 1662, un an après la mort du premier ministre, il fut nommé commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, la maturité de l'âge était venue apportant le calme de l'esprit et quelques infirmités physiques; et, d'un autre côté, La Ro-

chefoucauld avait pris des habitudes studieuses; ses MÉMOIRES *étaient écrits, ses* MAXIMES *circulaient manuscrites sous les yeux des intimes.*

Cependant, s'il était moins préoccupé de sa propre fortune, il songeait aux siens : il avait marié son fils aîné, le prince de Marsillac, à l'unique héritière de M. le duc de Liancourt; et quand La Rochefoucauld mourut, en 1680, il eut la consolation de voir le premier héritier de son nom grand-maître de la garde-robe du roi, charge aussi honorable que lucrative.

Il vaut mieux, dans l'intérêt de notre gloire littéraire, que La Rochefoucauld ait laissé à sa famille ces fonctions brillantes pour se livrer à des travaux plus modestes à la vérité, mais plus durables dans le souvenir des hommes.

III

Les RÉFLEXIONS *sont-elles et peuvent-elles être un genre littéraire? C'est une question que je n'ai pas l'intention d'agiter ici; mais, à part les écrits pédagogiques de certains philosophes anciens ou modernes, je ne vois pas que dans l'antiquité des esprits supérieurs se soient proposé d'écrire uniquement des maximes. Celles que nous lisons dans Ménandre, dans P. Syrus, etc., ne sont autre chose que des*

pensées tirées d'ouvrages où elles étaient semées dans le tissu de la composition. Il n'y a pas d'écrivain sérieux qui ne prête matière à un recueil de réflexions ou de sentences; mais au XVIIe siècle, sous l'influence des salons, des ruelles, et surtout de l'hôtel Rambouillet, le ton s'établit de parler et d'écrire par sentences; et plus ces sentences étaient raffinées, quintessenciées, plus elles excitaient l'approbation des beaux esprits; les grandes dames ne voulaient pas rester en arrière, et, comme dans les conversations elles provoquaient des mots fins et délicats, elles répétaient et vantaient les pointes spirituelles dont elles avaient fait naître l'expression.

La Rochefoucauld a vécu dans ce monde bel esprit plutôt que lettré, mais il était né penseur et écrivain de génie, je veux dire d'instinct. Venu à une époque troublée et frivole, il s'est appliqué à reproduire les réflexions que le milieu où il s'est trouvé a éveillées en lui. Si l'auteur des MAXIMES *avait été nourri de fortes études historiques et philosophiques, si, au moment de prendre la plume, il avait pu évoquer en pensée les hommes et les choses des vieilles annales chez les divers peuples, avec les jugements portés par des écrivains supérieurs, on peut croire qu'il n'eût pas été aussi amer, aussi décourageant parfois dans l'analyse*

qu'il fait des sentiments intimes de l'homme; mais il y aurait perdu de son moi, de son originalité.

Après avoir lu les MÉMOIRES *et l'*APOLOGIE, *nous demeurons convaincu que La Rochefoucauld ne pouvait écrire ou penser une autre œuvre que les* MAXIMES.

Ce grand seigneur, amoureux sans passion vraie, factieux sans conviction politique, n'ayant jamais vécu par la pensée avec des hommes d'une autre époque, ne voyant de ses contemporains que ceux qui partageaient ses affections ou ses antipathies, se jeta à corps perdu dans une entreprise sans issue parce qu'elle n'avait rien d'avouable, et quand, la tourmente calmée, il fit retour sur lui-même et qu'il voulut présenter sa défense, non devant sa conscience, mais devant un certain public, il écrivit ses MAXIMES, *que les anciens frondeurs et leurs adversaires lurent sans trop de récriminations ni de protestations, car elles mettaient en lumière les mobiles secrets qui avaient guidé les acteurs de cette sombre tragi-comédie qu'on appelle la* Fronde. *Tous, vainqueurs et vaincus, durent se reconnaître. Nous ne regardons pas comme protestations les quelques phrases sentimentales qui s'échangèrent par lettres avant ou après la publication du livre des* MAXIMES.

La princesse de Guymené écrira à Mme de

Sablé, en 1663, pendant que le manuscrit de La Rochefoucauld circule de main en main : « Ce que j'en ai vu ne me paroît pas plus fondé sur l'honneur de l'auteur que sur la vérité, car il ne croit point de libéralité sans intérêt, ni de pitié ; c'est qu'il juge tout le monde par lui-même. Pour le plus grand nombre il a raison ;... mais assurément il y a des gens qui ne désirent autre chose que de faire du bien... »

Mme de La Fayette, qui devint l'amie de La Rochefoucauld, pousse les hauts cris, en 1664, en écrivant à cette même Mme de Sablé :

« Ah ! Madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela !... J'en suis si épouvantée que je vous assure que, si les plaisanteries étoient des choses sérieuses, de telles maximes gâteroient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea l'autre jour chez vous. » Dans une autre lettre, ou plutôt dans un petit billet, Mme de La Fayette parle encore « de la persuasion où est M. de La Rochefoucauld, que la corruption est générale. » Trois ans après, la spirituelle auteur de la PRINCESSE DE CLÈVES *se liait avec le noble duc et s'emparait de son esprit, et le réformait complètement, comme ne craint pas de l'avancer Sainte-Beuve dans une de ses* CAUSERIES. *Je crains bien que le critique du*

XIXe siècle n'ait été la dupe des élans enthousiastes de Mme de Sévigné.

La Rochefoucauld converti, reniant ses premiers principes alors que la goutte et les infirmités l'assiègent, me ferait l'effet de Mme de Longueville maudissant la galanterie quand l'âge des folles passions eut disparu avec ses adorateurs. La Rochefoucauld a pu laisser croire à sa noble amie qu'il était pour elle plus sincère en amour qu'il ne l'avait été par le passé ; mais a-t-il écrit une ligne pour réfuter son livre ?

Dans le courant de la même année 1663, Mme de Schomberg faisait ses réflexions et visait aussi à piquer la curiosité de son monde en divulguant sa prose.

Elle s'adressait à Mme de Sablé :

« Je ne puis pourtant vous en dire mon sentiment en détail, tout ce qu'il m'en paroît en général est qu'il y a en cet ouvrage beaucoup d'esprit, peu de bonté et force vérités que j'aurois ignorées toute ma vie si l'on ne m'en avoit fait apercevoir. Je ne suis pas encore parvenue à cette habitude d'esprit où l'on ne connoît dans le monde ni honneur, ni bonté, ni probité. » Mme de Schomberg, primitivement Mlle de Hautefort, la maîtresse platonique de Louis XIII, nous semble dans ces lignes affecter une ignorance de la vie qu'elle ne pouvait avoir,

à moins d'être dénuée d'intelligence : n'avait-elle pas vu s'agiter autour de son royal amant une foule d'intrigues que l'œil le moins perspicace eût démêlées ? Elle avait épousé le maréchal de Schomberg, gouverneur, puis lieutenant général en Languedoc, et ce personnage était un des plus fins courtisans de l'époque. D'ailleurs, Mme de Schomberg avait à peu près l'âge du duc de La Rochefoucauld, et le monde de la cour lui était connu. Retenons du reste cet aveu : « Il y a en cet ouvrage force vérités. » Cet aveu suffit pour prouver que les MAXIMES *disaient tout haut ce que le plus grand nombre s'avouait tout bas.*

Quelques mois après, en 1664, *toujours avant la publication du livre des* MAXIMES, *une plume inconnue répondit à Mme de Schomberg; après avoir traité La Rochefoucauld de destructeur de la morale, l'écrivain ajoute : « Mais quand on lit avec un peu de cet esprit pénétrant qui va bientôt jusqu'au fond des choses pour y trouver le fin, le délicat et le solide, on est contraint d'avouer qu'il n'y a rien de plus fort, de plus véritable, de plus philosophe, ni même de plus chrétien, parce que, dans la vérité, c'est une moralité délicate,... c'est la découverte du faible de la sagesse humaine et de la raison, et de ce qu'on appelle force d'esprit. »*

On lit dans une autre lettre, datée pareillement

de 1664 : « L'on voit bien que ce faiseur de maximes n'est pas un homme nourri dans la province, ni dans l'Université; c'est un homme de qualité qui connoît parfaitement la cour et le monde, qui en a goûté autrefois toutes les douceurs, qui en a aussi senti souvent les amertumes, et qui s'est donné le plaisir d'en étudier et d'en pénétrer tous les détours et toutes les finesses, » etc. Après cela, peu importe que l'évêque Huet ait écrit timidement en latin sorbonique quelques lignes contre les MAXIMES.

Il est évident que le livre de La Rochefoucauld, même avant de paraître, avait reçu l'approbation des esprits délicats et même sévères, et les éloges ne firent pas défaut quand l'ouvrage fut entre les mains du public. Un poète contemporain de La Rochefoucauld, le fablier *de Mme de Sablé, a été aussi considéré comme moraliste, et n'a pas trouvé grâce devant J.-J. Rousseau ni devant Lamartine. La Fontaine serait à leurs yeux presque un docteur en vices. Le bonhomme a vu et fréquenté les hommes que voyait et fréquentait La Rochefoucauld. Il a sous une autre forme exprimé des aphorismes semblables pour le fond; et il ne faut pas faire un crime aux artistes de la fidélité de leurs portraits; prenons-nous-en plutôt aux modèles qui posaient devant eux.*

Victor Cousin, dans la JEUNESSE DE Mme DE LONGUEVILLE, *a publié, en* 1855, *l'*APOLOGIE DU PRINCE DE MARSILLAC. *Le défenseur, l'admirateur passionné de certains personnages de la Fronde, se croit obligé de frapper sur l'amant de la sœur du prince de Condé. « Ici, plus de faux semblants de patriotisme et d'intérêt général, dit V. Cousin, les masques sont ôtés. » Ce qui nous étonne, c'est que le philosophe historien se figure avoir rencontré du patriotisme dans les héros de la Fronde, et nous parlons des deux camps.*

*Si l'*APOLOGIE *a été écrite en* 1649, *comme composition littéraire, elle est au moins égale aux* MAXIMES, *avec cet avantage que l'auteur n'a pas dû, dans son propre intérêt, la communiquer à beaucoup d'amis, ni l'envoyer à des puristes qui en corrigeassent les périodes.*

On regrettera seulement que La Rochefoucauld n'ait pas écrit ses MÉMOIRES *en embrassant un plus grand nombre d'années, sans se circonscrire dans le fait particulier de la Fronde; nous aurions en lui un autre Saint-Simon, et la littérature française y aurait gagné un chef-d'œuvre plus étendu.*

M. Gilbert, dans les GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE, *p.* 437, *dit : « La perte de ce texte (le texte primitif de l'*APOLOGIE *écrit de la main du secrétaire de M. le duc de La Rochefoucauld),*

qui eût mérité toute confiance, est regrettable. Il est bien possible que La Rochefoucauld lui-même ait voulu détruire cette défense, qui fait moins d'honneur à l'homme qu'à l'écrivain, et qui rappelait des souvenirs dont il n'avait plus sujet ni envie de se vanter. »

V. Cousin avait le droit de s'emporter ainsi contre l'auteur des MAXIMES, *qui perdait à ses yeux beaucoup de cette grandeur chevaleresque dont il aurait voulu voir revêtu l'adorateur de Mme de Longueville; mais M. Gilbert pousse bien loin ses scrupules pour la réputation morale d'un homme dont les maximes n'ont rien qui dépasse les efforts d'une humanité vulgaire. Il aurait dû, au contraire, s'applaudir de trouver dans l'*APOLOGIE *la clef des* sentences morales.

IV

Les plus ardents admirateurs de La Rochefoucauld écrivain déplorent que le livre des MAXIMES *soit un livre triste : « La vérité y est dure, chagrine et flétrissante; elle n'intéresse pas. Je ne sais pas si c'est là de la morale, mais c'est une morale aride, sans larmes, sans entrailles, qui n'enfantera jamais rien de bon, rien d'utile, rien de généreux. Voir d'un œil sec toutes les misères humaines, ne se*

*laisser aller à aucune illusion sur l'homme, trouver à la racine de tous ses penchants le ver rongeur qui doit le corrompre, l'*amour-propre,... *voilà le seul résultat que peut obtenir une philosophie semblable, si toutefois l'on peut donner le nom de philosophie à une sagesse qui ne contribue en rien au bonheur et à l'amélioration du genre humain.* »

*C'est en ces termes sévères que s'exprime un critique du XIX*e *siècle. Nous croyons que c'est faute de voir bien clairement le milieu où a vécu La Rochefoucauld que l'on se livre à des attaques, honorables sans doute, mais un peu en dehors de la question. Si l'auteur des* MAXIMES *répondait à l'idéal que certaines personnes se font d'un moraliste, on ne parlerait pas de La Rochefoucauld. Sans même tenir compte du style, La Rochefoucauld vit et vivra par un côté de la faiblesse humaine qui ne saurait disparaître du cœur de l'homme, c'est-à-dire par l'égoïsme, qui résume ce que l'écrivain appelle* amour-propre *ou* amour de soi. *Il s'est sondé, étudié avant d'écrire, ou plutôt il n'a eu qu'à suivre les inspirations de son âme, et il nous a donné ce qu'il pouvait nous offrir. A son époque, La Rochefoucauld n'a pas soulevé les tempêtes qui ont éclaté plus tard. La plupart de ses contemporains, et j'entends par là ceux pour qui*

La Rochefoucauld a écrit, pensaient absolument comme lui. A partir de la mort de Henri IV, c'est la morale de l'intérêt qui domine partout; mais elle s'accentue principalement avec les Frondes. Des deux côtés, soit de la cour, soit des frondeurs, nous ne voyons qu'intrigues et ambitions inassouvies. C'est la politique des classes dirigeantes de l'époque, politique sans entrailles et sans scrupules.

Ainsi La Rochefoucauld, et avec lui ses amis et ses alliés, ne s'occupe que de ses déceptions. On fait la guerre au Mazarin sans se soucier des misères sans nombre dont on accable les trois quarts de la France : famine, peste, incendies, vols et brigandages de toutes sortes, tout cela est jeu de frondeurs, et dans quel but? Pour évincer le Mazarin, donner le pouvoir à M. le prince, et se partager les honneurs et les faveurs. Jamais l'intérêt public n'a guidé un frondeur ni un partisan de la cour. Se représente-t-on La Rochefoucauld lançant un livre de morale sentimentale *sur le dévouement envers le prochain, sur le désintéressement absolu, sur l'oubli des injures, mais on lui aurait ri au nez en le renvoyant à la lecture de l'*IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Allons au fond des choses, et voyons de sang-froid la réalité. Est-ce que La Rochefoucauld a

parlé autrement que les moralistes chrétiens? Qu'est-ce qui rend l'œuvre de La Bruyère toujours vivante et toujours jeune, sinon la peinture vraie des défauts et des vices de ses contemporains? La Bruyère « rendait au public ce que le public lui avait prêté ». Il faut reconnaître que ce public ne vaut pas mieux que celui dont La Rochefoucauld analyse et découvre les plus secrètes pensées, même celles que l'on ne s'avoue pas à soi-même.

Que disent donc les orateurs de la chaire dans leurs brillants discours? Ne considèrent-ils pas tous leurs auditeurs comme subjugués par des passions ou des appétits damnables? C'est à peine si Massillon, dans son sermon Sur le petit nombre des élus, *compte quelques exceptions dans la multitude immense des réprouvés. Nous ne savons quel philosophe a dit :* « Homo homini lupus, *l'homme est un loup pour son semblable.* » *Cet axiome morose et atrabilaire est bien plus déshonorant pour l'espèce humaine que les pensées les plus imprégnées de l'*amour de soi *qu'on rencontre dans La Rochefoucauld.*

M. Thiers, dans son Éloge de Vauvenargues, *fait cette remarque en parlant de La Bruyère : « Il observe ceux qui se succèdent à la cour et les dépeint à grands traits, souvent les apostrophe vivement, court à eux, les dépouille de leurs déguise-*

ments, et va droit à l'homme, qu'il montre nu, petit, hideux et dégénéré. L'auteur des CARACTÈRES *n'est pas indifférent comme Montaigne, ou* froidement détracteur *comme La Rochefoucauld, etc.* »

Il faut s'entendre cependant et ne pas se payer de grands mots : si La Bruyère montre l'homme hideux et dégénéré, il ne le flatte pas; mais le corrige-t-il? Du moins La Rochefoucauld, s'il est froid, se montre plus poli, et il ne mérite pas le nom de détracteur. Qui oserait soutenir que l'homme de La Rochefoucauld est petit, hideux et dégénéré? Une semblable accusation ne pourrait partir que d'un faux point de vue.

Toute la morale humaine n'est pas dans La Rochefoucauld; mais il représente en traits vifs et saillants celle de ses contemporains, et ce ne lui est pas un médiocre mérite que d'avoir été le peintre fidèle de son siècle. A ceux qui prétendraient que la lecture des MAXIMES *dessèche le cœur, nous pourrions demander s'il ne faut pas être indulgent pour celui qui a écrit cette humaine et noble réflexion : « Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé ; » et cette autre : « Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes. » Non, l'écrivain qui a*

formulé ces belles maximes ne saurait être considéré comme ennemi de tout sentiment généreux, comme un détracteur de l'humanité.

Boileau, qui, assez souvent dans ses vers, se pique d'être moraliste, ne montre pas beaucoup de bienveillance pour l'homme en général; je dirai même que chez Boileau l'espèce humaine est ravalée comme à plaisir :

De tous les animaux, etc...

On aime encore mieux l'homme tel que le représente La Rochefoucauld que l'être imbécile bafoué par Boileau. L'auteur de la SATIRE SUR L'HOMME *avait lu les* MAXIMES, *quand il composa, en 1667, ce faible morceau, à l'imitation d'Horace et de Perse. Agé de trente ans seulement, Boileau ne connaissait sans doute pas encore La Rochefoucauld; il était alors un trop modeste personnage, et il est probable que s'il eût, au début de sa carrière, été en relations avec la haute noblesse, il aurait cité les* MAXIMES *à l'appui de la thèse qu'il versifiait. Mais en 1677, après l'échec de l'*IPHIGÉNIE *de Racine, Boileau, dans sa septième épître, montre assez de vanité pour nous donner les noms de ceux qu'il plaçait en dehors de l'espèce humaine, avec Racine et lui bien entendu.*

Voici, en effet, dans quels termes il s'adresse à ce dernier :

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'irritent de tes vers les charmantes douceurs ;
Eh ! qu'importe à nos vers que Perrin les admire...
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées,
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées ;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres, qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?...
Etc.

C'est ainsi que Despréaux payait l'hospitalité qu'il recevait à Chantilly, en faisant l'éloge du maître de céans, Condé, et de ses invités. Pour une fois que Boileau cite le nom de l'auteur des MAXIMES, *il se croit obligé de placer à côté du père, gouverneur*[1] *du Poitou, son fils, le prince de Marsillac, déjà grand maître de la garde-robe. Si ce prince de Marsillac n'a pas su prendre une place dans la littérature, il a été plus heureux au point de vue des honneurs lucratifs ; du reste, c'était un droit de famille ou de naissance.*

---

1. Je note ce détail, pris dans le commentaire de l'édition de 1823, par Viollet Le Duc ; mais on a vu plus haut que tout autorise à croire que la charge de gouverneur du Poitou ne resta pas dans la maison des La Rochefoucauld après la disgrâce de François V.

V

Je ne commettrai pas un crime en signalant une faiblesse morale chez La Rochefoucauld. Je préférerais le montrer parfait; mais alors il n'appartiendrait plus à notre pauvre humanité; d'ailleurs, Molière lui-même a fait la leçon ou la réprimande au noble moraliste, et s'il l'a généralisée, ce n'est pas une raison pour que l'auteur des Maximes *reste à couvert des traits lancés par le grand comique.*

Le reproche que je ferais à La Rochefoucauld s'adresse moins à lui qu'à l'hôtel Rambouillet; mais l'écrivain qui avait su se garantir du précieux *en matière de style, aurait dû s'y soustraire au point de vue de la vanité.*

Nous pensons que c'est dans la fameuse chambre bleue *que La Rochefoucauld donna à un auditoire d'élite le régal de* son portrait, *lequel fut applaudi, on n'en saurait douter, non parce qu'il est admirablement écrit, mais parce qu'il est ressemblant, et que plus tard le cardinal de Retz, reprenant le même sujet, a laissé le fond et n'a ajouté que quelques ombres qui mettent mieux en relief l'original. C'était la mode alors d'être*

chacun pour soi son peintre au physique et au moral; La Rochefoucauld a cédé à l'empire de la mode, voilà l'acte de faiblesse, et il l'a sans doute expié en écoutant, quelques années après, le marquis Acaste *se dépeindre lui-même dans* LE MISANTHROPE [1].

N'est-il pas admissible que Molière, en traçant ce portrait, avait sous les yeux la page de La Rochefoucauld, à laquelle il emprunte même des expressions, des tours de phrases et certaines transitions. Molière a chargé un peu; c'était son devoir. Le duc et pair n'était plus à l'âge où l'on va faire du tapage sur les bancs d'un théâtre : *les quelques traits généraux empêchaient d'ailleurs les vers de devenir une personnalité blessante. Molière ne fut pas pour cela irrévérencieux, seulement il remplissait, lui aussi, à sa façon, son rôle de moraliste, et La Rochefoucauld ne dut pas être froissé de la leçon indirecte que le grand poète lui donnait.*

On a dit que Louis XIV avait livré en pâture les marquis et les barons à la verve satirique de Molière. Nous avons peu de confiance en cette légende, qui plaît sous un régime démocratique; mais c'est prêter à Louis XIV un dessein qu'il ne

---

1. Voir *le Misanthrope*, acte III, scène I.

pouvait avoir dans l'intérêt même de la royauté. Molière attaquait ce qu'il regardait comme des travers. Il prenait ses personnages parmi ceux qui comptaient alors pour quelque chose, qui, en un mot, faisaient figure dans le monde : et les nobles marquis ou barons étaient assez nombreux, on le sait; tant pis pour les ducs et pairs s'ils ressemblaient aux barons et aux marquis.

VI

Molière n'eut pas l'honneur d'entrer à l'Académie; son métier, pour employer un mot qu'on admire dans les mémoires de Louis XIV parlant des fonctions royales, était un obstacle infranchissable. On pouvait impunément endormir le public par des ouvrages insipides et pénétrer dans le temple élevé aux belles-lettres par le cardinal de Richelieu, mais l'étiquette voulait qu'on laissât à la porte l'auteur de TARTUFFE, *parce que, non content d'écrire des chefs-d'œuvre, il ne rougissait pas d'interpréter les principaux rôles des pièces représentées dans son théâtre. D'ailleurs, si l'Académie française devait s'ouvrir aux hommes de lettres, il est juste de reconnaître qu'ils s'y trouvèrent longtemps en minorité; et les grands seigneurs ne dédaignèrent pas de se mettre sur les rangs sans apporter*

d'autres titres que ceux de leur blason. Segrais, dans ses mémoires, se plaint du trop grand nombre de personnes titrées qui encombrent les fauteuils de l'illustre Compagnie. « Il faut des gens d'illustre naissance, dit-il, mais ils ne doivent pas y dominer. » Segrais paraît regretter que l'auteur des MAXIMES *n'ait pas été admis parmi les quarante immortels, et on ne peut que s'associer à ses regrets.*

Quelle fut la cause qui empêcha La Rochefoucauld d'occuper un des quarante fauteuils? S'il faut en croire Sainte-Beuve, on ne peut s'en prendre qu'à l'écrivain lui-même. « Homme de la conversation particulière, dit l'auteur des CAUSERIES DU LUNDI, *un ton plus élevé ne lui allait pas; s'il lui avait fallu parler devant cinq ou six personnes un peu solennellement, la force lui aurait manqué, et la harangue, qui était d'usage pour l'Académie française, l'en détourna. » Où Sainte-Beuve a-t-il trouvé des preuves à l'appui de son hypothèse? On dirait que le récipiendaire devait, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui, improviser une harangue devant son auditoire; mais non, tout se passait comme de nos jours, dans le débit d'un discours écrit et approuvé à l'avance. Nous admettons que le courage eût pu lui manquer pour une autre raison: La Rochefoucauld, et il faut l'en*

féliciter, n'avait pas le talent d'envelopper des adulations banales dans des phrases sonores, et son orgueil de gentilhomme se révoltait à l'idée d'encenser des écrivains qu'il regardait avec raison comme lui étant inférieurs; et puis, Sainte-Beuve oublie que La Rochefoucauld avait été frondeur, ennemi de Richelieu, et qu'il tenait en très petite estime le président Séguier, le nouveau protecteur de la docte Compagnie. Or, l'usage voulait que le récipiendaire, outre les visites de politesse préliminaires, fît l'éloge et du fondateur de l'Académie et de son protecteur Séguier, sans négliger le panégyrique du roi et les regrets éloquemment exprimés sur la perte du défunt.

L'auteur des MAXIMES *ne pouvait se plier à des exigences qui, jusqu'à un certain point, eussent contredit l'allure franche que chacun reconnaissait et applaudissait en lui. Se le figure-t-on confrère de Jean-Baptiste Colbert, pour lequel il ne professait pas une admiration sans bornes? Et, d'ailleurs, La Rochefoucauld aurait rougi d'être un écrivain à la solde du roi, d'être convoqué pour juger d'un panégyrique en l'honneur d'un maître pour lequel la langue du Parnasse n'avait pas assez d'épithètes ambitieuses. Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée du langage adulateur de ce XVIIe siècle, surtout dans la seconde moitié,*

alors que le roi est tout dans la nation. Nous ne lisons plus, nous n'osons même plus citer les morceaux de cette éloquence académique dont le prince était l'objet unique. L'ennui, pour ne pas dire plus, nous prendrait bien vite, si nous étions forcés de consacrer deux ou trois heures à méditer sur ces solennelles platitudes. Bossuet, Fénelon, Racine, enfin ceux qu'on appelle les maîtres de la langue et de la pensée, ont offert leur encens à l'idole, et cet encens saisit vite l'odorat. Que serait-ce, si nous entendions un thuriféraire moins habile? Transportons-nous à la date du 13 août 1674. L'abbé Huet, alors sous-précepteur du dauphin, le seul qui ne trouvât pas grand'chose à louer sans réserve dans les MAXIMES, *l'abbé Huet était reçu dans la docte Compagnie sans avoir encore publié une ligne. De son discours, je prends l'éloge du roi :*

« A quoy me suis-je occupé jusqu'ici? pourquoy me suis-je arresté si longtemps à admirer dans l'antiquité des exemples de vertus que je croyois sans égales? Nostre age les a toutes ramassées, plus grandes et plus pures, dans la personne du monarque à qui le Ciel nous a soumis pour nostre bonheur. Je puis trouver en lui la valeur du plus vaillant des Grecs, sans y trouver ses emportements et ses autres défauts. J'y puis trouver le mesme desir de gloire que dans le plus grand des

Romains, mais des moyens plus équitables pour l'acquérir; j'y vois la rapidité des conquêtes de l'un et de l'autre, mais beaucoup plus de modération pour les laisser borner par la justice. De quoy se pourra vanter l'heureux siécle d'Auguste que nostre Auguste ne nous fasse aujourd'hui revoir avec avantage : un grand Estat mieux reformé dans toutes ses parties, l'ordre plus solidement rétabli, la licence plus fortement réprimée, le merite plus libéralement reconnu, nos frontieres plus glorieusement reculées, nos ennemis plus promptement domptez, nos voisins dans un plus grand respect ou dans une plus grande crainte, l'abondance plus universellement répandue, les disettes moins fréquentes, partout une plus parfaite correspondance du chef et des membres?

« *N'a-t-il pas mesme sceu nous choisir et nous donner un Mécéne, autant ou plus appliqué que cet ancien, à accroistre la gloire et la puissance de son maistre, qui travaille avec un pareil ou plus grand succès à l'ornement de cet Estat par le restablissement des lettres, à l'utilité publique, en faisant refleurir les beaux-arts et le commerce, et qui, comme luy, se monstre sensible au plaisir de l'esprit et vient se délasser de ses pénibles et glorieux emplois dans les exercices académiques?*

« *Toutes ces grandes et merveilleuses qualitez,*

qui partagees autrefois ont fait plusieurs héros, et qui réunies aujourd'huy ne font que celui à qui nous avons l'honneur d'obéir, ces qualitez, dis-je, fourniront désormais un plus noble objet à mon admiration et à mes estudes, et un plus juste sujet à mes louanges que tous ceux qui m'ont occupé dans l'histoire ancienne. Tant d'éloquens panégyriques, tant d'éloges ingénieux dont elles vous ont donné la matière, Messieurs, ne me font point apprehender de redites ennuieuses; le sujet est trop vaste pour estre espuisé; nous nous abusons si nous croyons l'égaler par le secours que nous empruntons de l'art. Quelqu'industrieux que soient nos soins, nostre Prince est trop grand pour estre monstré tout entier à la postérité. L'idée que luy en donneront par leurs rapports défectueux toutes les voix de la renommée et toutes les plumes mesme de l'Académie sera toujours imparfaite et au-dessous de la verité; mais je ferai cependant suppléer la diligence à la foiblesse, et si je ne puis signaler ma force ou mon adresse dans une si belle entreprise, je signalerai au moins ma volonté. »

N'est-il pas vrai qu'il serait difficile de pousser plus loin l'art de louer? et cependant l'abbé Fléchier, comme directeur de l'Académie, eut le talent de surpasser encore le récipiendaire sur ce point-là; mais supposons qu'à la place de Fléchier le direc-

teur eût été le duc de La Rochefoucauld, et qu'il eût mêlé à sa réponse la critique qu'il fait de la conduite des rois (et c'est le portrait de Louis XIV à la fin de la XIIIe des réflexions diverses, p. 228):

« Les plus grands rois sont ceux qui s'y méprennent le plus souvent : ils veulent surpasser les autres hommes en valéur, en savoir, en galanterie, et dans mille autres qualitez où tout le monde a droit de prétendre ; mais ce goût d'y surpasser les autres peut être faux en eux quand il va trop loin. Leur émulation doit avoir un autre objet : ils doivent imiter Alexandre, qui ne vouloit disputer le prix de la course que contre des rois, et se souvenir que ce n'est que des qualitez à la royauté qu'ils doivent disputer. Quelque vaillant que puisse estre un roi, quelque savant et agreable qu'il puisse estre, il trouvera un nombre infini de gens qui auront ces mesmes qualitez aussi avantageusement que lui, et le désir de les surpasser paroîtra toujours faux, et souvent mesme il lui sera impossible d'y réussir; mais s'il s'attache à ses devoirs veritables, s'il est magnanime, s'il est grand capitaine et grand politique, s'il est juste, clément et libéral, s'il soulage ses sujets, s'il aime la gloire et le repos de son État, il ne trouvera que des rois à vaincre dans une si noble carriere, il n'y aura rien que de vrai et de grand dans un si noble dessein, et le désir

de surpasser les autres n'aura rien de faux. Cette émulation est digne d'un roi, et c'est la veritable gloire où il doit prétendre. »

Figurez-vous la surprise, pour ne pas dire l'indignation de l'auditoire, en écoutant cette fière et audacieuse leçon, et si nous ajoutons à cela que La Rochefoucauld avait en horreur les éloges et les compliments quand ils s'adressaient à lui-même[1], *en voilà assez et trop pour expliquer pourquoi l'auteur des* MAXIMES *n'a pas laissé son nom à un des fauteuils de l'Académie.*

Je puis me tromper, mais mon hypothèse n'est-elle pas plus honorable pour notre auteur, et tout aussi probable que celle de Sainte-Beuve ?

VII

Il y a dans les mémoires de Segrais un alinea auquel les critiques font allusion sans le rapporter textuellement. Ces lignes d'un écrivain aujourd'hui presque oublié, je les reproduis, non pour leur

---

1. La Fontaine, *Fables*, liv. X, 14 :

Vous dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise...
Etc.

donner du crédit, mais pour éloigner de La Rochefoucauld tout soupçon d'avoir, comme quelques grands seigneurs le faisaient alors, signé des œuvres dont il n'aurait pas été l'auteur.

« Ceux qui composent pour le public doivent communiquer leurs ouvrages à des amis capables d'en juger, et les corriger avant que de les publier. C'est la manière dont en ont usé tous ceux qui aspirent à la perfection. M. Ménage en a usé ainsi, et c'est pour cela que ses ouvrages sont si achevés. M. de La Rochefoucauld l'a pratiqué ainsi à l'égard de ses MÉMOIRES *et de ses* MAXIMES, *ouvrages écrits avec tant de justesse. Il m'envoyoit ce qu'il avoit fait dans le temps qu'il y travailloit, et il vouloit que je gardasse ses cahiers cinq ou six semaines afin de les examiner plus exactement, et que j'eusse plus de temps à juger du tour des pensées et de l'arrangement des paroles. Il y a des maximes qui ont été changées plus de trente fois. Pourquoi les* LETTRES PROVINCIALES *sont-elles si bien écrites? C'est qu'elles ont été vues et revues par une douzaine de ces messieurs de Port-Royal, qui étoient d'habiles gens et qui avoient un goût exquis pour juger ce qui pouvoit plaire à des lecteurs. »*

Si l'on en croyait Segrais sur parole, nous n'aurions qu'un prête-nom dans La Rochefoucauld;

le véritable auteur des MAXIMES *et des* MÉMOIRES *serait le secrétaire de Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans). S'il a collaboré à un roman de Mme de La Fayette, ce n'est pas une raison pour qu'il essaye d'accaparer la paternité d'ouvrages que récusent les autres productions littéraires du poète normand.*

Il est possible que La Rochefoucauld ait communiqué ses manuscrits à Mademoiselle, *et que celle-ci, avant de se prononcer, ait demandé l'opinion de M. de Segrais; peut-être même Mlle de Montpensier pria-t-elle son secrétaire de lui faire la lecture des* MÉMOIRES *sur la Fronde, où elle joue un rôle important. Rien n'empêche encore de croire que Segrais ait souligné une phrase, changé un mot, écrit même le long* discours sur les réflexions *(page 13); mais, de là à laisser entendre qu'on a eu part dans l'ensemble de l'œuvre, il y a un abîme.*

Je sais bien que les biographes de notre auteur n'ont pas paru faire grand cas de la prétention du sieur de Segrais; cependant, il est bon de connaître l'homme, lequel ne se recommande pas toujours par la franchise, dans ce qui le concerne toutefois.

Ainsi, dans son œuvre posthume, le SEGRESIANA, *il dit :*

« Je n'ai jamais reçu d'argent du roi; j'ai toujours vécu de mon patrimoine : car les biens de Mademoiselle, à qui j'ai appartenu, étoient des biens de patrimoine, et, hors de ce temps, j'ai vécu et vis encore du mien. »

On pourrait répondre qu'un académicien était alors un pensionnaire du roi, et Segrais était académicien depuis 1662.

Et quand Mademoiselle, à qui il appartenait, écrivait en août 1665 le billet suivant à Colbert, il est permis de penser qu'elle était écoutée :

« M. de Segrais, qui est de l'Académie et qui a beaucoup travaillé pour la gloire du roi et pour le public, ayant été oublié l'année passée dans les gratifications que le roi a faites aux beaux esprits, m'a priée de vous faire souvenir de lui : c'est un certain homme de mérite, et qui est à moi il y a longtemps. J'espère que cela ne vous nuira pas à vous obliger à avoir de la considération pour lui. C'est ce que je vous demande et demeurerai, Monsieur Colbert, votre affectionnée amie, Charlotte-Marie-Louise d'Orléans. »

Colbert dut, sans doute, bien accueillir la réclamation de Mademoiselle, lui qui en 1663 accordait 2,000 livres « au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces ».

D'après Segrais, le chef-d'œuvre de Pascal, les

LETTRES PROVINCIALES, *serait aussi le produit d'une collaboration. Heureusement que Segrais n'a pas dit cela de son vivant, personne ne l'eût pris au sérieux.*

Avant de mettre le point final à nos recherches, nous ajouterons encore ces lignes de Voltaire : « On lut avidement ce petit recueil, il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat; c'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres. »

Croit-on que si La Rochefoucauld ne se distinguait que par son style précis, il eût vécu et comme écrivain et comme moraliste? Assurément ce petit recueil séduit le public qui pense et le séduira encore longtemps, parce que, quoi qu'on en dise, l'homme du siècle de La Rochefoucauld se retrouve aussi par plusieurs côtés dans l'homme de tous les temps.

Il en est de la morale de La Rochefoucauld comme de celle de La Fontaine. Le fabuliste a été, au XVIIIe siècle et au XIXe, attaqué par deux esprits supérieurs, par J.-J. Rousseau et par Lamartine, qui trouvaient sa morale un peu relâchée et trop empreinte d'égoïsme. La Fontaine a eu des défenseurs plus chaleureux que ne le furent jamais ceux de La Rochefoucauld; et tous les deux ce-

pendant sont de la même famille comme ecrivains et comme penseurs. Qu'on lise la réflexion : Du rapport des hommes avec les animaux, *page* 223, *et l'on verra que cette belle page a dû être inspirée par la lecture des* Fables *de La Fontaine.*

Le fabuliste a été victorieusement réhabilité, et aujourd'hui sa morale trouve grâce devant les censeurs les plus sévères, tandis qu'il sera longtemps encore de mode de répéter les restrictions banales que l'on a faites sur la morale de La Rochefoucauld.

Heureux alors le mortel qui une fois dans sa vie n'aurait pas eu l'occasion d'être de l'avis de l'auteur des Maximes !

J.-F. Thénard



NOTE

Le texte que nous réimprimons ici est celui de la cinquième édition (1678), la plus complètè et la dernière publiée du vivant de l'auteur. Nous l'avons fait précéder du *Portrait de La Rochefoucauld par lui-même,* tiré du *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, dédié à S. A. R. Mademoiselle* (Paris, 1659) et du *Discours sur les Réflexions ou Sentences et Maximes morales* qui se trouve en tête de la première édition des *Maximes* (1665)[1]. Ce discours avait toujours été attribué à Segrais; mais M. Gilbert conteste cette attribution dans l'édition qu'il a publiée de La Rochefoucauld en 1868 (collection des *Grands Écrivains de la France*), et nous renvoyons le lecteur à ce qu'il en dit pages 352 à 355 de cette édition.

Nous avons donné en outre les Réflexions des éditions de 1665, 1666 et 1675, qui n'ont pas été reproduites dans celle de 1678, ainsi que les Réflexions qu'on a ajoutées dans l'édition posthume de 1693.

Nous avons cru devoir terminer notre volume par les *Réflexions diverses,* au nombre de dix-neuf, et dont sept avaient déjà paru en 1731, sous le titre de *Réflexions nouvelles de M. de La R***,* dans un *Recueil de pièces*

---

1. M. de Marescot a donné en 1869, dans notre *Cabinet du Bibliophile,* sous le titre de *Le Premier Texte de La Rochefoucauld,* une réimpression de cette première édition.

d'histoire et de littérature, communément attribué à l'abbé Granet et au père Desmolets. Les douze autres ont été publiées, en 1863, par M. Édouard de Barthélemy. L'ensemble de ces *Réflexions diverses*, dont le manuscrit est conservé par la famille de La Rochefoucauld au château de La Roche-Guyon, a été reproduit dans l'édition de M. Gilbert que nous venons de citer tout à l'heure, et qui nous a servi de guide.



PORTRAIT DE LA ROCHEFOUCAULD

PAR LUI-MÊME

Je suis d'une taille médiocre, libre, et bien proportionnée. J'ay le teint brun, mais assez uny; le front élevé et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petits et enfoncez, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournez. Je serois fort empesché à dire de quelle sorte j'ay le nez fait, car il n'est ny camus, ny aquilin, ny gros, ny pointu, au moins à ce que je croy. Tout ce que je sçay, c'est qu'il est plustost grand que petit, et qu'il descend un peu trop en bas. J'ay la bouche grande, et les levres assez rouges d'ordinaire, et ny bien ny mal taillées. J'ay les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avois un peu trop de

menton : je viens de me taster, et de me regarder dans le miroir, pour sçavoir ce qui en est; et je ne sçay pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ay ou carré, ou en ovale; lequel des deux, il me seroit fort difficile de le dire. J'ay les cheveux noirs, naturellement frisez, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle teste. J'ay quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la pluspart des gens que je suis méprisant, quoy que je ne le sois point du tout. J'ay l'action fort aisée, et mesmes un peu trop, et jusques à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïfvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je croy, que ce que je pense de moy là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en useray avec la mesme fidelité dans ce qui me reste à faire de mon portrait, car je me suis assez étudié pour me bien connoistre, et je ne manque ny d'asseurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualitez, ny de sincerité pour avoüer franchement ce que j'ay de defauts. Premierement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un poinct que depuis trois ou quatre ans à peine m'a-t'on veu rire trois ou quatre fois. J'aurois

pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que, la pluspart du temps, ou je resve sans dire mot, ou je n'ay presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connois pas, et je ne suis pas mesme extrémement ouvert avec la pluspart de ceux que je connois. C'est un defaut, je le sçay bien, et je ne negligeray rien pour m'en corriger; mais, comme un certain air sombre que j'ay dans le visage contribuë à me faire paroistre encore plus reservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en nostre pouvoir de nous défaire d'un meschant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'aprés m'estre corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toûjours de mauvaises marques au dehors. J'ay de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire : car à quoy bon façonner là-dessus? Tant biaiser, et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une maniere bien adroite

pour faire croire de soy beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moy, je suis content qu'on ne me croye ny plus beau que je me fais, ny de meilleure humeur que je me dépeins, ny plus spirituel et plus raisonnable que je diray que je le suis. J'ay donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gaste : car, encore que je possede assez bien ma langue, que j'aye la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ay pourtant une si forte application à mon chagrin que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. La conversation des honnestes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus : j'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sçay la gouster aussi quand elle est enjoüée; et, si je n'y dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette maniere de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisez qui reüssissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers; et, si j'estois sensible à la gloire qui vient de ce costé là, je pense qu'avec peu de travail je pourois m'acquerir assez de réputation. J'aime la lecture en gene-

ral; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'ame est celle que j'aime le plus. Sur tout j'ay une extréme satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on reflechit à tous momens sur ce qu'on lit, et des reflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agreable du monde et la plus utile. Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre; mais j'en dis peut-estre mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moy, c'est que j'ay quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop severe. Je ne hay pas à entendre disputer, et souvent aussi je me mesle assez volontiers dans la dispute; mais je soustiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur, et, lors qu'on defend un party injuste contre moy, quelquefois, à force de me passionner pour celuy de la raison, je deviens moy-mesme fort peu raisonnable. J'ay les sentimens vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'estre tout à fait honneste homme que mes amis ne me sçauroient faire un plus grand plaisir que de m'advertir sincérement de mes defauts. Ceux qui me connoissent un peu particulierement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des

advis là-dessus, sçavent que je les ay toûjours receus avec toute la joye imaginable et toute la soûmission d'esprit que l'on sçauroit desirer. J'ay toutes les passions assez douces et assez reglées; on ne m'a presque jamais veu en colere, et je n'ay jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avoit offensé, et qu'il y allast de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'auroit faite. Au contraire, je suis asseuré que le devoir feroit si bien en moy l'office de la haine que je poursuivrois ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre. L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guere de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrois ne l'y estre point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je croy effectivement que l'on doit tout faire, jusques à luy témoigner mesme beaucoup de compassion de son mal : car les miserables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner, et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une ame bien faite, qui ne sert qu'à

affoiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'executant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerois pas un moment à sacrifier mes interests aux leurs; j'ay de la condescendance pour eux, je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs, et j'en excuse facilement toutes choses : seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ay pas non plus de grandes inquietudes en leur absence. J'ay naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret, et j'ay moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrémement régulier à ma parole : je n'y manque jamais, de quelque consequence que puisse estre ce que j'ay promis, et je m'en suis fait toute ma vie une loy indispensable. J'ay une civilité fort exacte parmy les femmes, et je ne croy pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pû faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmy nous, et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de

netteté, et qu'elles donnent un tour plus agreable aux choses qu'elles disent. Pour galand, je l'ay esté un peu autrefois; presentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ay renoncé aux fleurettes, et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnestes gens qui s'occupent à en debiter. J'approuve extrémement les belles passions : elles marquent la grandeur de l'ame; et, quoy que dans les inquietudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la severe sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austere vertu que je croy qu'on ne les sçauroit condamner avec justice. Moy qui connois tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentimens de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera asseurément de cette sorte; mais, de la façon dont je suis, je ne croy pas que cette connoissance que j'ay me passe jamais de l'esprit au cœur.





ADVIS AU LECTEUR

(ÉDITION DE 1665)

VOICY *un portrait du cœur de l'homme que je donne au public sous le nom de* Reflexions ou Maximes morales. *Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-estre qu'il ressemble trop, et qu'il ne flatte pas assez. Il y a aparence que l'intention du peintre n'a jamais esté de faire parroistre cet ouvrage, et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet si une méchante copie qui en a couru, et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit estre tout à fait conforme à l'original. Mais, toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la*

censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mesle de penetrer dans le fonds de leur cœur, et qui croyent estre en droit d'empescher que les autres les connoissent, parce qu'elles ne veulent pas se connoistre elles-mêmes. Il est vray que, comme ces Maximes *sont remplies de ces sortes de veritez dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soûleve contre-elles, et qu'elles ne s'atirent des censeurs. Aussi est-ce pour eux que je mets icy une* Lettre *que l'on m'a donnée, qui a esté faite depuis que le manuscrit a paru, et dans le temps que chacun se mesloit d'en dire son avis. Elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales dificultez que l'on peut opposer aux* Reflexions, *et pour expliquer les sentimens de leur auteur. Elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abregé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Peres de l'Eglise, et que celuy qui les a escrites a eu beaucoup de raison de croire qu'il ne pouvoit s'egarer en suivant de si bons guides, et qu'il luy estoit permis de parler de* l'Homme *comme les Peres en ont parlé. Mais si le respect qui leur est deu n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur*

de ne les pas imiter, de ne laisser point entraisner son esprit au premier mouvement de son cœur, et de donner ordre, s'il est possible, que l'amour propre *ne se mesle point dans le jugement qu'il en fera. Car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse estre favorable à ces* Maximes : *comme elles traittent* l'amour propre *de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prevenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prevention ne les justifie, et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à establir la verité de ces* Reflexions *que la chaleur et la subtilité que l'on temoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre motif que par celuy de l'interest caché, de l'orgueil et de l'amour propre. En un mot, le meilleur party que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier, et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent generales. Aprés cela je luy répond qu'il sera le premier à y souscrire, et qu'il croira qu'elles font encore grace au cœur humain. Voila ce que j'avois à dire sur cet escrit en general; pour ce qui est de la methode que l'on y eust peu observer, je croy qu'il eust esté à desirer que chaque* Maxime *eût eu un tiltre du*

sujet qu'elle traite, et qu'elles eussent esté mises dans un plus grand ordre; mais je ne l'ay pû faire sans renverser entierement celuy de la copie qu'on m'a donnée; et, comme il y a plusieurs Maximes *sur une même matiere, ceux à qui j'en ay demandé avis ont jugé qu'il estoit plus expedient de faire une table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traittent d'une même chose.*





DISCOURS
SUR LES REFLEXIONS
OU SENTENCES ET MAXIMES MORALES

(ÉDITION DE 1665)

Monsieur,

Je ne sçaurois vous dire au vray si les *Reflexions Moralles* sont de M***, quoy qu'elles soient écrites d'une maniere qui semble aprocher de la sienne. Mais en ces occasions là je me deffie presque toûjours de l'opinion publique, et c'est assez qu'elle luy en aye fait un present pour me donner une juste raison de n'en rien croire. Voila de bonne foy tout ce que je puis vous répondre sur la premiere chose que vous me demandez. Et, pour l'autre, si vous n'aviez bien du pouvoir sur moy, vous n'en auriez guere plus de contentement : car un homme prevenu

au point que je le suis d'estime pour cet ouvrage n'a pas toute la liberté qu'il faut pour en bien juger. Neantmoins, puisque vous me l'ordonnez, je vous en diray mon avis, sans vouloir m'ériger autrement en faiseur de dissertations, et sans y méler en aucune façon l'interest de celuy que l'on croit avoir fait cet écrit. Il est aisé de voir d'abord qu'il n'estoit pas destiné pour paroistre au jour, mais seulement pour la satisfaction d'une personne qui, à mon avis, n'aspire pas à la gloire d'estre autheur; et, si par hazard c'estoit M***, je puis vous dire que sa reputation est établie dans le monde par tant de meilleurs tiltres, qu'il n'auroit pas moins de chagrin de sçavoir que ces *Reflexions* sont devenues publiques qu'il en eut lorsque les *Memoires* qu'on luy attribuë furent imprimez. Mais vous sçavez, Monsieur, l'empressement qu'il y a dans le siecle pour publier toutes les nouveautez, et s'il y a moyen de l'empescher quand on le voudroit, sur tout celles qui courent sous des noms qui les rendent recommandables. Il n'y a rien de plus vray, Monsieur, les noms font valoir les choses auprés de ceux qui n'en sçauroient connoistre le veritable prix. Celuy des *Reflexions* est connu de peu de gens, quoy que plusieurs se soient meslez d'en dire leur avis. Pour moy,

je ne me pique pas d'estre assez delicat et assez habile pour en bien juger: je dis habile et delicat, parce que je tiens qu'il faut estre pour cela l'un et l'autre; et, quand je me pourrois flater de l'estre, je m'imagine que j'y trouverois peu de choses à changer. J'y rencontre partout de le force et de la penetration, des pensées elevées et hardies, le tour de l'expression noble et accompagné d'un certain air de qualité qui n'apartient pas à tous ceux qui se meslent d'écrire. Je demeure d'accord qu'on n'y trouvera pas tout l'ordre ny tout l'art que l'on y pouroit souhaiter, et qu'un sçavant qui auroit un plus grand loisir y auroit pu mettre plus d'arangement; mais un homme qui n'écrit que pour soy et pour delasser son esprit, qui écrit les choses à mesure qu'elles luy viennent dans la pensée, n'affecte pas tant de suivre les regles que celuy qui écrit de profession, qui s'en fait une affaire, et qui songe à s'en faire honneur. Ce desordre neantmoins a ses graces, et des graces que l'art ne peut imiter. Je ne sçay pas si vous estes de mon goust, mais, quand les sçavans m'en devroient vouloir du mal, je ne puis m'empescher de dire que je prefereray toute ma vie la maniere d'écrire negligée d'un courtisan qui a de l'esprit à la regularité gesnée d'un docteur qui

n'a jamais rien vû que ses livres. *Plus ce qu'il dit et ce qu'il écrit paroist aisé et dans un certain air d'un homme qui se neglige, plus cette negligence, qui cache l'art sous une expression simple et naturelle, luy donne d'agrement*[1]. C'est de Tacite que je tiens cecy; je vous mets à la marge le passage latin, que vous lirez si vous en avez envie, et j'en useray de méme de tous ceux dont je me souviendray, n'estant pas asseuré si vous aimez cette langue, qui n'entre gueres dans le commerce du grand monde, quoy que je sçache que vous l'entendez parfaitement. N'est-il pas vray, Monsieur, que cette justesse recherchée avec trop d'estude a toûjours un je ne sçay quoy de contraint qui donne du degoust, et qu'on ne trouve jamais dans les ouvrages de ces gens esclaves des regles ces beautez où l'art se déguise sous les aparences du naturel, ce don d'écrire facilement et noblement, enfin ce que le Tasse a dit du palais d'Armide :

Stimi (si misto il culto è col negletto)
Sol naturali gli ornamenti e i siti.
Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.

(Tass., cant. 16.)

---

1. *Dicta factaque ejus quanto solutiora, et quamdam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur.* — Tac., *Ann.*, l. 16.

Voila comme un poëte françois l'a pensé aprés luy :

L'artifice n'a point de part
Dans cette admirable structure ;
La nature, en formant tous les traits au hazard,
Sçait si bien imiter la justesse de l'art,
Que l'œil, trompé d'une douce imposture,
Croit que c'est l'art qui fait l'ordre de la nature.

Voila ce que je pense de l'ouvrage en general ; mais je voy bien que ce n'est pas assez pour vous satisfaire, et que vous voulez que je réponde plus précisément aux difficultés que vous me dites que l'on vous a faites. Il me semble que la premiere est celle-cy : *Que les Reflexions détruisent toutes les vertus*. On peut dire à cela que l'intention de celuy qui les a écrites paroist fort éloignée de les vouloir détruire ; il pretend seulement faire voir qu'il n'y en a presque point de pures dans le monde, et que dans la pluspart de nos actions il y a un meslange d'erreur et de verité, de perfection et d'imperfection, de vice et de vertu ; il regarde le cœur de l'homme corrompu, attaqué de l'orgueil et de l'amour propre, et environné de mauvais exemples, comme le commandant d'une ville assiegée à qui l'argent a manqué : il fait de la monnoye de cuir et de

carton [1]. Cette monnoye a la figure de la bonne, on la debite pour le mesme prix, mais ce n'est que la misere et le besoin qui luy donnent cours parmy les assiegez. De même la pluspart des actions des hommes que le monde prend pour des vertus n'en ont bien souvent que l'image et la ressemblance. Elles ne laissent pas neantmoins d'avoir leur merite et d'estre dignes en quelque sorte de notre estime, estant tres-difficile d'en avoir humainement de meilleures. Mais, quand il seroit vray qu'il croiroit qu'il n'y en auroit aucune de veritable dans l'homme en le considerant dans un estat purement naturel, il ne seroit pas le premier qui auroit eu cette opinion. Si je ne craignois pas de m'eriger trop en docteur, je vous citerois bien des auteurs, et même des Peres de l'Eglise et de grands saints, qui ont pensé que l'amour propre et l'orgueil estoient l'ame des plus belles actions des payens. Je vous ferois voir que quelques-uns d'entr'eux n'ont pas méme pardonné à la chasteté de Lucrece, que tout le monde avoit creu vertueuse, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert la fausseté de cette vertu, qui avoit produit la liberté de Rome, et qui s'estoit atiré l'admiration de tant de siecles.

1. Epictet., apud *Arrian.*

Pensez-vous, Monsieur, que Seneque, qui faisoit aller son sage de pair avec les dieux [1], fust veritablement sage luy-mesme, et qu'il fust bien persuadé de ce qu'il vouloit persuader aux autres? Son orgueil n'a pû l'empescher de dire quelquefois *qu'on n'avoit point vû dans le monde d'exemple de l'idée qu'il proposoit; qu'il estoit impossible de trouver une vertu si achevée parmy les hommes, et que le plus parfait d'entr'eux estoit celuy qui avoit le moins de defauts* [2]. Il demeure d'acord que *l'on peut reprocher à Socrate d'avoir eu quelques amitiez suspectes, à Platon et Aristote d'avoir esté avares, à Epicure prodigue et voluptueux;* mais il s'écrie en mesme temps que *nous serions trop heureux d'estre parvenus à sçavoir imiter leurs vices* [3]. Ce philosophe auroit eu raison d'en

---

1. *Jovem plus non posse quam bonum virum.* — SENEC., ep. lxxxiii.

Deus non vincit sapientem fœlicitate, etiam si vincit ætate. — SENEC., ibid.

2. *Ubi enim illum invenies quem tot seculis quærimus sapientem, pro optimo est minime malus.* — SENEC., *De Tranq.*

3. *Objicite Platoni quod petierit pecuniam, Aristoteli quod acceperit, Epicuro quod consumpserit, Socrati Alcibiadem et Phædrum objectate. O vos usu maxime fœlices, cum primum vobis imitari vitia nostra contigerit!* — SENEC., *De Vit. beat.*

dire autant des siens, car on ne seroit pas trop mal-heureux de pouvoir joüir comme il a fait de toute sorte de biens, d'honneurs et de plaisirs, en affectant de les mépriser; de se voir le maistre de l'empire et de l'empereur, et l'amant de l'imperatrice en même temps; d'avoir de superbes palais, des jardins delicieux, et de prescher aussi à son aise qu'il faisoit la moderation et la pauvreté, au milieu de l'abondance et des richesses[1]. Pensez-vous, Monsieur, que ce stoïcien, qui contrefaisoit si bien le maistre de ses passions, eust d'autres vertus que celles de bien cacher ses vices, et qu'en se faisant couper les veines, il ne se repentit pas plus d'une fois d'avoir laissé à son disciple le pouvoir de le faire mourir? Regardez un peu de prés ce faux brave, vous verrez qu'en faisant de beaux raisonnemens sur l'immortalité de l'ame, il cherche à s'étourdir sur la crainte de la mort. Il ramasse toutes ses forces pour faire bonne mine; il se mord la langue de peur de dire que la douleur est un mal; il pretend que la raison peut rendre l'homme

1. *Senecam adoriuntur tanquam ingentes et supra privatum modum evectas opes adhuc augeret, quodque studia civium in se verteret, hortorum quoque amœnitate et villarum magnificentia quasi principem supergrederetur.* — Tacit., *Annal.*, l. 14.

impassible[1], et, au lieu d'abaisser son orgueil, il le releve au dessus de la Divinité. Il nous auroit bien plus obligez de nous avoüer franchement les foiblesses et la corruption du cœur humain que de prendre tant de peine à nous tromper. L'auteur des *Reflexions* n'en fait pas de mesme : il expose au jour toutes les miseres de l'homme ; mais c'est de l'homme abandonné à sa conduite qu'il parle, et non pas du chrestien. Il fait voir que, malgré tous les efforts de sa raison, l'orgueil et l'amour propre ne laissent pas de se cacher dans les replis de son cœur, d'y vivre et d'y conserver assez de forces pour répandre leur venin, sans qu'il s'en apperçoive, dans la pluspart de ses mouvemens.

La seconde difficulté que l'on vous a faite, et qui a beaucoup de rapport à la premiere, est que *les Reflexions passent dans le monde pour des subtilitez d'un censeur qui prend en mauvaise part les actions les plus indiferentes, plûtost que pour des veritez solides.* Vous me dites que quelques uns de vos amis vous ont asseuré de bonne foy qu'ils sçavoient par leur propre experience que

1. *Sapientem, si in Phalaridis tauro peruratur, exclamaturum : Dulce est, et ad me nil attinet.* — Epic., apud *Senec.*

l'on fait quelquefois le bien sans avoir d'autre veuë que celle du bien, et souvent même sans en avoir aucune, ny pour le bien, ny pour le mal, mais par une droiture naturelle du cœur, qui le porte sans y penser vers ce qui est bon. Je voudrois qu'il me fût permis de croire ces gens-là sur leur parole, et qu'il fût vray que la nature humaine n'eût que des mouvemens raisonnables, et que toutes nos actions fussent naturellement vertueuses. Mais, Monsieur, comment acorderons nous le témoignage de vos amis avec les sentimens des mêmes Peres de l'Eglise qui ont assuré *que toutes nos vertus, sans le secours de la foy, n'estoient que des imperfections; que nostre volonté estoit née aveugle, que ses desirs estoient aveugles, sa conduite encore plus aveugle, et qu'il ne falloit pas s'étonner si, parmi tant d'aveuglement, l'homme estoit dans un égarement continuel?* Ils en ont parlé encore plus fortement, car ils ont dit qu'en cet estat, *la prudence de l'homme ne penetroit dans l'avenir et n'ordonnoit rien que par raport à l'orgueil; que sa temperance ne moderoit aucun excés que celuy que l'orgueil avoit condamné; que sa constance ne se soutenoit dans les malheurs qu'autant qu'elle estoit soutenuë par l'orgueil; et enfin que toutes ses vertus, avec cet éclat exterieur de merite qui les*

faisoit admirer, n'avoient pour but que cette admiration, l'amour d'une vaine gloire et l'interest de l'orgueil. On trouveroit un nombre presque infiny d'autoritez sur cette opinion; mais, si je m'engageois à vous les citer regulierement, j'en aurois un peu plus de peine, et vous n'en auriez pas plus de plaisir. Je pense donc que le meilleur pour vous et pour moy sera de vous en faire voir l'abregé dans six vers d'un excellent poëte de nostre temps.

Si le jour de la foy n'éclaire la raison,
Nostre goust depravé tourne tout en poison;
Toujours de nôtre orgueil la subtile imposture
Au bien qu'il semble aimer fait changer de nature,
Et, dans le propre amour dont l'homme est revestu,
Il se rend criminel même par sa vertu.

(BREBEUF, *Entr. Sol.*)

S'il faut neantmoins demeurer d'accord que vos amis ont le don de cette foy vive qui redresse toutes les mauvaises inclinations de l'amour propre, si Dieu leur fait des graces extraordinaires, s'il les sanctifie dés ce monde, je souscris de bon cœur à leur canonisation, et je leur déclare que les *Reflexions moralles* ne les regardent point. Il n'y a pas apparance que celuy qui les a écrites en veüille à la vertu des saints; il ne s'adresse, comme je vous ay dit,

qu'à l'homme corrompu. Il soûtient qu'il fait presque toûjours du mal quand son amour propre le flatte qu'il fait le bien, et qu'il se trompe souvent lorsqu'il veut juger de luy-mesme, parce que la nature ne se declare pas en luy sincerement des motifs qui le font agir. Dans cet estat mal-heureux, où l'orgueil est l'ame de tous ses mouvemens, les saints mesmes sont les premiers à luy declarer la guerre, et le traitent plus mal sans comparaison que ne fait l'autheur des *Reflexions*. S'il vous prend quelque jour envie de voir les passages que j'ay trouvés dans leurs escrits sur ce sujet, vous serez aussi persuadé que je le suis de cette verité; mais je vous suplie de vous contenter à present de ces vers, qui vous expliqueront une partie de ce qu'ils en ont pensé.

Le desir des honneurs, des biens et des delices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices,
Et l'aveugle interest qui regne dans son cœur
Va d'objet en objet et d'erreur en erreur.
Le nombre de ses maux s'acroist par leur remede,
Au mal qui se guerit un autre mal succede.
Au gré de ce tyran, dont l'empire est caché,
Un peché se destruit par un autre peché.

(Brebeuf, *Entr. Sol.*)

Montagne, que j'ay quelque scrupule de vous citer aprés des Peres de l'Eglise, dit assez heu-

reusement sur ce mesme sujet : *que son ame a deux visages differens; qu'elle a beau se replier sur elle-mesme, elle n'aperçoit jamais que celuy que l'amour propre a deguisé, pendant que l'autre se découvre par ceux qui n'ont point de part à ce déguisement.* Si j'osois enchérir sur une metaphore si hardie, je dirois que l'ame de l'homme corrompu est faite comme ces medailles qui representent la figure d'un saint et celle d'un demon dans une seule face et par les mêmes traits. Il n'y a que la diverse situation de ceux qui la regardent qui change l'objet : l'un void le saint, et l'autre void le demon. Ces comparaisons nous font assez comprendre que, quand l'amour propre a séduit le cœur, l'orgueil aveugle tellement la raison, et respand tant d'obscurité dans toutes ses connoissances, qu'elle ne peut juger du moindre de nos mouvemens, ny former d'elle-mesme aucun discours asseuré pour nostre conduite. *Les hommes,* dit Horace, *sont sur la terre comme une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forest. Ils marchent sur la foy d'un guide qui les esgare aussitost, ou par malice, ou par ignorance; chacun d'eux se met en peine de retrouver le chemin; ils prennent tous diverses routes, et chacun croit suivre la bonne; plus il le croit, et plus il s'en escarte; mais, quoy que leurs*

egaremens soient differens, ils n'ont pourtant qu'une mesme cause : c'est le guide qui les a trompez, et l'obscurité de la nuit qui les empesche de se redresser[1]. Peut-on mieux dépeindre l'aveuglement et les inquietudes de l'homme abandonné à sa propre conduite, qui n'écoute que les conseils de son orgueil, qui croit aller naturellement droit au bien, et qui s'imagine toûjours que le dernier qu'il recherche est le meilleur? N'est-il pas vray que, dans le temps qu'il se flatte de faire des actions vertueuses, c'est alors que l'égarement de son cœur est plus dangereux? Il y a un si grand nombre de roües qui composent le mouvement de cet horloge, et le principe en est si caché, qu'encore que nous voyions ce que marque la montre, nous ne sçavons pas quel est le ressort qui conduit l'éguille sur toutes les heures du cadran.

La troisiéme difficulté que j'ay à resoudre est que *beaucoup de personnes trouvent de l'obscurité dans le sens et dans l'expression de ces Reflexions.* L'obscurité, comme vous sçavez, Monsieur, ne

---

1. *Velut sylvis ubi passim*
Palantes error certo de tramite pellit;
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit : unus utrique
Error, sed variis illudit partibus.
Horat., *Serm.* l. 2, sat. 3.

vient pas toûjours de la faute de celuy qui escrit. Les *Reflexions*, ou, si vous voulez, les *Maximes* et les *Sentences*, comme le monde a nommées celles-cy, doivent estre escrites dans un stile serré, qui ne permet pas de donner aux choses toute la clarté qui seroit à desirer; ce sont les premiers traits du tableau : les yeux habiles y remarquent bien toute la finesse de l'art et la beauté de la pensée du peintre; mais cette beauté n'est pas faite pour tout le monde, et, quoy que ces traits ne soient point remplis de couleurs, ils n'en sont pas moins des coups de maistre. Il faut donc se donner le loisir de penetrer le sens et la force des paroles; il faut que l'esprit parcoure toute l'estenduë de leur signification avant que de se reposer pour en former le jugement.

La quatriéme difficulté est, ce me semble, que *les Maximes sont presque par tout trop generales.* On vous a dit *qu'il est injuste d'étendre sur tout le genre humain des defauts qui ne se trouvent qu'en quelques hommes.* Je sçay, outre ce que vous me mandez des differens sentimens que vous en avez entendus, ce que l'on oppose d'ordinaire à ceux qui découvrent et qui condamnent les vices. On appelle leur censure le portrait du peintre; on dit qu'ils sont comme

les malades de la jaunisse, qu'ils voyent tout jaune parce qu'ils le sont eux-mesmes. Mais, s'il estoit vray que pour censurer la corruption du cœur en general il fallust la ressentir en particulier plus qu'un autre, il faudroit aussi demeurer d'acord que ces philosophes dont Diogene de Laerce nous raporte les sentences estoient les hommes les plus corrompus de leur siecle; il faudroit faire le procés à la memoire de Caton, et croire que c'étoit le plus méchant homme de la Republique, parce qu'il censuroit les vices de Rome. Si cela est, Monsieur, je ne pense pas que l'auteur des *Reflexions,* quel qu'il puisse estre, trouve rien à redire au chagrin de ceux qui le condamneront, quand, à la religion prés, on ne le croira pas plus homme de bien ny plus sage que Caton. Je dirai encore, pour ce qui regarde les termes que l'on trouve trop generaux, qu'il est difficile de les restraindre dans les sentences sans leur oster tout le sel et toute la force; il me semble, outre cela, que l'usage nous fait voir que sous des expressions generales l'esprit ne laisse pas de sousentendre de luy-mesme des restrictions : par exemple quand on dit : *Tout Paris fut au devant du Roy, toute la Cour est dans la joye,* ces façons de parler ne signifient neantmoins que la plus grande partie.

Si vous croyez que ces raisons ne suffisent pas pour fermer la bouche aux critiques, ajoûtons y que, quand on se scandalise si aisément des termes d'une censure generale, c'est à cause qu'elle nous picque trop vivement dans l'endroit le plus sensible du cœur.

Neantmoins il est certain que nous connoissons vous et moy bien des gens qui ne se scandalisent pas de celle des *Reflexions*, j'entends de ceux qui ont l'hypocrisie en aversion, et qui avoüent de bonne foy ce qu'ils sentent en eux-mêmes et ce qu'ils remarquent dans les autres. Mais peu de gens sont capables d'y penser ou s'en veulent donner la peine, et, si par hazard ils y pensent, ce n'est jamais sans se flatter. Souvenez-vous, s'il vous plaist, de la maniere dont nostre amy Guarini traite ces gens là.

Huomo sono, e mi preggio d'esser humano;
E teco, che sei huomo,
E ch' altro esser non puoi,
Come huomo parlo di cosa humana,
E se di cotal nome forse ti sdegni,
Guarda, garzon superbo,
Che, nel dishumanarti,
Non divenghi una fiera, anzi ch'un dio.
(GUARINI, *Past. Fid.*, act. I, scen. 1 [1].)

---

1. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* — *Heautont.*, act. I, scen. 1, TERENT.

Voila, Monsieur, comme il faut parler de l'orgueil de la nature humaine, et, au lieu de se fascher contre le miroir qui nous fait voir nos defauts, au lieu de sçavoir mauvais gré à ceux qui nous les découvrent, ne vaudroit-il pas mieux nous servir des lumieres qu'ils nous donnent pour connoître l'amour propre et l'orgueil, et pour nous garentir des surprises continuelles qu'ils font à nostre raison? Peut-on jamais donner assez d'aversion pour ces deux vices qui furent les causes funestes de la revolte de nôtre premier pere, ni trop descrier ces sources malheureuses de toutes nos miseres?

Que les autres prennent donc comme ils voudront les *Reflexions morales;* pour moy, je les considere comme peinture ingenieuse de toutes les singeries du faux sage; il me semble que dans chaque trait *l'amour de la verité luy oste le masque et le monstre tel qu'il est.* Je les regarde comme des leçons d'un maistre qui entend parfaitement l'art de connoistre les hommes, qui demesle admirablement bien tous les rôlles qu'ils joüent dans le monde, et qui non seulement nous fait prendre garde aux diferens caracteres des personnages du theatre, mais encore qui nous fait voir, en levant un coin du rideau, que cet amant et ce roy de la comédie sont les mes-

mes acteurs qui font le docteur et le boufon dans la farce. Je vous avoüe que je n'ay rien leu de nostre temps qui m'ait donné plus de mépris pour l'homme et plus de honte de ma propre vanité. Je pense toûjours trouver à l'ouverture du livre quelque ressemblance aux mouvemens secrets de mon cœur; je me taste moy-mesme pour examiner s'il dit vray, et je trouve qu'il le dit presque toûjours et de moy et des autres plus qu'on ne voudroit. D'abord j'en ay quelque dépit, je rougis quelquefois de voir qu'il ait deviné, mais je sens bien, à force de le lire, que, si je n'aprends à devenir plus sage, j'aprens au moins à connoistre que je ne le suis pas; j'aprends enfin, par l'opinion qu'il me donne de moy mesme, à ne me respandre pas sotement dans l'admiration de toutes ces vertus dont l'éclat nous saute aux yeux : les hypocrites passent mal leur temps à la lecture d'un livre comme celui-là. Defiez-vous donc, Monsieur, de ceux qui vous en diront du mal, et soyez asseuré qu'ils n'en disent que parce qu'ils sont au desespoir de voir reveler des mysteres qu'ils voudroient pouvoir cacher toute leur vie aux autres et à eux-mesmes.

En ne voulant vous faire qu'une lettre, je me suis engagé insensiblement à vous écrire un grand discours; apellez le comme vous voudrez,

ou discours ou lettre, il ne m'importe, pourvû que vous en soyez content et que vous me fassiez l'honneur de me croire,

MONSIEUR,

Vostre, etc.





LE LIBRAIRE AU LECTEUR

(ÉDITION DE 1678)

CETTE *cinquiéme edition des* Reflexions morales *est augmentée de plus de cent nouvelles maximes, et plus exacte que les quatre premieres. L'approbation que le public leur a donnée est audessus de ce que je puis dire en leur faveur ; et, si elles sont telles que je les croy, comme j'ay sujet d'en estre persuadé, on ne pourroit leur faire plus de tort que de s'imaginer qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenteray de vous avertir de deux choses : l'une, que par le mot d'*Interest *on n'entend pas toûjours un interest de bien, mais le plus souvent un interest d'honneur ou de gloire ; et l'autre (qui est comme le fondement de toutes ces reflexions), que celuy qui les a faites n'a consideré les hommes que dans cet estat déplorable de la nature corrompuë par le péché ; et qu'ainsi la*

maniere dont il parle de ce nombre infini de defauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en preserve par une grace particuliere.

Pour ce qui est de l'ordre de ces reflexions, on n'aura pas de peine à juger que, comme elles sont toutes sur des matieres differentes, il estoit difficile d'y en observer; et, bien qu'il y en ait plusieurs sur un mesme sujet, on n'a pas crû les devoir toujours mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur; mais on les trouvera dans la table.





REFLEXIONS MORALES

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisez.

I

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers interests, que la fortune ou notre industrie savent arranger; et ce n'est pas toûjours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillans et que les femmes sont chastes.

II

L'amour propre est le plus grand de tous les flateurs.

III

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour propre, il y reste encore bien des terres inconnuës.

IV

L'amour propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

V

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de nostre vie.

VI

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles.

VII

Ces grandes et éclatantes actions qui ébloüissent les yeux sont representées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'hu-

meur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on raporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maistres du monde, n'estoit peut-estre qu'un effet de jalousie.

VIII

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toûjours. Elles sont comme un art de la nature dont les regles sont infaillibles; et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus eloquent qui n'en a point.

IX

Les passions ont une injustice et un propre interest qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier lors mesme qu'elles paroissent les plus raisonnables.

X

Il y a dans le cœur humain une generation perpetuelle de passions, en sorte que la ruïne de l'une est presque toujours l'establissement d'une autre.

XI

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par foiblesse, et audacieux par timidité.

XII

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de pieté et d'honneur, elles paroissent toûjours au travers de ces voiles.

XIII

Nostre amour propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos gousts que de nos opinions

XIV

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bien-faits et des injures : ils haïssent mesme ceux qui les ont obligez, et

cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à recompenser le bien et à se venger du mal leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

XV

La clemence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

XVI

Cette clemençe, dont on fait une vertu, se pratique tantost par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toûjours par tous les trois ensemble.

XVII

La moderation des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

XVIII

La moderation est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que meritent

ceux qui s'enyvrent de leur bonheur : c'est une vaine ostentation de la force de nostre esprit; et enfin, la moderation des hommes dans leur plus haute élevation est un desir de paroistre plus grands que leur fortune.

XIX

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autruy.

XX

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans le cœur.

XXI

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est en effet que la crainte de l'envisager, de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux.

XXII

La philosophie triomphe aisément des maux passez et des maux à venir; mais les maux presens triomphent d'elle.

XXIII

Peu de gens connoissent la mort. On ne la souffre pas ordinairement par resolution, mais par stupidité et par coûtume; et la pluspart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empescher de mourir.

XXIV

Lors que les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soûtenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur ame, et qu'à une grande vanité prés, les heros sont faits comme les autres hommes.

XXV

Il faut de plus grandes vertus pour soûtenir la bonne fortune que la mauvaise.

XXVI

Le soleil ny la mort ne se peuvent regarder fixement.

XXVII

On fait souvent vanité des passions mesme les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avoüer.

XXVIII

La jalousie est en quelque maniere juste et raisonnable, puis qu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

XXIX

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persecution et de haine que nos bonnes qualitez.

XXX

Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous mesme que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

XXXI

Si nous n'avions point de defauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

XXXII

La jalousie se nourrit dans les doutes et elle devient fureur, ou elle finit si-tost qu'on passe du doute à la certitude.

XXXIII

L'orgueil se dédommage toûjours, et ne perd rien lors mesme qu'il renonce à la vanité.

XXXIV

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celuy des autres.

XXXV

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de difference qu'aux moyens et à la maniere de le mettre au jour.

XXXVI

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de nostre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoistre nos imperfections.

XXXVII

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remonstrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes; et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

XXXVIII

Nous promettons selon nos esperances, et nous tenons selon nos craintes.

XXXIX

L'interest parle toutes sortes de langues et jouë toutes sortes de personages, mesme celuy de desinteressé.

XL

L'interest, qui aveugle les uns, fait la lumiere des autres.

XLI

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

XLII

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute nôtre raison.

XLIII

L'homme croit souvent se conduire lors qu'il est cônduit; et, pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

XLIV

La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées : elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

XLV

Le caprice de nostre humeur est encore plus bizarre que celuy de la fortune.

XLVI

L'attachement ou l'indifference que les philosophes avoient pour la vie n'estoit qu'un goust de leur amour propre, dont on ne doit non plus disputer que du goust de la langue ou du choix des couleurs.

XLVII

Nostre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

XLVIII

La felicité est dans le goust, et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux, et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLIX

On n'est jamais si heureux ny si malheureux qu'on s'imagine.

L

Ceux qui croyent avoir du merite se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mesmes qu'ils sont dignes d'estre en bute à la fortune.

LI

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mesmes que de voir que nous desapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

LII

Quelque difference qui paroisse entre les fortunes, il y a neanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

LIII

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les heros.

LIV

Le mépris des richesses estoit dans les phi-

losophes un desir caché de venger leur merite de l'injustice de la fortune par le mépris des mesmes biens dont elle les privoit; c'estoit un secret pour se garentir de l'avilissement de la pauvreté; c'estoit un chemin détourné pour aller à la consideration, qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses.

LV

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne la pas posseder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possedent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur oster ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI

Pour s'establir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroistre estably.

LVII

Quoy que les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les

effets d'un grand dessein, mais des effets du hazard.

LVIII

Il semble que nos actions ayent des estoilles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la loüange et du blâme qu'on leur donne.

LIX

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ny de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur prejudice.

LX

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise.

LXI

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

LXII

La sincerité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens, et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

LXIII

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considerables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

LXIV

La verité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

LXV

Il n'y a point d'eloges qu'on ne donne à la prudence; cependant elle ne sçauroit nous asseurer du moindre evenement.

LXVI

Un habile homme doit regler le rang de ses interests et les conduire chacun dans son ordre.

Nôtre avidité le trouble souvent, en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour desirer trop les moins importantes, on manque les plus considerables.

LXVII

La bonne grace est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

LXVIII

Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que, dans l'ame, c'est une passion de regner; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et delicate de posseder ce que l'on aime aprés beaucoup de mysteres.

LXIX

S'il y a un amour pur et exemt du mélange de nos autres passions, c'est celuy qui est caché au fonds du cœur et que nous ignorons nous-mesmes.

LXX

Il n'y a point de déguisement qui puisse long-

temps cacher l'amour où il est, ny le feindre où il n'est pas.

LXXI

Il n'y a gueres de gens qui ne soient honteux de s'estre aimez, quand ils ne s'aiment plus.

LXXII

Si on juge de l'amour par la pluspart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

LXXIII

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en ayent jamais eu qu'une.

LXXIV

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille differentes copies.

LXXV

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut sub-

sister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dés qu'il cesse d'esperer ou de craindre.

LXXVI

Il est du veritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vû.

LXXVII

L'amour preste son nom à un nombre infini de commerces qu'on luy attribuë, et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.

LXXVIII

L'amour de la justice n'est en la pluspart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice.

LXXIX

Le silence est le party le plus seur de celuy qui se défie de soy-mesme.

LXXX

Ce qui nous rend si changeans dans nos

amitiez, c'est qu'il est difficile de connoître les qualitez de l'ame, et facile de connoître celles de l'esprit.

LXXXI

Nous ne pouvons rien aymer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre nôtre goût et nôtre plaisir quand nous preferons nos amis à nous-mesme. C'est neanmoins par cette preference seule que l'amitié peut estre vraye et parfaite.

LXXXII

La reconciliation avec nos ennemis n'est qu'un desir de rendre nôtre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et une crainte de quelque mauvais évenement.

LXXXIII

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une societé, qu'un mesnagement reciproque d'interests, et qu'un eschange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toûjours quelque chose à gagner.

LXXXIV

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

LXXXV

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissans que nous, et neanmoins c'est l'interest seul qui produit nôtre amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celuy que nous en voulons recevoir.

LXXXVI

Nôtre défiance justifie la tromperie d'autruy.

LXXXVII

Les hommes ne vivroient pas long-temps en societé s'ils n'estoient les dupes les uns des autres.

LXXXVIII

L'amour propre nous augmente ou nous di-

minuë les bonnes qualitez de nos amis à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur merite par la maniere dont ils vivent avec nous.

LXXXIX

Tout le monde se plaint de sa memoire, et personne ne se plaint de son jugement.

XC

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualitez.

XCI

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence lors qu'elle se rencontre dans une impossibilité absoluë d'arriver où elle aspire.

XCII

Détromper un homme préoccupé de son merite est luy rendre un aussi mauvais office que celuy que l'on rendit à ce fou d'Athenes qui

croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port estoient à luy.

XCIII

Les vieillars aiment à donner de bons preceptes, pour se consoler de n'estre plus en état de donner de mauvais exemples.

XCIV

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soûtenir.

XCV

La marque d'un merite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le loüer.

XCVI

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celuy qui luy a fait du bien.

XCVII

On s'est trompé lorsqu'on a creu que l'esprit

et le jugement estoient deux choses différentes. Le jugement n'est que la grandeur de la lumiere de l'esprit; cette lumiere penetre le fonds des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer et apperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'etenduë de la lumiere de l'esprit qui produit tous les effets que l'on attribuë au jugement.

XCVIII

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

XCXIX

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnestes et delicates.

C

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flateuses d'une maniere agreable.

CI

Il arrive souvent que des choses se presen-

tent plus achevées à nostre esprit qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art.

CII

L'esprit est toûjours la dupe du cœur.

CIII

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne connoissent pas leur cœur.

CIV

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective ; il y en a qu'il faut voir de prés pour en bien juger, et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné.

CV

Celuy-là n'est pas raisonnable à qui le hazard fait trouver la raison, mais celuy qui la connoist, qui la discerne, et qui la goûte.

CVI

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail ; et, comme il est presque infiny, nos

connoissances sont toûjours superficielles et imparfaites.

CVII

C'est une espece de coqueterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

CVIII

L'esprit ne sauroit joüer long-temps le personnage du cœur.

CIX

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoûtumance.

CX

On ne donne rien si liberalement que ses conseils.

CXI

Plus on aime une maîtresse, et plus on est prest de la haïr.

CXII

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

CXIII

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de delicieux.

CXIV

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahy par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'estre par soy-mesme.

CXV

Il est aussi facile de se tromper soy-mesme sans s'en appercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en apperçoivent.

CXVI

Rien n'est moins sincere que la maniere de demander et de donner des conseils. Celuy qui en demande paroist avoir une déference respectueuse pour les sentimens de son amy, bien qu'il ne pense qu'à luy faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite ; et celuy qui conseille paye la confiance qu'on luy témoigne d'un zele ardent et desinteressé, quoy

qu'il ne cherche le plus souvent dans les conseils qu'il donne que son propre interest ou sa gloire.

CXVII

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pieges que l'on nous tend ; et on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

CXVIII

L'intention de ne jamais tromper nous expose à estre souvent trompez.

CXIX

Nous sommes si accoûtumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mesmes.

CXX

L'on fait plus souvent des trahisons par foiblesse que par un dessein formé de trahir.

CXXI

On fait souvent du bien pour pouvoir impunement faire du mal.

CXXII

Si nous resistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par nôtre force.

CXXIII

On n'auroit gueres de plaisir si on ne se flattoit jamais.

CXXIV

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses, pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand interest.

CXXV

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toûjours que celuy qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

CXXVI

Les finesses et les trahisons ne viennent que de manque d'habileté.

CXXVII

Le vray moyen d'estre trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

CXXVIII

La trop grande subtilité est une fausse delicatesse, et la veritable delicatesse est une solide subtilité.

CXXIX

Il suffit quelquefois d'estre grossier pour n'estre pas trompé par un habile homme.

CXXX

La foiblesse est le seul défaut que l'on ne sauroit corriger.

CXXXI

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

CXXXII

Il est plus aisé d'estre sage pour les autres que de l'estre pour soy-mesme.

CXXXIII

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux.

CXXXIV

On n'est jamais si ridicule par les qualitez que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

CXXXV

On est quelquefois aussi different de soy-mesme que des autres.

CXXXVI

Il y a des gens qui n'auroient jamais esté

amoureux s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

CXXXVII

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

CXXXVIII

On aime mieux dire du mal de soy-mesme que de n'en point parler.

CXXXIX

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agreables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plûtost à ce qu'il veut dire qu'à répondre precisément à ce qu'on luy dit. Les plus habiles et les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, au mesme-temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une precipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considerer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader que de

chercher si fort à se plaire à soy-mesme, et que bien bien écoûter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

CXL

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarassé sans la compagnie des sots.

CXLI

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer, et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie.

CXLII

Comme c'est le caractere des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

CXLIII

C'est plûtôt par l'estime de nos propres sentimens que nous exagerons les bonnes qualitez des autres que par l'estime de leur merite, et

nous voulons nous attirer des loüanges lors qu'il semble que nous leur en donnons.

CXLIV

On n'aime point à loüer, et on ne loüe jamais personne sans interest. La loüange est une flaterie habile, cachée et delicate, qui satisfait differemment celuy qui la donne et celuy qui la reçoit. L'un la prend comme une recompense de son merite, l'autre la donne pour faire remarquer son equité et son discernement.

CXLV

Nous choisissons souvent des loüanges empoisonnées qui font voir par contrecoup en ceux que nous loüons des defauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

CXLVI

On ne loüe d'ordinaire que pour estre loüé.

CXLVII

Peu de gens sont assez sages pour preferer le

blâme qui leur est utile à la loüange qui les trahit.

CXLVIII

Il y a des reproches qui loüent et des loüanges qui médisent.

CXLIX

Le refus des loüanges est un desir d'estre loüé deux fois.

CL

Le desir de meriter les loüanges qu'on nous donne fortifie nôtre vertu; et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter.

CLI

Il est plus difficile de s'empescher d'estre gouverné que de gouverner les autres.

CLII

Si nous ne nous flations point nous-mesmes, la flaterie des autres ne nous pourroit nuire.

CLIII

La nature fait le merite, et la fortune le met en œuvre.

CLIV

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger.

CLV

Il y a des gens dégoûtans avec du merite, et d'autres qui plaisent avec des défauts.

CLVI

Il y a des gens dont tout le merite consiste à dire et à faire des sottises utilement, et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

CLVII

La gloire des grands hommes se doit toûjours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'aquerir.

CLVIII

La flaterie est une fausse monoye qui n'a de cours que par nôtre vanité.

CLIX

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualitez, il en faut avoir l'œconomie.

CLX

Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lors qu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

CLXI

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

CLXII

L'art de savoir bien mettre en œuvre de mediocres qualitez dérobe l'estime et donne souvent plus de reputation que le veritable merite.

CLXIII

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont tres-sages et tres-solides.

CLXIV

Il est plus facile de paroistre digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

CLXV

Nôtre merite nous attire l'estime des honnestes gens, et nôtre étoille celle du public.

CLXVI

Le monde recompense plus souvent les apparences du merite que le merite mesme.

CLXVII

L'avarice est plus opposée à l'œconomie que la liberalité.

CLXVIII

L'esperance, toute trompeuse qu'elle est, sert

au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agreable.

CLXIX

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans nôtre devoir, nôtre vertu en a souvent tout l'honneur.

CLXX

Il est difficile de juger si un procedé net, sincere et honneste, est un effet de probité ou d'habilité.

CLXXI

Les vertus se perdent dans l'interest, comme les fleuves se perdent dans la mer.

CLXXII

Si on examine bien les divers effets de l'ennuy, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'interest.

CLXXIII

Il y a diverses sortes de curiosité : l'une d'in-

terest, qui nous porte à desirer d'apprendre ce qui nous peut estre utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du desir de savoir ce que les autres ignorent.

CLXXIV

Il vaut mieux employer nôtre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

CLXXV

La constance en amour est une inconstance perpetuelle qui fait que nôtre cœur s'attache successivement à toutes les qualitez de la personne que nous aimons, donnant tantost la preference à l'une, tantost à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrestée et renfermée dans un mesme sujet.

CLXXVI

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer, et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'estre constant.

CLXXVII

La perseverance n'est digne ny de blâme ny de loüange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentimens, qu'on ne s'oste et qu'on ne se donne point.

CLXXVIII

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connoissances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'estre pas assez admirez de ceux qui nous connoissent trop, et l'esperance de l'estre davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant.

CLXXIX

Nous nous plaignons quelquefois legerement de nos amis pour justifier par avance nôtre legereté.

CLXXX

Nôtre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celuy qui nous en peut arriver.

CLXXXI

Il y a une inconstance qui vient de la legereté de l'esprit ou de sa foiblesse, qui luy fait recevoir toutes les opinions d'autruy, et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

CLXXXII

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remedes. La prudence les assemble et les tempere, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

CLXXXIII

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

CLXXXIV

Nous avoüons nos défauts pour reparer par nôtre sincerité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

CLXXXV

Il y a des heros en mal comme en bien.

CLXXXVI

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

CLXXXVII

Le nom de la vertu sert à l'interest aussi utilement que les vices.

CLXXXVIII

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps, et, quoy que l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

CLXXXIX

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dés sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices.

CXC

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

CXCI

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie, comme des hostes chez qui il faut successivement loger; et je doute que l'experience nous les fist éviter s'il nous estoit permis de faire deux fois le mesme chemin.

CXCII

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons dė la creance que c'est nous qui les quittons.

CXCIII

Il y a des recheutes dans les maladies de l'ame comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour nostre guerison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

CXCIV

Les défauts de l'ame sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guerir, la cicatrice paroist toûjours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

CXCV

Ce qui nous empesche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.

CXCVI

Nous oublions aisément nos fautes lors qu'elles ne sont seües que de nous.

CXCVII

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir veu, mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant.

CXCVIII

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser

celle des autres; et quelquesfois on loüeroit moins Monsieur le Prince et Monsieur de Turenne si on ne les vouloit point blâmer tous deux.

CXCIX

Le desir de paroistre habile empesche souvent de le devenir.

CC

La vertu n'iroit pas si loin si la vanité ne luy tenoit compagnie.

CCI

Celuy qui croit pouvoir trouver en soymesme dequoy se passer de tout le monde se trompe fort; mais celuy qui croit qu'on ne peut se passer de luy se trompe encore davantage.

CCII

Les faux honnestes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mesmes; les vrais honnestes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent.

CCIII

Le vray honneste homme est celuy qui ne se pique de rien.

CCIV

La severité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté.

CCV

L'honnesteté des femmes est souvent l'amour de leur reputation et de leur repos.

CCVI

C'est estre veritablement honneste homme que de vouloir estre toûjours exposé à la veuë des honnestes gens.

CCVII

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroist sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

CCVIII

Il y a des gens niais qui se connoissent et qui employent habilement leur niaiserie.

CCIX

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

CCX

En vieillissant on devient plus fou et plus sage.

CCXI

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps.

CCXII

La pluspart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

CCXIII

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le desir de rendre

nostre vie commode et agreable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si celebre parmy les hommes.

CCXIV

La valeur est dans les simples soldats un métier perilleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

CCXV

La parfaite valeur et la poltronnerie complette sont deux extremitez où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les autres especes de courage; il n'y a pas moins de difference entr'elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action, et qui se relachent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contens quand ils ont satisfait à l'honneur du monde, et qui font fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toûjours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs generales; d'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à

qui l'habitude des moindres perils affermit le courage et les prepare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée et qui craignent les coups de mousquet; d'autres sont assurez aux coups de mousquet et apprehendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages de differentes especes conviennent en ce que, la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus general : car on ne void point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion s'il estoit assuré d'en revenir; de sorte qu'il est visible que la crainte de la mort oste quelque chose de la valeur.

CCXVI

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde.

CCXVII

L'intrepidité est une force extraordinaire de l'ame qui l'éleve au dessus des troubles, des desordres et des émotions, que la veuë des

grands perils pourroit exciter en elle; et c'est par cette force que les heros se maintiennent en un estat paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

CCXVIII

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

CCXIX

La pluspart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur; mais peu se veulent toûjours exposer autant qu'il est necessaire pour faire reüssir le dessein pour lequel ils s'exposent.

CCXX

La vanité, la honte, et sur tout le temperamment, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

CCXXI

On ne veut point perdre la vie, et on veut acquerir de la gloire; ce qui fait que les braves

ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

CCXXII

Il n'y a gueres de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connoistre par où leur corps et leur esprit doivent defaillir.

CCXXIII

Il est de la reconnoissance comme de la bonne foy des marchands, elle entretient le commerce; et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prestent.

CCXXIV

Tous ceux qui s'acquitent des devoirs de la reconnoissance ne peuvent pas, pour cela, se flatter d'estre reconnoissans.

CCXXV

Ce qui fait le mécomte dans la reconnoissance qu'on attend des graces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celuy qui donne et l'or-

gueil de celuy qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait.

CCXXVI

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espece d'ingratitude.

CCXXVII

Les gens heureux ne se corrigent gueres : ils croient toûjours avoir raison quand la fortune soûtient leur mauvaise conduite.

CCXXVIII

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour propre ne veut pas payer.

CCXXIX

Le bien que nous avons receu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait.

CCXXX

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ny de

grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de nôtre nature, que la honte retenoit prisonniere et que l'exemple met en liberté.

CCXXXI

C'est une grande folie de vouloir estre sage tout seul.

CCXXXII

Quelque pretexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'interest et la vanité qui les causent.

CCXXXIII

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous pretexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chere, nous nous pleurons nous-mesmes; nous regretons la bonne opinion qu'il avoit de nous, nous pleurons la diminution de nôtre bien, de nôtre plaisir, de nôtre consideration. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans. Je dis que c'est une espece

d'hypocrisie, à cause que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soy-mesme. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Aprés que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soûpirs; elles prennent un personnage lugubre et travaillent à persuader par toutes leurs actions que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses : comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui menent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre celebres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espece de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement : on pleure pour avoir la reputation d'estre tendre; on pleure pour estre plaint; on pleure pour estre pleuré; enfin, on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

CCXXXIV

C'est plus souvent par orgueil que par defaut

de lumieres qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies; on trouve les premieres places prises dans le bon party, et on ne veut point des dernieres.

CCXXXV

Nous nous consolons aisément des disgraces de nos amis lors qu'elles servent à signaler nôtre tendresse pour eux.

CCXXXVI

Il semble que l'amour propre soit la dupe de la bonté, et qu'il s'oublie luy-mesme lors que nous travaillons pour l'advantage des autres. Cependant c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins, c'est préter à usure sous pretexte de donner, c'est enfin s'aquerir tout le monde par un moyen subtil et delicat.

CCXXXVII

Nul ne merite d'estre loüé de bonté s'il n'a pas la force d'estre méchant : toute autre bonté n'est le plus souvent qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

CCXXXVIII

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la pluspart des hommes que de leur faire trop de bien.

CCXXXIX

Rien ne flatte plus nôtre orgueil que la confiance des grands, parce que nous la regardons comme un effet de nôtre merite, sans considerer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret.

CCXL

On peut dire de l'agréement separé de la beauté que c'est une symetrie dont on ne sait point les regles, et un rapport secret des traits ensemble, et des traits avec les couleurs et avec l'air de la personne.

CCXLI

La coqueterie est le fond de l'humeur des femmes; mais toutes ne la mettent pas en pra-

tique, parce que la coqueterie de quelques-unes est retenuë par la crainte ou par la raison.

CCXLII

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

CCXLIII

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mesmes, et l'application pour les faire reüssir nous manque plus que les moyens.

CCXLIV

La souveraine habileté consiste à bien connoistre le prix des choses.

CCXLV

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté.

CCXLVI

Ce qui paroist generosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits interests pour aller à de plus grands.

CCXLVII

La fidelité qui paroist en la pluspart des hommes n'est qu'une invention de l'amour propre pour attirer la confiance ; c'est un moyen de nous élever au dessus des autres et de nous rendre depositaires des choses les plus importantes.

CCXLVIII

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

CCXLIX

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles.

CCL

La veritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

CCLI

Il y a des personnes à qui les défauts siéent

bien, et d'autres qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualitez.

CCLII

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

CCLIII

L'interest met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices.

CCLIV

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soûmission dont on se sert pour soûmettre les autres : c'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever; et, bien qu'il se transforme en mille manieres, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lors qu'il se cache sous la figure de l'humilité.

CCLV

Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont

propres; et ce rapport, bon ou mauvais, agreable ou desagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

CCLVI

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un exterieur pour paroistre ce qu'il veut qu'on le croye. Ainsi on peut dire que le monde n'est composé que de mines.

CCLVII

La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

CCLVIII

Le bon goust vient plus du jugement que de l'esprit.

CCLIX

Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

CCLX

La civilité est un desir d'en recevoir et d'estre estimé poly.

CCLXI

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour propre qu'on leur inspire.

CCLXII

Il n'y a point de passion où l'amour de soy-mesme regne si puissamment que dans l'amour; et on est toûjours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

CCLXIII

Ce qu'on nomme liberalité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons.

CCLXIV

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autruy; c'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber : nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que

nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mesmes par avance.

CCLXV

La petitesse de l'esprit fait l'opiniastreté, et nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

CCLXVI

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en estre souvent la maistresse : elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

CCLXVII

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse : on veut trouver des coupables, et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

CCLXVIII

Nous recusons des juges pour les plus petits interests, et nous voulons bien que nôtre reputation et nôtre gloire dépendent du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumiere; et ce n'est que pour les faire prononcer en nôtre faveur que nous exposons en tant de manieres nôtre repos et nôtre vie.

CCLXIX

Il n'y a gueres d'homme assez habile pour connoistre tout le mal qu'il fait.

CCLXX

L'honneur acquis est caution de celuy qu'on doit acquerir.

CCLXXI

La jeunesse est une yvresse continuelle : c'est la fiévre de la raison.

CCLXXII

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont merité de grandes loüanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

CCLXXIII

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout merite que les vices qui servent au commerce de la vie.

CCLXXIV

La grace de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisement et qui ne revient jamais.

CCLXXV

Le bon naturel qui se vante d'estre si sensible est souvent étouffé par le moindre interest.

CCLXXVI

L'absence diminüe les mediocres passions et

augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

CCLXXVII

Les femmes croyent souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'estre aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lors qu'elles n'ont que de la coqueterie.

CCLXXVIII

Ce qui fait que l'on est souvent mécontant de ceux qui negocient est qu'ils abandonnent presque toûjours l'interest de leurs amis pour l'interest du succez de la negociation, qui devient le leur par l'honneur d'avoir reüssi à ce qu'ils avoient entrepris.

CCLXXIX

Quand nous exagerons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnoissance que par le desir de faire juger de nostre merite.

CCLXXX

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrete que l'on porte à ceux qui y sont établis.

CCLXXXI

L'orgueil, qui nous inspire tant d'envie, nous sert souvent aussi à la moderer.

CCLXXXII

Il y a des faussetez déguisées qui representent si bien la verité que ce seroit mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

CCLXXXIII

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soy-mesme.

CCLXXXIV

Il y a des méchans qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

CCLXXXV

La magnanimité est assez definie par son nom; neanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voye la plus noble pour recevoir des loüanges.

CCLXXXVI

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a veritablement cessé d'aimer.

CCLXXXVII

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expediens sur une mesme affaire que c'est le défaut de lumiere qui nous fait arrester à tout ce qui se presente à nôtre imagination, et qui nous empesche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

CCLXXXVIII

Il y a des affaires et des maladies que les remedes aigrissent en certains temps, et la grande habileté consiste à connoistre quand il est dangereux d'en user.

CCLXXXIX

La simplicité affectée est une imposture delicate.

CCXC

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

CCXCI

Le merite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

CCXCII

On peut dire de l'humeur des hommes, comme de la pluspart des bastiments, qu'elle a diverses faces : les unes agreables et les autres desagreables.

CCXCIII

La moderation ne peut avoir le merite de combatre l'ambition et de la soûmettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La moderation

est la langueur et la paresse de l'ame, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur.

CCXCIV

Nous aimons toûjours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toûjours ceux que nous admirons.

CCXCV

Il s'en faut bien que nous ne connoissions toutes nos volontez.

CCXCVI

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

CCXCVII

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et reglé qui meut et qui tourne imperceptiblement nôtre volonté; elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous, de sorte qu'elles ont une part considerable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître.

CCXCVIII

La reconnoissance de la pluspart des hommes n'est qu'une secrete envie de recevoir de plus grands bien-faits.

CCXCIX

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations; beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les mediocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

CCC

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.

CCCI

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

CCCII

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits inte-

rests où nous prenons le hazard de ne pas croire aux apparences.

CCCIII

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

CCCIV

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuïent, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuïons.

CCCV

L'interest, que l'on accuse de tous nos crimes, merite souvent d'estre loüé de nos bonnes actions.

CCCVI

On ne trouve guere d'ingrats tant qu'on est en estat de faire du bien.

CCCVII

Il est aussi honneste d'estre glorieux avec

soy-mesme qu'il est ridicule de l'estre avec les autres.

CCCVIII

On a fait une vertu de la moderation, pour borner l'ambition des grands hommes et pour consoler les gens mediocres de leur peu de fortune et de leur peu de merite.

CCCIX

Il y a des gens destinez à estre sots qui ne font pas seulement des sotises par leur choix, mais que la fortune mesme contraint d'en faire.

CCCX

Il arrive quelquefois des accidens dans la vie d'où il faut estre un peu fou pour se bien tirer.

CCCXI

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

CCCXII

Ce qui fait que les amans et les maîtresses ne

s'ennuïent point d'estre ensemble, c'est qu'ils parlent toûjours d'eux-mesmes.

CCCXIII

Pourquoy faut-il que nous ayons assez de memoire pour retenir jusqu'aux moindres particularitez de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une mesme personne?

CCCXIV

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mesmes nous doit faire craindre de n'en donner gueres à ceux qui nous écoutent.

CCCXV

Ce qui nous empesche d'ordinaire de faire voir le fonds de nostre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux que celle que nous avons de nous-mesmes.

CCCXVI

Les personnes foibles ne peuvent estre sinceres.

CCCXVII

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insuportable d'estre obligé à un mal honneste homme.

CCCXVIII

On trouve des moyens pour guerir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

CCCXIX

On ne sauroit conserver long-temps les sentimens qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bien-faicteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

CCCXX

Loüer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunement des injures.

CCCXXI

Nous sommes plus prés d'aimer ceux qui

nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

CCCXXII

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'estre méprisez.

CCCXXIII

Nôtre sagesse n'est pas moins à la mercy de la fortune que nos biens.

CCCXXIV

Il y a dans la jalousie plus d'amour propre que d'amour.

CCCXXV

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

CCCXXVI

Le ridicule des-honore plus que le des-honneur.

CCCXXVII

Nous n'avoüons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

CCCXXVIII

L'envie est plus irreconciliable que la haine.

CCCXXIX

On croit quelquefois haïr la flaterie, mais on ne haït que la maniere de flater.

CCCXXX

On pardonne tant que l'on aime.

CCCXXXI

Il est plus difficile d'estre fidele à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité.

CCCXXXII

Les femmes ne connoissent pas toute leur coqueterie.

CCCXXXIII

Les femmes n'ont point de severité complette sans aversion.

CCCXXXIV

Les femmes peuvent moins surmonter leur coqueterie que leur passion.

CCCXXXV

Dans l'amour, la tromperie va presque toûjours plus loin que la méfiance.

CCCXXXVI

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excez empéche la jalousie.

CCCXXXVII

Il est de certaines bonnes qualitez comme des sens : ceux qui en sont entierement privez ne les peuvent apercevoir ny les comprendre.

CCCXXXVIII

Lors que nôtre haine est trop vive, elle nous met au dessous de ceux que nous haïssons.

CCCXXXIX

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de nôtre amour propre.

CCCXL

L'esprit de la pluspart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

CCCXLI

Les passions de la jeunesse ne sont gueres plus opposées au salut que la tiedeur des vieilles gens.

CCCXLII

L'accent du païs où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

CCCXLIII

Pour estre un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

CCCXLIV

La pluspart des hommes ont, comme les

plantes, des proprietez cachées que le hazard fait découvrir.

CCCXLV

Les occasions nous font connoistre aux autres, et encore plus à nous-mesmes.

CCCXLVI

Il ne peut y avoir de regle dans l'esprit ny dans le cœur des femmes, si le temperament n'en est d'accord.

CCCXLVII

Nous ne trouvons gueres de gens de bon sens que ceux qui sont de nôtre avis.

CCCXLVIII

Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus.

CCCXLIX

Le plus grand miracle de l'amour, c'est dé guerir de la coqueterie.

CCCL

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux

qui nous font des finesses, c'est qu'ils croyent estre plus habiles que nous.

CCCLI

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

CCCLII

On s'ennuie presque toûjours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

CCCLIII

Un honneste homme peut estre amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

CCCLIV

Il y a de certains defauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu mesme.

CCCLV

On pert quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette gueres.

CCCLVI

Nous ne loüons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

CCCLVII

Les petits esprits sont trop blessez des petites choses; les grands esprits les voyent toutes, et n'en sont point blessez.

CCCLVIII

L'humilité est la veritable preuve des vertus chrestiennes; sans elle, nous conservons tous nos defauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mesmes.

CCCLIX

Les infidelitez devroient éteindre l'amour, et il ne faudroit point estre jaloux quand on a sujet de l'estre. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.

CCCLX

On se décrie beaucoup plus auprés de nous

par les moindres infidelitez qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

CCCLXI

La jalousie naist toûjours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toûjours avec luy.

CCCLXII

La pluspart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amans pour les avoir aimez que pour paroistre plus dignes d'estre aimées.

CCCLXIII

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mesmes.

CCCLXIV

On sait assez qu'il ne faut gueres parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soy.

CCCLXV

Il y a de bonnes qualitez qui degenerent en

defauts quand elles sont naturelles, et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de nôtre bien et de nôtre confiance, et il faut, au contraire, que la nature nous donne la bonté et la valeur.

CCCLXVI

Quelque défiance que nous ayons de la sincerité de ceux qui nous parlent, nous croyons toûjours qu'ils nous disent plus vray qu'aux autres.

CCCLXVII

Il y a peu d'honnestes femmes qui ne soient lasses de leur mestier.

CCCLXVIII

La pluspart des honnestes femmes sont des tresors cachez qui ne sont en seureté que parce qu'on ne les cherche pas.

CCCLXIX

Les violences qu'on se fait pour s'empescher

d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

CCCLXX

Il n'y a gueres de poltrons qui connoissent toûjours toute leur peur.

CCCLXXI

C'est presque toûjours la faute de celuy qui aime de ne pas connoistre quand on cesse de l'aimer.

CCCLXXII

La pluspart des jeunes gens croient estre naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

CCCLXXIII

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes après avoir trompé les autres.

CCCLXXIV

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé.

CCCLXXV

Les esprits mediocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

CCCLXXVI

L'envie est destruite par la veritable amitié, et la coqueterie par le veritable amour.

CCCLXXVII

Le plus grand defaut de la penetration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

CCCLXXVIII

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

CCCLXXIX

Quand nôtre merite baisse, nôtre goust baisse aussi.

CCCLXXX

La fortune fait paroistre nos vertus et nos vices comme la lumiere fait paroistre les objets.

CCCLXXXI

La violence qu'on se fait pour demeurer fidelle à ce qu'on aime ne vaut gueres mieux qu'une infidelité.

CCCLXXXII

Nos actions sont comme les bouts rimez, que chacun fait rapporter à ce qu'il luy plaist.

CCCLXXXIII

L'envie de parler de nous et de faire voir nos defauts du costé que nous voulons bien les monstrer fait une grande partie de nostre sincerité.

CCCLXXXIV

On ne devroit s'estonner que de pouvoir encore s'estonner.

CCCLXXXV

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus gueres.

CCCLXXXVI

Il n'y a point de gens qui ayent plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

CCCLXXXVII

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour estre bon.

CCCLXXXVIII

Si la vanité ne renverse pas entierement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

CCCLXXXIX

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nostre.

CCCXC

On renonce plus aisement à son interest qu'à son goust.

CCCXCI

La fortune ne paroist jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

CCCXCII

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en joüir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remedes sans un extreme besoin.

CCCXCIII

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour.

CCCXCIV

On peut estre plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

CCCXCV

On est quelquefois moins mal-heureux d'estre trompé de ce qu'on aime que d'en estre détrompé.

CCCXCVI

On garde long-temps son premier amant, quand on n'en prend point de second.

CCCXCVII

Nous n'avons pas le courage de dire en general que nous n'avons point de defauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualitez, mais en détail nous ne sommes pas trop éloignez de le croire.

CCCXCVIII

De tous nos defauts, celuy dont nous demeurons le plus aisement d'accord, c'est de la paresse; nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entierement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

CCCXCIX

Il y a une élevation qui ne depend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses, c'est un prix que nous nous donnons imperceptiblement à nous-mesmes; c'est par cette qualité que nous usurpons les déferences des autres hommes, et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignitez et le merite mesme.

CD

Il y a du merite sans élevation, mais il n'y a point d'élevation sans quelque merite.

CDI

L'élevation est au merite ce que la parure est aux belles personnes.

CDII

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

CDIII

La fortune se sert quelquefois de nos defauts pour nous élever, et il y a des gens incommodes dont le merite seroit mal recompensé si on ne vouloit acheter leur absence.

CDIV

Il semble que la nature ait caché dans le fonds de nostre esprit des talens et une habileté que nous ne connoissons pas ; les passions seules ont le droit de les mettre au jour et de nous

donner quelquefois des veuës plus certaines et plus achevées que l'art ne sauroit faire.

CDV

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'experience, malgré le nombre des années.

CDVI

Les coquettes se font honneur d'estre jalouses de leurs amans, pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

CDVII

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mesmes quand les finesses des autres nous ont attrapez.

CDVIII

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont esté aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

CDIX

Nous aurions souvent honte de nos plus belles

actions si le monde voyoit tous les motifs qui les produisieut.

CDX

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos defauts à un ami, c'est de luy faire voir les siens.

CDXI

On n'a gueres de defauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

CDXII

Quelque honte que nous ayons meritée, il est presque toûjours en nostre pouvoir de rétablir nostre reputation.

CDXIII

On ne plaist pas long-temps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

CDXIV

Les fous et les sottes gens ne voyent que par leur humeur.

CDXV

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises.

CDXVI

La vivacité qui augmente en vieillissant ne va pas loin de la folie.

CDXVII

En amour, celuy qui est guery le premier est toûjours le mieux guery.

CDXVIII

Les jeunes femmes qui ne veulent point paroistre coquettes, et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas estre ridicules, ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

CDXIX

Nous pouvons paroistre grands dans un employ au dessous de nôtre merite, mais nous pa-

roissons souvent petits dans un employ plus grand que nous.

CDXX

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lors que nous n'avons que de l'abatement, et nous les souffrons sans ozer les regarder, comme les poltrons se laissent tuer de peur de se deffendre.

CDXXI

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

CDXXII

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

CDXXIII

Peu de gens savent estre vieux.

CDXXIV

Nous nous faisons honneur des deffauts opposez à ceux que nous avons : quand nous

sommes foibles, nous nous vantons d'estre opiniastres.

CDXXV

La penetration a un air de deviner qui flatte plus nôtre vanité que toutes les autres qualitez de l'esprit.

CDXXVI

La grace de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empeschent égallement de sentir les defauts de nos amis.

CDXXVII

La pluspart des amis dégoûtent de l'amitié, et la pluspart des devots dégoûtent de la devotion.

CDXXVIII

Nous pardonnons aisément à nos amis les deffauts qui ne nous regardent pas.

CDXXIX

Les femmes qui aiment pardonnent plus ai-

sement les grandes indiscretions que les petites infidelitez.

CDXXX

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

CDXXXI

Rien n'empesche tant d'être naturel que l'envie de le paroistre.

CDXXXII

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les loüer de bon cœur.

CDXXXIII

La plus verſtable marque d'estre né avec de grandes qualitez, c'est d'estre né sans envie.

CDXXXIV

Quand nos amis nous ont trompez, on ne doit que de l'indifference aux marques de leur amitié, mais on doit toûjours de la sensibilité à leurs malheurs.

CDXXXV

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

CDXXXVI

Il est plus aisé de connoître l'homme en general que de connoître un homme en particulier.

CDXXXVII

On ne doit pas juger du merite d'un homme par ses grandes qualitez, mais par l'usage qu'il en sait faire.

CDXXXVIII

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bien-faits que nous avons receus, mais qui fait mesme que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

CDXXXIX

Nous ne desirerions gueres de choses avec ardeur si nous connoissions parfaitement ce que nous desirons.

CDXL

Ce qui fait que la pluspart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senty de l'amour.

CDXLI

Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait.

CDXLII

Nous essayons de nous faire honneur des defauts que nous ne voulons pas corriger.

CDXLIII

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relache, mais la vanité nous agite toûjours.

CDXLIV

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

CDXLV

La foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

CDXLVI

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

CDXLVII

La bienseance est la moindre de toutes les loix et la plus suivie.

CDXLVIII

Un esprit droit a moins de peine de se soûmettre aux esprits de travers que de les conduire.

CDXLIX

Lors que la fortune nous surprend en nous donnant une grande place sans nous y avoir conduits par degrez, ou sans que nous nous y soyons élevez par nos esperances, il est presque

impossible de s'y bien soûtenir et de paroistre digne de l'occuper.

CDL

Nôtre orgüeil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres defauts.

CDLI

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

CDLII

Il n'y a point d'homme qui se croye en chacune de ses qualitez au dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

CDLIII

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naistre des occasions qu'à profiter de celles qui se presentent.

CDLIV

Il n'y a gueres d'occasion où l'on fît un meschant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous à condition de n'en dire point de mal.

CDLV

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grace au faux merite qu'il ne fait injustice au veritable.

CDLVI

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

CDLVII

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paroistre ce que nous ne sommes pas.

CDLVIII

Nos ennemis approchent plus de la verité dans les jugemens qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mesmes.

CDLIX

Il y a plusieurs remedes qui guerissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillibles.

CDLX

Il s'en faut bien que nous connoissions tout ce que nos passions nous font faire.

CDLXI

La vieillesse est un tyran qui defend, sur peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

CDLXII

Le mesme orgueil qui nous fait blasmer les defauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualitez que nous n'avons pas.

CDLXIII

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à pleindre les malheurs de nos ennemis : c'est pour leur faire sentir que nous sommes au dessus d'eux que nous leur donnons des marques de compassion.

CDLXIV

Il y a un excés de biens et de maux qui passe nôtre sensibilité.

CDLXV

Il s'en faut bien que l'innocence ne trouve autant de protection que le crime.

CDLXVI

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

CDLXVII

La vanité nous fait faire plus de choses contre nôtre goust que la raison.

CDLXVIII

Il y a des meschantes qualitez qui font de grands talents.

CDLXIX

On ne souhaitte jamais ardemment ce qu'on ne souhaitte que par raison.

CDLXX

Toutes nos qualitez sont incertaines et dou-

teuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la mercy des occasions.

CDLXXI

Dans les premieres passions les femmes aiment l'amant, et dans les autres elles aiment l'amour.

CDLXXII

L'orgueil a ses bizareries comme les autres passions : on a honte d'avoüer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'estre capable d'en avoir.

CDLXXIII

Quelque rare que soit le veritable amour, il l'est encore moins que la veritable amitié.

CDLXXIV

Il y a peu de femmes dont lë merite dure plus que la beauté.

CDLXXV

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait

souvent la plus grande partie de nôtre confiance.

CDLXXVI

Nôtre envie dure toûjours plus long-temps que le bonheur de ceux que nous envions.

CDLXXVII

La mesme fermeté qui sert à resister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable; et les personnes foibles, qui sont toûjours agitées des passions, n'en sont presque jamais veritablement remplies.

CDLXXVIII

L'imagination ne sauroit inventer tant de diverses contrarietez qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

CDLXXIX

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une veritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont d'ordinaire que de la foiblesse, qui se convertit aisement en aigreur.

CDLXXX

La timidité est un defaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

CDLXXXI

Rien n'est plus rare que la veritable bonté; ceux mesmes qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse.

CDLXXXII

L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est facile ou agréable; cette habitude met toûjours des bornes à nos connoissances, et jamais personne ne s'est donné la peine d'estendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourroit aller.

CDLXXXIII

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

CDLXXXIV

Quand on a le cœur encore agité par les

restes d'une passion, on est plus prés d'en prendre une nouvelle que quand on est entierement guery.

CDLXXXV

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux, et malheureux d'en estre gueris.

CDLXXXVI

Il y a encore plus de gens sans interest que sans envie.

CDLXXXVII

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

CDLXXXVIII

Le calme ou l'agitation de nôtre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considerable dans la vie que d'un arrangement commode ou desagreable de petites choses qui arrivent tous les jours.

CDLXXXIX

Quelque meschans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu; et, lors qu'ils la veulent persecuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils luy supposent des crimes.

CDXC

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient gueres de l'ambition à l'amour.

CDXCI

L'extreme avarice se mesprend presque toûjours; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but ny sur qui le present ait tant de pouvoir au prejudice de l'avenir.

CDXCII

L'avarice produit souvent des effets contraires: il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des esperances douteuses et éloignées, d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits interests presens.

CDXCIII

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de defauts, ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualitez singulieres dont ils affectent de se parer, et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des defauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

CDXCIV

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite; le mesme amour propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors et leur donne des veuës si justes qu'il leur fait suprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent estre condamnées.

CDXCXV

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

CDXCVI

Les querelles ne dureroient pas long-temps si le tort n'étoit que d'un costé.

CDXCVII

Il ne sert de rien d'estre jeune sans estre belle, ny d'estre belle sans estre jeune.

CDXCVIII

Il y a des personnes si legeres et si frivolles qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de veritables défauts que des qualitez solides.

CDXCIX

On ne conte d'ordinaire la premiere galanterie des femmes que lors qu'elles en ont une seconde.

D

Il y a des gens si remplis d'eux-mesmes que, lors qu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen

d'estre occupez de leur passion sans l'estre de la personne qu'ils aiment.

DI

L'amour, tout agreable qu'il est, plaist encore plus par les manieres dont il se montre que par luy-mesme.

DII

Peu d'esprit avec de la droiture ennüie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers

DIII

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celuy qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

DIV

Aprés avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entens parler de ce mépris de la mort que les payens se vantent de tirer de leurs pro-

pres forces, sans l'esperance d'une meilleure vie. Il y a difference entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je croy que l'autre n'est jamais sincere. On a écrit neanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus foibles, aussi bien que les heros, ont donné mille exemples celebres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais crû; et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soy-mesme fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoust dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort; ceux mesmes qui se la donnent volontairement ne la content pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lors qu'elle vient à eux par une autre voye que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillans hommes vient de ce que la mort se découvre differemment à leur imagination, et y paroist plus presente en un temps qu'en un autre : ainsi il arrive qu'aprés avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec

toutes ses circonstances si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnestes pretextes pour s'empescher de la considerer; mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La necessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grace où l'on ne sauroit s'empescher d'aller, et, ne pouvant eterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour eterniser leur reputation et sauver du naufrage ce qui n'en peut estre garanty. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mesmes tout ce que nous en pensons, et esperons plus de nôtre temperament que de ces foibles raisonnemens qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifference. La gloire de mourir avec fermeté, l'esperance d'estre regreté, le desir de laisser une belle reputation, l'assurance d'estre affranchy des miseres de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remedes qu'on ne doit pas rejetter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils font, pour nous assurer, ce qu'une simple haye fait souvent, à la guerre, pour assurer ceux qui doivent

approcher d'un lieu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais, quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flater de croire que la mort nous paroisse de prés ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentimens, qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour propre que de penser qu'il puisse nous aider à conter pour rien ce qui le doit necessairement détruire; et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle, au contraire, qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrester sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échaffaut où il alloit estre roüé. Ainsi, bien que les motifs soient differens, ils produisent les mêmes effets. De sorte qu'il est vray que, quelque disproportion qu'il y ait entre

les grands hommes et les gens du commun, on a veu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un mesme visage; mais ç'a toûjours esté avec cette difference que, dans le mespris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en oste la veuë, et, dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumiere qui les empesche de connoistre la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.





TABLE DES MATIERES

DE

CES REFLEXIONS MORALES

Le chiffre marque les maximes, et non pas les pages.





RÉFLEXIONS SUPPRIMÉES

DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS

ÉDITION DE 1665

I

L'AMOUR propre est l'amour de soy-mesme et de toutes choses pour soy; il rend les hommes idolastres d'eux-mesmes, et les rendroit les tyrans des autres si la fortune leur en donnoit les moyens; il ne se repose jamais hors de soy, et ne s'arreste dans les sujets estrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui luy est propre. Rien n'est si impetueux

que ses desirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites; ses souplesses ne se peuvent representer, ses transformations passent celles des metamorphoses, et ses rafinemens ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ny percer les tenebres de ses abismes. Là il est à couvert des yeux les plus penetrans, il y fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à luy-mesme, il y conçoit, il y nourrit et il y éleve sans le sçavoir un grand nombre d'affections et de haines; il en forme de si monstrueuses que, lors qu'il les a mises au jour, il les méconnoît, ou il ne peut se resoudre à les avoüer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de luy-mesme; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossieretez et ses niaiseries sur son sujet; de là vient qu'il croit que ses sentimens sont morts lors qu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dés qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les gousts qu'il a rassasiez. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à luy-mesme n'empesche pas qu'il ne voye parfaitement ce qui est hors de luy, en quoy il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux-mesmes. En effet, dans ses

plus grands interests et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il penetre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espece de magie qui luy est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachemens, qu'il essaye de rompre inutilement à la veuë des malheurs extrémes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois en peu de temps et sans aucun effort ce qu'il n'a pû faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années; d'où l'on pourroit conclure assez vraysemblablement que c'est par luy-mesme que ses desirs sont allumez, plustost que par la beauté et par le merite de ses objets; que son goust est le prix qui les releve et le fard qui les embellit; que c'est aprés luy-mesme qu'il court, et qu'il suit son gré lors qu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires : il est imperieux et obeïssant, sincere et dissimulé, misericordieux et cruel, timide et audacieux; il a de differentes inclinations selon la diversité des temperamens, qui le tournent et le dévoüent tantost à la gloire, tantost aux richesses, et tantost aux plaisirs; il en change selon le changement de nos âges, de nos for-

tunes et de nos experiences; mais il luy est indifferent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut, et comme il luy plaist. Il est inconstant, et, outre les changemens qui viennent des causes estrangeres, il y en a une infinité qui naissent de luy et de son propre fonds; il est inconstant d'inconstance, de legereté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoust; il est capricieux, et on le void quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne luy sont point avantageuses, et qui mesme luy sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bijarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les estats de la vie et dans toutes les conditions, il vit par tout, il vit de tout et il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe mesme dans le party des gens qui luy font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se haït luy-mesme avec eux, il conjure sa perte, il travaille mesme à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'estre, et, pourveu

qu'il soit, il veut bien estre son ennemy. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austerité, et s'il entre si hardiment en societé avec elle pour se détruire, parce que, dans le mesme temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre; quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et, lors mesme qu'il est vaincu et qu'on croit en estre défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre defaite. Voila la peinture de l'amour propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation : la mer en est une image sensible, et l'amour propre trouve dans le flus et le reflus de ses vagues continuelles une fidelle expression de la succession turbulante de ses pensées et de ses eternels mouvemens.

XIII

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrez de la chaleur et de la froideur du sang.

XVIII

La moderation dans la bonne fortune n'est

que l'aprehension de la honte qui suit l'emportement, ou la peur de perdre ce que l'on a.

XXI

La moderation est comme la sobrieté : on voudroit bien manger davantage, mais on craint de se faire mal.

XXXIII

Tout le monde trouve à redire en autruy ce qu'on trouve à redire en luy.

XXXVII

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses differentes metamorphoses, aprés avoir joüé tout seul tous les personnages de la comedie humaine, se montre avec un visage naturel, et se découvre par la fierté ; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la declaration de l'orgueil.

LIII

C'est une espece de bonheur de connoistre jusques à quel point on doit estre malheureux.

LV

Quand on ne trouve pas son repos en soy-mesme, il est inutile de le chercher ailleurs.

LXX

Il faudroit pouvoir respondre de sa fortune pour pouvoir respondre de ce que l'on fera.

LXXVII

L'amour est à l'ame de celuy qui aime ce que l'ame est au corps qu'elle anime.

LXXXI

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maistresse, ny elle de la legereté de son amant.

LXXXIX

La justice, dans les juges qui sont moderez, n'est que l'amour de leur élevation.

XCVI

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes

bien aises que l'on devienne infidelle, pour nous dégager de nostre fidelité.

XCVII

Le premier mouvement de joye que nous avons du bonheur de nos amis ne vient ny de la bonté de nostre naturel ny de l'amitié que nous avons pour eux : c'est un effet de l'amour propre, qui nous flatte de l'esperance d'estre heureux à nostre tour, ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune.

XCIX

Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons toûjours quelque chose qui ne nous déplaist pas.

C

Comment pretendons nous qu'un autre garde nostre secret, si nous n'avons pas pû le garder nous-mesmes?

CI

Comme si ce n'estoit pas assez à l'amour propre d'avoir la vertu de se transformer luy-

mesme, il a encore celle de transformer les objets; ce qu'il fait d'une maniere fort estonnante : car non seulement il les déguise si bien qu'il y est luy-mesme trompé, mais il change aussi l'estat et la nature des choses. En effet, lors qu'une personne nous est contraire, et qu'elle tourne sa haine et sa persecution contre nous, c'est avec toute la severité de la justice que l'amour propre juge ses actions; il donne à ses deffauts une estenduë qui les rend énormes, et il met ses bonnes qualitez dans un jour si desadvantageux qu'elles deviennent plus dégoustantes que ses deffauts. Cependant, dés que cette mesme personne nous devient favorable, ou que quelqu'un de nos interests la reconcilie avec nous, nostre seule satisfaction rend aussitost à son merite le lustre que nostre aversion venoit de luy oster; les mauvaises qualitez s'effacent, et les bonnes paroissent avec plus d'advantage qu'auparavant; nous rapellons mesme toute nostre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoy que toutes les passions monstrent cette verité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres : car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubly ou l'infidelité de ce qu'il aime, mediter pour sa vengeance tout ce que cette passion

inspire de plus violent; neantmoins, aussitost que sa veuë a calmé la fureur de ses mouvemens, son ravissement rend cette beauté innocente, il n'accuse plus que luy-mesme, il condamne ses condamnations, et, par cette vertu miraculeuse de l'amour propre, il oste la noirceur aux mauvaises actions de sa maistresse, et en separe le crime pour s'en charger luy-mesme.

CII

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter, et nous oste la connoissance des remedes qui pourroient soulager nos miseres et nous guerir de nos défauts.

CIII

On n'a plus de raison quand on n'espere plus d'en trouver aux autres.

CV

Les philosophes, et Seneque sur tous, n'ont point osté les crimes par leurs preceptes; ils n'ont fait que les employer au bastiment de l'orgueil.

CXXXII

Les plus sages le sont dans les choses indifferentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus serieuses affaires.

CXXXIV

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse.

CXXXV

La sobrieté est l'amour de la santé, ou l'impuissance de manger beaucoup.

CXLIV

On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler.

CLI

On ne blâme le vice et on ne loüe la vertu que par interest.

CLV

La loüange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

CLVII

L'amour propre empesche bien que celuy qui nous flatte ne soit jamais celuy qui nous flatte le plus.

CLIX

On ne fait point de distinction dans les especes de coleres, bien qu'il y en ait une legere et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre tres-criminelle, qui est à proprement parler la fureur de l'orgueil.

CLXI

Les grandes ames ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertu que les ames communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins.

CLXV

Les roys font des hommes comme des pieces de monnoye : ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur veritable prix.

CLXXIV

La ferocité naturelle fait moins de cruels que l'amour propre.

CLXXVI

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poëte italien a dit de l'honnesteté des femmes, que ce n'est souvent autre chose qu'un art de paroistre honneste.

CXCII

Il y a des crimes qui deviennent innocens et mesme glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excez; de là vient que les voleries publiques sont des habiletez, et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquestes.

CCI

On ne trouve point dans l'homme le bien ny le mal dans l'excés.

CCVIII

Ceux qui sont incapables de commettre de

grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres.

CCXIII

La pompe des enterremens regarde plus la vanité des vivans que l'honneur des morts.

CCXXV

Quelque incertitude et quelque varieté qui paroisse dans le monde, on y remarque neantmoins un certain enchaisnement secret, et un ordre reglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée.

CCXXXI

L'intrepidité doit soûtenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur luy fournit toute la fermeté qui luy est necessaire dans les perils de la guerre.

CCXXXII

Ceux qui voudroient définir la victoire par sa naissance seroient tentez, comme les poëtes, de

l'appeler la fille du Ciel, puis qu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est produite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les interests particuliers de ceux qui les font, puis que tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élevation, procurent un bien si grand et si general.

CCXXXVI

On ne peut respondre de son courage quand on n'a jamais esté dans le peril.

CCXLI

On donne plus souvent les bornes à sa reconnoissance qu'à ses desirs et à ses esperances.

CCXLV

L'imitation est toûjours malheureuse, et tout ce qui est contrefait déplaist avec les mesmes choses qui charment lors qu'elles sont naturelles.

CCXLVIII

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis

selon leur merite, mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons.

CCLII

Il est bien mal-aisé de distinguer la bonté generale et répanduë sur tout le monde de la grande habileté.

CCLIV

Pour pouvoir estre toûjours bon, il faut que les autres croyent qu'ils ne peuvent jamais nous estre impunément méchans.

CCLVI

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

CCLVIII

La confiance que l'on a en soy fait naistre la plus grande partie de celle que l'on a aux autres.

CCLIX

Il y a une revolution generale qui change le goust des esprits aussi bien que les fortunes du monde.

CCLX

La verité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté : une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne sçauroit estre belle et parfaite si elle n'est veritablement tout ce qu'elle doit estre et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir.

CCLXII

Il y a de belles choses qui ont plus d'esclat quand elles demeurent imparfaites que quand elles sont trop achevées.

CCLXXI

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maistre de luy-mesme, pour le rendre maistre de toutes choses.

CCLXXXII

Le luxe et la trop grande politesse, dans les Estats, sont le presage asseuré de leur décadence, parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs interests propres, ils se détournent du bien public.

CCXC

De toutes les passions, celle qui est la plus inconuë à nous-mesmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoy que sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient tres-cachez. Si nous considerons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maistresse de nos sentimens, de nos interests et de nos plaisirs; c'est la remore qui a la force d'arrester les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempestes; le repos de la paresse est un charme secret de l'ame qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniastres resolutions. Pour donner enfin la veritable idée

de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une beatitude de l'ame, qui la console de toutes ses pertes et qui luy tient lieu de tous les biens.

CCXCVI

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à estre deviné.

CCXCVIII

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand regime.

CCC

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas que de s'en deffaire quand on en a.

CCCI

La pluspart des femmes se rendent plustost par foiblesse que par passion : de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenans reussissent mieux que les autres, quoy qu'ils ne soient pas plus aimables.

CCCII

N'aimer gueres en amour est un moyen asseuré pour estre aimé.

CCCIII

La sincerité que se demandent les amans et les maistresses, pour sçavoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aymer, est bien moins pour vouloir estre avertis quand on ne les aymera plus que pour estre mieux assurez qu'on les ayme lors que l'on ne dit point le contraire.

CCCV

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fiévre : nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

CCCIX

La plus grande habileté des moins habiles est de se sçavoir soûmetre à la bonne conduite d'autruy.

ÉDITION DE 1666

XCI

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lors qu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paroistre diligens.

XCVII

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'appercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis.

ÉDITION DE 1675

CCCLXXII

On craint toûjours de voir ce qu'on aime, quand on vient de faire des coqueteries ailleurs.

CCCLXXV

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avoüer.





RÉFLEXIONS AJOUTÉES

DANS L'ÉDITION POSTHUME DE 1693

I

Force gens veulent être devots, mais personne ne veut être humble.

II

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

III

Les veritables mortifications sont celles qui ne sont point connuës; la vanité rend les autres faciles

IV

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on luy offre des sacrifices.

V

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux; rien ne peut rendre un fol content : c'est-pourquov presque tous les hommes sont miserables.

VI

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

VII

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier desir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

VIII

La sagesse est à l'ame ce que la santé est pour le corps.

IX

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achepte

toûjours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

XI

Un veritable amy est le plus grand de tous les biens et celuy de tous qu'on songe le moins à acquerir.

XII

Les amans ne voyent les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminuë.

XIV

Il est quelquefois agreable à un mary d'avoir une femme jalouse : il entend toûjours parler de ce qu'il aime.

XV

Qu'une femme est à plaindre quand elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII

Il est plus necessaire d'étudier les hommes que les livres.

XVIII

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XXI

Une honneste femme est un tresor caché; celuy qui l'a trouvée fait fort bien de ne s'en pas vanter.

XXVIII

Quand nous aimons trop, il est mal aisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

XXXIX

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

XLVI

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII

Il est plus difficile de dissimuler les sentimens que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX

Les amitiez renoüées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompuës.

L

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celuy qui ne plaît à personne.





VARIANTES PRINCIPALES

TIRÉES DES DEUX PREMIÈRES ÉDITIONS

NOTA. — *Les chiffres romains placés au commencement des alinéas renvoient aux pensées de la présente édition; ceux qui se trouvent à la fin renvoient à l'édition d'où sont tirées les variantes citées. Celles de ces variantes qui ne sont pas suivies d'une date appartiennent à l'édition de* 1665.

Épigraphe, page 35. — *Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés.* — Var. : Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantosme formé par nos passions, à qui on donne un nom honneste pour faire impunément ce qu'on veut. — CLXXIX.

I. — Nous sommes preoccupez de telle sorte en nostre faveur que ce que nous prenons souvent pour des vertus n'est en effet qu'un nombre de vices qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour propre nous ont déguisez. — CLXXXI.

Autre. — De plusieurs actions differentes que la Fortune arrange comme il luy plaist, il s'en fait plusieurs vertus. — CCXCIII.

XXI. — Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des constances, des froideurs et des mepris de la mort, pour ne pas penser à elle, de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mepris font à leur esprit ce que le bandeau fait à leurs yeux. — XXIV.

XXIV. — Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes: cela fait bien voir qu'ils n'estoient pas forts quand ils les supportoient, mais seulement qu'ils se donnoient la gesne pour le paroistre, et qu'il soûtenoient leurs mal-heurs par la force de leur ambition, et non pas par celle de leur ame; enfin, à une grande vanité prés, les heros sont faits comme les autres hommes. — XXVII.

XXXII. — La jalousie ne subsiste que dans les doutes, l'incertitude est sa matiere; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquietude et de nouveaux tourmens; on cesse d'estre jaloux dés que 'on est éclaircy de ce qui causoit la jalousie. — XXXV.

Autre. — La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toûjours de nouveaux sujets d'inquietude et de nouveaux tourmens; et elle devient fureur si-tost qu'on passe du doute à la certitude. — XXXII (1666).

XLVI. — L'attachement ou l'indifference pour la vie sont des gousts de l'amour propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs. — LII.

L. — Ceux qui se sentent du merite se picquent toûjours d'estre malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mesmes qu'ils sont au dessus de leurs malheurs et qu'ils sont dignes d'estre en butte à la fortune. — LVII.

LI. — Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que

nous avons de nous-mesmes que de voir que nous avons esté contens dans l'estat et dans les sentimens que nous desapprouvons à cette heure. — LVIII.

LVII. — Quoy que la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hazard ou de quelque petit dessein. — LXVI.

LXV — On éleve la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloge qu'on ne luy donne; elle est la regle de nos actions et de nostre conduite, elle est la maistresse de la fortune, elle fait le destin des Empires; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens, et, comme disoit autrefois un poëte, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité, pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant la prudence la plus consommée ne sçauroit nous asseurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matiere aussi changeante et aussi inconnuë qu'est l'homme, elle ne peut executer seurement aucun de ses projets : d'où il faut conclure que toutes les loüanges dont nous flattons nostre prudence ne sont que des effets de nostre amour propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres. — LXXV.

Autre. — Il n'y a point d'eloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sçauroit nous asseurer du moindre evenement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant. — LXVI (1666).

LXXVIII. — La justice n'est qu'une vive apprehension qu'on ne nous oste ce qui nous appartient : de là vient cette consideration et ce respect pour tous les interests du prochain, et cette scrupuleuse application à ne luy faire aucun prejudice; cette crainte retient l'homme

dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune luy ont donnez, et sans cette crainte il feroit des courses continuelles sur les autres. — LXXXVIII.

Autre. — On blâme l'injustice, non pas par l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le prejudice que l'on en reçoit. — XC.

LXXXIII. — L'amitié la plus desinteressée n'est qu'un trafic où nostre amour propre propose toûjours quelque chose à gaigner. — XCIV.

XCII. — On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous aprennent à nous connoistre nous-mesmes qu'en eut ce fou d'Athenes de se plaindre du medecin qui l'avoit guery de l'opinion d'estre riche. — CIV.

XCVII. — Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumiere de l'esprit; son estenduë est la mesure de sa lumiere, sa profondeur est celle qui penetre le fond des choses; son discernement les compare et les distingue, sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir, sa droiture les prend toûjours par le bon biais, sa delicatesse aperçoit celles qui paroissent imperceptibles, et le jugement decide ce que les choses sont; si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualitez ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumieres tous les avantages dont nous venons de parler. — CVII.

C. — La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit par lequel il entre dans les choses les plus flatteuses, c'est à dire celles qui sont les plus capables de plaire aux autres. — CX.

CI. — Il y a de jolies choses que l'esprit ne cherche point et qu'il trouve toutes achevées en luy-mesme; il

semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamans dans le sein de la terre. — CXI.

CX. — Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un amy que celuy de luy donner conseil. — CXVII.

CXVI. — Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblez, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paroist avec une déference respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein, le plus souvent, est de faire approuver ses sentimens et de rendre celuy qu'il vient consulter garand de l'affaire qu'il luy propose ; celuy qui conseille paye d'abord la confiance de son amy des marques d'un zele ardent et desinteressé, et il cherche en mesme temps, dans ses propres interests, des regles de conseiller, de sorte que son conseil luy est bien plus propre qu'à celuy qui le reçoit. — CXVIII.

CXIX. — La coûtume que nous avons de nous déguiser aux autres pour acquerir leur estime fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mesmes. — CXXIII.

CXLIX. — La modestie qui semble refuser les loüanges n'est en effet qu'un desir d'en avoir de plus delicates. — CXLVII.

CL. — L'approbation que l'on donne à l'esprit, à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auroient esté capables de faire d'eux-mesmes. — CLVI.

CLV. — Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un merite fade et des personnes qui dégoûtent avec des qualitez bonnes et estimables. — CLXII.

CLX. — On se méconte toûjours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins. — CLXVII.

CLXXIII. — La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté; il y en a une d'interest, qui fait que nous voulons sçavoir les choses pour nous en prevaloir; il y en a une autre d'orgueil, qui nous donne envie d'estre au dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'estre pas au dessous de ceux qui les sçavent. — CLXXXII.

CCXXXVI. — Qui considerera superficiellement tous les effets de la bonté, qui nous fait sortir hors de nous-mesmes, et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lors qu'elle agit, l'amour propre s'oublie et s'abandonne luy-mesme, ou se laisse dépoüiller et appauvrir sans s'en apercevoir; de sorte qu'il semble que l'amour propre soit la dupe de la bonté. Cependant c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour propre se sert pour arriver à ses fins, c'est un chemin dérobé par où il revient à luy-mesme plus riche et plus abondant, c'est un desinteressement qu'il met à une furieuse usure, c'est enfin un ressort delicat avec lequel il reünit, il dispose et tourne tous les hommes en sa faveur. — CCL.

CCXXXIX. — Rien ne nous plaist tant que la confiance des grands et des personnes considerables par leurs emplois, par leur esprit ou par leur merite; elle nous fait sentir un plaisir exquis et éleve merveilleusement nostre orgueil, parce que nous le regardons comme un effet de nostre fidelité. Cependant nous serions remplis de confusion si nous considerions l'imperfection et la bassesse de sa naissance, car elle vient de la vanité, de l'envie de parler et de l'impuissance de retenir le secret; de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un

relâchement de l'ame causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine. — CCLV.

CCXLVII. — La fidelité est une invention rare de l'amour propre, par laquelle l'homme, s'erigeant en depositaire des choses pretieuses, se rend luy mesme infiniment pretieux; de tous les trafics de l'amour propre, c'est celûy où il fait le moins d'avances et de plus grands profits; c'est un rafinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcez de confier en quelques occasions à élever l'homme fidelle au dessus de tout le monde. — CCLXIX.

CCLIV. — L'humilité n'est souvent qu'une feinte soûmission que nous employons pour soûmettre effectivement tout le monde; c'est un mouvement de l'orgueil, par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux; c'est un déguisement et son premier stratagême. Mais, quoy que ses changemens soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avoüer neantmoins qu'il n'est jamais si rare ny si extraordinaire que lors qu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissez, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour luy mesme. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun employ, il ne reçoit les charges où on l'éleve que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joüe tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité. — CCLXXVII.

CCLV. — Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, un geste et des mines qui leur sont propres; ce

raport, bon ou mauvais, fait les bons ou les mauvais commediens, et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent. — CCLXXVIII.

CCLVI. — Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place de la chose dont il veut avoir le merite; de sorte que tout le monde n'est composé que de mines, et c'est inutillement que nous travaillons à y trouver rien de réel. — CCLXXIX.

CCLXVIII. — Nous recusons tous les jours des juges pour les plus petits interests, et nous faisons dépendre nostre gloire et nostre reputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes, qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur malignité, ou par leur preoccupation, ou par leur sottise; et c'est pour obtenir d'eux un arrest en nostre faveur que nous exposons nostre repos et nostre vie en cent manieres, et que nous la condamnons à une infinité de soucis, de peines et de travaux. — CCXCII.

CCXCIII. — La moderation, dans a pluspart des hommes, n'a garde de combattre et de soûmettre l'ambition, puis qu'elles ne se peuvent trouver ensemble, la moderation n'estant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur et un manque de courage; de maniere qu'on peut justement dire à leur égard que la moderation est une bassesse de l'ame, comme l'ambition en est l'élevation. — XVII.

CCXCVII. — Nous ne nous apercevons que des emportemens et des mouvemens extraordinaires de nos humeurs et de nostre temperament, comme de la violence de la colere; mais personne quasi ne s'aperçoit que ces humeurs ont un cours ordinaire et reglé, qui meut et tourne doucement et imperceptiblement nostre volonté à

des actions diferentes; elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous mesmes; de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions, sans que nous le puissions reconnoistre. — XLVIII.

CCCXLIV et CCCXLVI. — Chaque talent dans les hommes, de mesme que chaque arbre, a ses proprietez et ses effets qui luy sont tous particuliers. — CXXXVIII.





RÉFLEXIONS DIVERSES

I

DU VRAY

Le vray, dans quelque sujet qu'il se trouve, ne peut estre effacé par aucune comparaison d'un autre vray, et, quelque difference qui puisse estre entre deux sujets, ce qui est vray dans l'un n'efface point ce qui est vray dans l'autre : ils peuvent avoir plus ou moins d'étendue et estre plus ou moins éclatans, mais ils sont toûjours égaux par leur verité, qui n'est pas plus verité dans le plus grand que dans le plus petit. L'art de la guerre est plus étendu, plus noble et plus brillant que celuy de la poësie; mais le poëte et le conquerant sont comparables l'un à l'autre; comme

aussi, tant qu'ils sont veritablement ce qu'ils sont, le legislateur, le peintre, etc., etc.

Deux sujets de mesme nature peuvent estre differens, et mesme opposez, comme le sont Scipion et Annibal, Fabius Maximus et Marcellus; cependant, parce que leurs qualitez sont vrayes, elles subsistent en presence l'une de l'autre, et ne s'effacent point par la comparaison. Alexandre et Cesar donnent des royaumes; la veuve donne une pite : quelque differens que soient ces presens, la liberalité est vraye et égale en chacun d'eux, et chacun donne à proportion de ce qu'il est.

Un sujet peut avoir plusieurs veritez, et un autre sujet peut n'en avoir qu'une : le sujet qui a plusieurs veritez est d'un plus grand prix, et peut briller par des endroits où l'autre ne brille pas; mais, dans l'endroit où l'un et l'autre est vray, ils brillent également. Épaminondas estoit grand capitaine, bon citoyen, grand philosophe ; il estoit plus estimable que Virgile, parce qu'il avoit plus de veritez que lui ; mais, comme grand capitaine, Épaminondas n'estoit pas plus excellent que Virgile comme grand poëte, parce que, par cet endroit, il n'estoit pas plus vray que luy. La cruauté de cet enfant qu'un consul fit mourir pour avoir crevé les yeux d'une corneille

estoit moins importante que celle de Philippe second, qui fit mourir son fils, et elle estoit peut-estre meslée avec moins d'autres vices ; mais le degré de cruauté exercée sur un simple animal ne laisse pas de tenir son rang avec la cruauté des princes les plus cruels, parce que leurs differens degrez de cruauté ont une verité égale.

Quelque disproportion qu'il y ait entre deux maisons qui ont les beautez qui leur conviennent, elles ne s'effacent point l'une par l'autre; ce qui fait que Chantilly n'efface point Liancourt, bien qu'il ait infiniment plus de diverses beautez, et que Liancourt n'efface pas aussi Chantilly: c'est que Chantilly a les beautez qui conviennent à la grandeur de Monsieur le Prince, et que Liancourt a les beautez qui conviennent à un particulier, et qu'ils ont chacun de vrayes beautez. On voit neanmoins des femmes d'une beauté éclatante, mais irreguliere, qui en effacent souvent de plus veritablement belles; mais, comme le goût, qui se previent aisément, est le juge de la beauté, et que la beauté des plus belles personnes n'est pas toûjours égale, s'il arrive que les moins belles effacent les autres, ce sera seulement durant quelques momens; ce sera que la difference de la lumiere et du jour fera plus ou

moins discerner la verité qui est dans les traits ou dans les couleurs, qu'elle fera paroître ce que la moins belle aura de beau, et empeschera de paroître ce qui est de vray et de beau dans l'autre.

II

DE LA SOCIETÉ

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la societé; bien qu'elles ayent quelque rapport, elles sont neanmoins tres-differentes : la premiere a plus d'élevation et de dignité, et le plus grand merite de l'autre, c'est de luy ressembler. Je ne parlerai donc presentement que du commerce particulier que les honnestes gens doivent avoir ensemble.

Il seroit inutile de dire combien la societé est necessaire aux hommes : tous la desirent et tous la cherchent, mais peu se servent des moyens de la rendre agreable et de la faire durer. Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres; on se prefere toûjours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toûjours sentir cette preference; c'est ce qui trouble et qui détruit la societé. Il fau-

droit du moins sçavoir cacher ce desir de preference, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire; il faudroit faire son plaisir de celuy des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage, mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendroit pas long-temps la societé, si elle n'estoit reglée et soûtenue par le bon sens, par l'humeur, et par des égards qui doivent estre entre les personnes qui veulent vivre ensemble. S'il arrive quelquefois que des gens opposez d'humeur et d'esprit paroissent unis, ils tiennent sans doute par des liaisons étrangeres, qui ne durent pas long-temps. On peut estre aussi en societé avec des personnes sur qui nous avons de la superiorité par la naissance ou par des qualitez personnelles; mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser : ils doivent rarement le faire sentir, et ne s'en servir que pour instruire les autres; ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'estre conduits, et les mener par raison, en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentimens et à leurs interests.

Pour rendre la societé commode, il faut que

chacun conserve sa liberté: il faut se voir ou ne se voir point, sans sujetion, pour se divertir ensemble, et mesme s'ennuyer ensemble; il faut se pouvoir separer, sans que cette separation apporte de changement; il faut se pouvoir passer les uns des autres, si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer, autant qu'on le peut, au divertissement des personnes avec qui on veut vivre; mais il ne faut pas estre toûjours chargé du soin d'y contribuer. La complaisance est necessaire dans la societé, mais elle doit avoir des bornes: elle devient une servitude quand elle est excessive; il faut du moins qu'elle paroisse libre, et qu'en suivant le sentiment de nos amis, ils soyent persuadez que c'est le nostre aussi que nous suivons.

Il faut estre facile à excuser nos amis, quand leurs défauts sont nés avec eux, et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualitez; il faut surtout éviter de leur faire voir qu'on les ait remarquez et qu'on en soit choqué, et l'on doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en appercevoir eux-mesmes, pour leur laisser le merite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est necessaire

dans le commerce des honnestes gens : elle leur fait entendre raillerie, et elle les empesche d'estre choquez et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop seches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser, quand on soûtient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnestes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance; elle doit estre commune entre eux; il faut que chacun ait un air de seureté et de discretion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la varieté dans l'esprit : ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire long-temps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mesmes veues ni les mesmes talens, pourvû qu'on aide au plaisir de la societé, et qu'on y observe la mesme justesse que les differentes voix et les divers instrumens doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mesmes interests, il est necessaire au moins, pour la douceur de la societé, qu'ils n'en ayent pas de contraires. On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur estre utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les

partage avec eux quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans pretendre de les arracher tout d'un coup, et mettre en la place des objets agreables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler des choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder beaucoup de mesure : il y a de la politesse, et quelquefois mesme de l'humanité, à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connoissent, et ils en ont encore davantage quand on penetre ce qu'ils ne connoissent pas. Bien que le commerce que les honnestes gens ont ensemble leur donne de la familiarité, et leur fournisse un nombre infiny de sujets de se parler sincerement, personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont necessaires pour maintenir la societé : on veut estre averty jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'estre en toutes choses, et on craint de sçavoir toutes sortes de veritez.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la societé : chacun a son point de vue, d'où il veut estre regardé; on a raison, le plus souvent, de ne vouloir pas estre éclairé de trop prés, et il

n'y a presque point d'homme qui veuille, en toutes choses, se laisser voir tel qu'il est.

III

DE L'AIR ET DES MANIERES

Il y a un air qui convient à la figure et aux talens de chaque personne : on perd toûjours quand on le quitte pour en prendre un autre. Il faut essayer de connoître celui qui nous est naturel, n'en point sortir, et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plûpart des petits enfans plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermez dans cet air et dans ces manieres que la nature leur a donnez, et qu'ils n'en connoissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance : ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient faire aux autres, et ils ne le peuvent parfaitement imiter; il y a toûjours quelque chose de faux et d'incertain dans toute imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manieres ny dans leurs sentimens; au lieu d'estre en effet ce qu'ils veulent paroître, ils cherchent à paroître ce qu'ils ne sont pas. Chacun veut estre un autre, et n'estre plus ce qu'il est : ils

cherchent une contenance hors d'eux-mesmes et un autre esprit que le leur; ils prennent des tons et des manieres au hasard; ils en font l'experience sur eux, sans considerer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de regle generale pour les tons et pour les manieres, et qu'il n'y a point de bonnes copies. Deux hommes neanmoins peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans estre copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel; mais personne presque ne le suit entierement : on aime à imiter; on imite souvent, mesme sans s'en appercevoir, et on neglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne pretends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mesmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples, et de joindre à nous des qualitez utiles ou necessaires que la nature ne nous a pas données : les arts et les sciences conviennent à la pluspart de ceux qui s'en rendent capables; la bonne grace et la politesse conviennent à tout le monde; mais ces qualitez acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos qualitez naturelles, qui les étendent et les augmentent imperceptiblement.

Nous sommes quelquefois élevez à un rang et à des dignitez qui sont au-dessus de nous; nous sommes souvent engagez dans une profession nouvelle où la nature ne nous avoit pas destinez : tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toûjours avec notre air naturel; ce changement de nostre fortune change souvent nostre air et nos manieres, et y ajoûte l'air de la dignité, qui est toûjours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné : il faut les unir et les mesler ensemble, et qu'ils ne paroissent jamais separez.

On ne parle pas de toutes choses sur un mesme ton et avec les mesmes manieres; on ne marche pas à la teste d'un regiment comme on marche en se promenant; mais il faut qu'un mesme air nous fasse dire naturellement des choses differentes, et qu'il nous fasse marcher differemment, mais toûjours naturellement, et comme il convient de marcher à la teste d'un regiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel, pour suivre celuy du rang et des dignitez où ils sont parvenus; il y en a mesme qui prennent par avance l'air des dignitez et du rang où ils aspirent. Combien de

lieutenans generaux apprennent à paroître mareschaux de France! Combien de gens de robe repetent inutilement l'air de chancelier, et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses!

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manieres avec sa figure, ny ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentimens; on trouble leur harmonie par quelque chose de faux et d'étranger; on s'oublie soy-mesme, et on s'en éloigne insensiblement; tout le monde presque tombe, par quelque endroit, dans ce défaut; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence. Mille gens déplaisent avec des qualitez aimables; mille gens plaisent avec de moindres talens: c'est que les uns veulent paroître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paroissent; et enfin, quelques avantages ou quelques desavantages que nous ayons receus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manieres et les sentimens, qui conviennent à nostre état et à nostre figure, et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

IV

DE LA CONVERSATION

Ce qui fait que si peu de personnes sont agreables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut estre écouté; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et mesme de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, loüer ce qu'ils disent autant qu'il merite d'estre loüé, et faire voir que c'est plûtôt par choix qu'on le louë que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifferentes, faire rarement des questions, qui sont presque toûjours inutiles, ne laisser jamais croire qu'on pretend avoir plus de raison que les autres, et ceder aisément l'avantage de decider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins serieuses, selon l'humeur et l'in-

clination des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ny mesme d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentimens, sans prevention et sans opiniastreté, en faisant paroître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut eviter de parler long-temps de soy-mesme, et de se donner souvent pour exemple. On ne sçauroit avoir trop d'application à connoître la pente et la portée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celuy qui en a le plus, et pour ajoûter ses pensées aux siennes, en luy faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de luy qu'on les prend. Il y a de l'habileté à n'epuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toûjours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ny se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions, si elles sont raisonnables; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentimens des autres, ny paroître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir estre toûjours le maistre de la conversation, et de parler trop souvent d'une mesme chose; on doit

entrer indifferemment sur tous les sujets agreables qui se presentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est necessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honneste et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas egalement propre à toutes sortes d'honnestes gens : il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir mesme le temps de le dire; mais, s'il y a beaucoup d'art à sçavoir parler à propos, il n'y en a pas moins à sçavoir se taire. Il y a un silence eloquent : il sert quelquefois à approuver et à condamner; il y a un silence moqueur; il y a un silence respectueux; il y a enfin des airs, des tons et des manieres qui font souvent ce qu'il y a d'agreable ou de desagreable, de delicat ou de choquant, dans la conversation; le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes; ceux mesmes qui en font des regles s'y méprennent quelquefois; la plus seure, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plûtôt voir des negligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guere, et de ne se forcer jamais à parler.

V

DE LA CONFIANCE

Bien que la sincerité et la confiance ayent du rapport, elles sont neanmoins differentes en plusieurs choses : la sincerité est une ouverture de cœur, qui nous montre tels que nous sommes ; c'est un amour de la verité, une repugnance à se déguiser, un desir de se dedommager de ses défauts, et de les diminuer mesme par le merite de les avoüer. La confiance ne nous laisse pas tant de liberté ; ses regles sont plus étroites ; elle demande plus de prudence et de retenuë, et nous ne sommes pas toûjours libres d'en disposer ; il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos interests sont meslez d'ordinaire avec les interests des autres. Elle a besoin d'une grande justesse pour ne livrer pas nos amis, en nous livrant nous-mesmes, et pour ne faire pas des presens de leur bien, dans la veue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toûjours à celuy qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son merite ; c'est un depôt que l'on commet à sa

foy; ce sont des gages qui luy donnent un droit sur nous, et une sorte de dependance où nous nous assujettissons volontairement. Je ne pretends pas détruire par ce que je dis la confiance, si necessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la societé et de l'amitié : je pretends seulement y mettre des bornes et la rendre honneste et fidele. Je veux qu'elle soit toûjours vraye et toûjours prudente, et qu'elle n'ait ny foiblesse, ny interest; mais je sçais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la maniere de recevoir toute sorte de confiance de nos amis, et de leur faire part de la nostre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le desir de s'attirer la confiance des autres, et pour faire un échange de secrets. Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la mesme conduite; et on s'acquitte envers ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de legeres confidences. Il y en a d'autres dont la fidelité nous est connuë, qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur cacher rien de ce qui ne regarde que nous, se montrer à eux toûjours

vrais, dans nos bonnes qualitez et dans nos défauts mesme, sans exagerer les unes et sans diminuer les autres; se faire une loy de ne leur faire jamais de demi-confidences, qui embarrassent toûjours ceux qui les font, et ne contentent presque jamais ceux qui les reçoivent : on leur donne des lumieres confuses de ce qu'on veut cacher, et on augmente leur curiosité; on les met en droit d'en vouloir sçavoir davantage, et ils se croyent en liberté de disposer de ce qu'ils ont penetré. Il est plus seur et plus honneste de ne leur rien dire que de se taire quand on a commencé à parler.

Il y a d'autres regles à suivre pour les choses qui nous ont esté confiées : plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidelité y sont necessaires. Tout le monde convient que le secret doit estre inviolable; mais on ne convient pas toûjours de la nature et de l'importance du secret : nous ne consultons le plus souvent que nous-mesmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire; il y a peu de secrets de tous les temps, et le scrupule de les reveler ne dure pas toûjours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connoît la fidelité; ils nous ont toûjours parlé sans reserve, et nous avons toûjours gardé les

mesmes mesures avec eux; ils sçavent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voyent de trop prés pour ne s'appercevoir pas du moindre changement; ils peuvent sçavoir par ailleurs ce que nous sommes engagez de ne dire jamais à personne; il n'a pas esté en nostre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié, et qu'ils ont peut-estre quelque interest de sçavoir; on est asseuré d'eux comme de soy, et on se voit cependant reduit à la cruelle necessité de perdre leur amitié, qui nous est precieuse, ou de manquer à la foy du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidelité; mais il ne doit pas ébranler un honneste homme : c'est alors qu'il luy est permis de se preferer aux autres; son premier devoir est indispensablement de conserver le depôt en son entier, sans en peser les suites : il doit nonseulement ménager ses paroles et ses tons, il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser jamais rien voir, dans ses discours ny dans son air, qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour opposer à la tyrannie de la plûpart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance, et qui veulent tout sçavoir de nous. On ne doit

jamais leur laisser établir ce droit sans exception : il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction; s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes, et s'en justifier avec douceur; mais, s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir, et choisir entre deux maux inevitables, dont l'un se peut reparer, et l'autre est sans remede.

VI

DE L'AMOUR ET DE LA MER

Ceux qui ont voulu nous representer l'amour et ses caprices l'ont comparé en tant de sortes à la mer qu'il est malaisé de rien ajoûter à ce qu'ils en ont dit : ils nous ont fait voir que l'un et l'autre ont une inconstance et une infidelité égales, que leurs biens et leurs maux sont sans nombre, que les navigations les plus heureuses sont exposées à mille dangers, que les tempestes et les écueils sont toûjours à craindre, et que souvent mesme on fait naufrage dans le port; mais, en nous exprimant tant d'esperances et tant de craintes, ils ne nous ont pas assez

montré, ce me semble, le rapport qu'il y a d'un amour usé, languissant et sur sa fin, à ces longues bonaces, à ces calmes ennuyeux, que l'on rencontre sous la ligne. On est fatigué d'un grand voyage, on souhaite de l'achever; on voit la terre, mais on manque de vent pour y arriver; on se voit exposé aux injures des saisons; les maladies et les langueurs empeschent d'agir; l'eau et les vivres manquent ou changent de goût; on a recours inutilement aux secours étrangers; on essaye de pescher, et on prend quelques poissons, sans en tirer de soulagement ny de nourriture; on est las de tout ce qu'on voit, on est toûjours avec ses mesmes pensées, et on est toûjours ennuyé; on vit encore, et on a regret à vivre; on attend des desirs pour sortir d'un état penible et languissant, mais on n'en forme que de foibles et d'inutiles.

VII

DES EXEMPLES.

Quelque difference qu'il y ait entre les bons et les mauvais exemples, on trouvera que les uns et les autres ont presque également produit

de méchans effets; je ne sais mesme si les crimes de Tibere et de Neron ne nous éloignent pas plus du vice que les exemples estimables des plus grands hommes ne nous approchent de la vertu. Combien la valeur d'Alexandre a-t-elle fait de fanfarons! Combien la gloire de Cesar a-t-elle autorisé d'entreprises contre la patrie! Combien Rome et Sparte ont-elles loüé de vertus farouches! Combien Diogene a-t-il fait de philosophes importuns, Ciceron de babillards, Pomponius Atticus de gens neutres et paresseux, Marius et Sylla de vindicatifs, Lucullus de voluptueux, Alcibiade et Antoine de débauchés, Caton d'opiniastres! Tous ces grands originaux ont produit un nombre infiny de mauvaises copies. Les vertus sont frontieres des vices; les exemples sont des guides qui nous égarent souvent, et nous sommes si remplis de fausseté, que nous ne nous en servons pas moins pour nous éloigner du chemin de la vertu que pour le suivre.

VIII

DE L'INCERTITUDE DE LA JALOUSIE

Plus on parle de sa jalousie, et plus les endroits qui ont déplû paroissent de differens costez; les moindres circonstances les changent, et font toûjours découvrir quelque chose de nouveau. Ces nouveautez font revoir, sous d'autres apparences, ce qu'on croyoit avoir assez vû et assez pesé; on cherche à s'attacher à une opinion, et on ne s'attache à rien; tout ce qui est de plus opposé et de plus effacé se presente en mesme temps; on veut haïr et on veut aimer, mais on aime encore quand on hait, et on hait encore quand on aime. On croit tout, et on doute de tout; on a de la honte et du dépit d'avoir creu et d'avoir douté; on se travaille incessamment pour arrester son opinion, et on ne la conduit jamais à un lieu fixe.

Les poëtes devroient comparer cette opinion à la peine de Sisyphe, puisqu'on roule aussi inutilement que luy un rocher par un chemin penible et perilleux; on voit le sommet de la montagne, on s'efforce d'y arriver; on l'espere

quelquefois, mais on n'y arrive jamais. On n'est pas assez heureux pour oser croire ce que l'on souhaite, ny mesme assez heureux aussi pour estre asseuré de ce qu'on craint le plus; on est assujetti à une incertitude eternelle, qui nous presente successivement des biens et des maux qui nous échappent toûjours.

IX

DE L'AMOUR ET DE LA VIE

L'amour est une image de nostre vie : l'un et l'autre sont sujets aux mesmes revolutions et aux mesmes changemens. Leur jeunesse est pleine de joye et d'esperance : on se trouve heureux d'estre jeune, comme on se trouve heureux d'aimer. Cet état si agreable nous conduit à desirer d'autres biens, et on en veut de plus solides; on ne se contente pas de subsister, on veut faire des progrés, on est occupé des moyens de s'avancer et d'asseurer sa fortune; on cherche la protection des ministres, on se rend utile à leurs interests; on ne peut souffrir que quelqu'un pretende ce que nous pretendons. Cette emulation est traversée de

mille soins et de mille peines, qui s'effacent par le plaisir de se voir établi : toutes les passions sont alors satisfaites, et on ne prevoit pas qu'on puisse cesser d'estre heureux.

Cette felicité neanmoins est rarement de longue durée, et elle ne peut conserver longtemps la grace de la nouveauté; pour avoir ce que nous avons souhaité, nous ne laissons pas de souhaiter encore. Nous nous accoûtumons à tout ce qui est à nous; les mesmes biens ne conservent pas leur mesme prix, et ils ne touchent pas toûjours également notre goût; nous changeons imperceptiblement, sans remarquer nostre changement; ce que nous avons obtenu devient une partie de nous-mesmes; nous serions cruellement touchez de le perdre, mais nous ne sommes plus sensibles au plaisir de le conserver; la joye n'est plus vive; on en cherche ailleurs que dans ce qu'on a tant desiré. Cette inconstance involontaire est un effet du temps, qui prend, malgré nous, sur l'amour, comme sur nostre vie; il en efface insensiblement chaque jour un certain air de jeunesse et de gaieté, et en détruit les plus veritables charmes; on prend des manieres plus serieuses, on joint des affaires à la passion; l'amour ne subsiste plus par luy-mesme, et il emprunte des secours

étrangers. Cet état de l'amour represente le penchant de l'âge, où on commence à voir par où on doit finir; mais on n'a pas la force de finir volontairement, et dans le declin de l'amour comme dans le declin de la vie, personne ne se peut resoudre de prevenir les dégoûts qui restent à éprouver; on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs. La jalousie, la méfiance, la crainte de lasser, la crainte d'estre quitté, sont des peines attachées à la vieillesse de l'amour, comme les maladies sont attachées à la trop longue durée de la vie : on ne sent plus qu'on est vivant que parce qu'on sent qu'on est malade, et on ne sent aussi qu'on est amoureux que par sentir toutes les peines de l'amour. On ne sort de l'assoupissement des trop longs attachemens que par le dépit et le chagrin de se voir toûjours attaché; enfin, de toutes les decrepitudes, celle de l'amour est la plus insupportable.

X

DU GOUT

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût, et d'autres qui ont plus de goût que

d'esprit; mais il y a plus de varieté et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre : il y a difference entre le goût qui nous porte vers les choses et le goût qui nous en fait connoître et discerner les qualitez, en s'attachant aux regles. On peut aimer la comedie sans avoir le goût assez fin et assez delicat pour en bien juger, et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la comedie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous; d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout; d'autres ne l'ont faux qu'en de certaines choses, et ils l'ont droit et juste dans ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts particuliers, qu'ils connoissent mauvais, et ne laissent pas de les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain; le hasard en decide: ils changent par legereté, et sont touchez de plaisir ou d'ennuy, sur la parole de leurs amis. D'autres sont toûjours prevenus; ils sont esclaves de tous leurs goûts, et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon, et choquez de ce qui ne l'est pas; leurs veues sont nettes et

justes, et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct, dont ils ignorent la cause, decident de ce qui se presente à eux, et prennent toûjours le bon parti. Ceux-ci font paroître plus de goût que d'esprit, parce que leur amour-propre et leur humeur ne prevalent point sur leurs lumieres naturelles; tout agit de concert en eux, tout y est sur un mesme ton. Cet accord les fait juger sainement des objets, et leur en forme une idée veritable; mais, à parler generalement, il y a peu de gens qui ayent le goût fixe et independant de celuy des autres : ils suivent l'exemple et la coûtume, et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces differences de goûts que l'on vient de marquer, il est tres-rare, et presque impossible, de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connoît toute la valeur, et qui se porte generalement sur tout : nos connoissances sont trop bornées, et cette juste disposition des qualitez qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement. Quand il s'agit de nous, nostre goût n'a plus cette justesse si necessaire; la préoccupation le

trouble; tout ce qui a du rapport à nous paroît sous une autre figure; personne ne voit des mesmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas; nostre goût est conduit alors par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des veues nouvelles, et nous assujettissent à un nombre infiny de changemens et d'incertitudes; nostre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus : il change sans notre consentement, et les mesmes objets nous paroissent par tant de costez differens que nous méconnoissons enfin ce que nous avons vû et ce que nous avons senti.

XI

DU RAPPORT DES HOMMES AVEC LES ANIMAUX

Il y a autant de diverses especes d'hommes qu'il y a de diverses especes d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les differentes especes d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocens: les uns comme des tigres, toûjours farouches et toûjours cruels; d'autres

comme des lions, en gardant quelque apparence de generosité; d'autres comme des ours, grossiers et avides; d'autres comme des loups, ravissans et impitoyables; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper!

Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens! Ils détruisent leur espece; ils chassent pour le plaisir de celuy qui les nourrit; les uns suivent toûjours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des levriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage; il y a des dogues acharnez, qui n'ont de qualitez que la fureur; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboyent souvent, et qui mordent quelquefois; il y a mesme des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons, qui plaisent par leurs manieres, qui ont de l'esprit, et qui font toûjours du mal; il y a des paons, qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent;

combien de pies et de corneilles, qui ne s'apprivoisent que pour dérober; combien d'oiseaux de proye, qui ne vivent que de rapines; combien d'especes d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux!

Il y a des chats, toûjours au guet, malicieux et infideles, et qui font patte de velours; il y a des viperes, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toûjours incommodes et insupportables; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux, qui craignent la lumiere. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver! Combien de chevaux qu'on employe à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus! Combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie pour enrichir celuy qui leur impose le joug; de cigales, qui passent leur vie à chanter; de lievres, qui ont peur de tout; de lapins, qui s'épouvantent et se rasseurent en un moment; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privez, qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets; de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un

monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de perils pour chercher à vivre! Combien d'hirondelles, qui suivent toûjours le beau temps; de hannetons, inconsiderez et sans dessein; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de regle et d'industrie! combien de frelons, vagabonds et faineans, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles! Combien de fourmis, dont la prevoyance et l'economie soulagent tous leurs besoins! combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour devorer ceux qui sont touchez de leurs plaintes! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force!

Toutes ces qualitez se trouvent dans l'homme, et il exerce à l'égard des autres hommes tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

XII

DE L'ORIGINE DES MALADIES

Si on examine la nature des maladies, on trouvera qu'elles tirent leur origine des passions

et des peines de l'esprit. L'âge d'or, qui en estoit exempt, estoit exempt de maladies; l'âge d'argent, qui le suivit, conserva encore sa pureté; l'âge d'airain donna la naissance aux passions et aux peines de l'esprit : elles commencerent à se former, et elles avoient encore la foiblesse de l'enfance et sa legereté. Mais elles parurent avec toute leur force et toute leur malignité dans l'âge de fer, et répandirent dans le monde, par la suite de leur corruption, les diverses maladies qui ont affligé les hommes depuis tant de siecles. L'ambition a produit les fievres aiguës et frenetiques; l'envie a produit la jaunisse et l'insomnie; c'est de la paresse que viennent les lethargies, les paralysies et les langueurs; la colere a fait les étouffemens, les ebullitions de sang et les inflammations de poitrine; la peur a fait les battemens de cœur et les syncopes; la vanité a fait les folies; l'avarice, la teigne et la gale; la tristesse a fait le scorbut; la cruauté, la pierre; la calomnie et les faux rapports ont répandu la rougeole, la petite verole et le pourpre; et on doit à la jalousie la cangrene, la peste et la rage. Les disgraces impreveues ont fait l'apoplexie; les procés ont fait la migraine et le transport au cerveau; les dettes ont fait les fievres etiques; l'ennuy du mariage a produit la fievre

quarte, et la lassitude des amans qui n'osent se quitter a causé les vapeurs. L'amour, luy seul, a fait plus de maux que tout le reste ensemble, et personne ne doit entreprendre de les exprimer ; mais, comme il fait aussi les plus grands biens de la vie, au lieu de médire de luy, on doit se taire : on doit le craindre et le respecter toûjours.

XIII

DU FAUX

On est faux en differentes manieres : il y a des hommes faux qui veulent toûjours paroître ce qu'ils ne sont pas ; il y en a d'autres, de meilleure foy, qui sont nez faux, qui se trompent eux-mesmes, et qui ne voyent jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit, et le goût faux ; d'autres ont l'esprit faux, et ont quelque droiture dans le goût ; il y en a enfin qui n'ont rien de faux dans le goût, ny dans l'esprit. Ceux-ci sont tres-rares, puisque, à parler generalement, il n'y a presque personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût.

Ce qui fait cette fausseté si universelle, c'est que nos qualitez sont incertaines et confuses, et que nos veues le sont aussi : on ne voit point les choses precisement comme elles sont ; on les estime plus ou moins qu'elles ne valent, et on ne les fait point rapporter à nous en la maniere qui leur convient, et qui convient à nostre état et à nos qualitez. Ce mécompte met un nombre infiny de faussetez dans le goût et dans l'esprit ; nostre amour-propre est flatté de tout ce qui se presente à nous sous les apparences du bien ; mais, comme il y a plusieurs sortes de bien qui touchent nostre vanité ou nostre temperament, on les suit souvent par coûtume ou par commodité ; on les suit parce que les autres les suivent, sans considerer qu'un mesme sentiment ne doit pas estre également embrassé par toutes sortes de personnes, et qu'on s'y doit attacher plus ou moins fortement selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnestes gens doivent approuver sans prevention ce qui merite d'estre approuvé, suivre ce qui merite d'estre suivy, et ne se piquer de rien ; mais il y faut une grande proportion et une grande justesse : il faut sçavoir discerner ce qui est bon en general et ce

qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent. Si les hommes ne vouloient exceller que par leurs propres talens, et en suivant leurs devoirs, il n'y auroit rien de faux dans leur goût et dans leur conduite; ils se montreroient tels qu'ils sont; ils jugeroient des choses par leurs lumieres, et s'y attacheroient par leur raison; il y auroit de la proportion dans leurs veues et dans leurs sentimens; leur goût seroit vray, il viendroit d'eux, et non pas des autres, et ils le suivroient par choix, et non pas par coûtume ou par hasard.

Si on est faux en approuvant ce qui ne doit pas estre approuvé, on ne l'est pas moins, le plus souvent, par l'envie de se faire valoir en des qualitez qui sont bonnes de soy, mais qui ne nous conviennent pas : un magistrat est faux quand il se pique d'estre brave, bien qu'il puisse estre hardy dans de certaines rencontres; il doit paroître ferme et asseuré dans une sedition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'estre faux, et il seroit faux et ridicule de se battre en duel. Une femme peut aimer les sciences, mais toutes les sciences ne lui conviennent pas toûjours, et l'entestement de certaines sciences ne luy convient jamais, et est toûjours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses, et determinent nostre goût à leur donner le rang qu'elles meritent et qu'il nous convient de leur donner; mais tous les hommes presque se trompent dans ce prix et dans ce rang, et il y a toûjours de la fausseté dans ce mécompte.

Les plus grands rois sont ceux qui s'y méprennent le plus souvent: ils veulent surpasser les autres hommes en valeur, en sçavoir, en galanterie, et dans mille autres qualitez où tout le monde a droit de pretendre; mais ce goût d'y surpasser les autres peut estre faux en eux quand il va trop loin. Leur emulation doit avoir un autre objet: ils doivent imiter Alexandre, qui ne vouloit disputer le prix de la course que contre des rois, et se souvenir que ce n'est que des qualitez particulieres à la royauté qu'ils doivent disputer. Quelque vaillant que puisse estre un roy, quelque savant et agreable qu'il puisse estre, il trouvera un nombre infiny de gens qui auront ces mesmes qualitez aussi avantageusement que luy, et le desir de les surpasser paroîtra toûjours faux, et souvent mesme il luy sera impossible d'y reüssir; mais, s'il s'attache à ses devoirs veritables, s'il est magnanime, s'il est grand capitaine et grand politique, s'il est juste, clement

et liberal, s'il soulage ses sujets, s'il aime la gloire et le repos de son État, il ne trouvera que des rois à vaincre dans une si noble carriere; il n'y aura rien que de vray et de grand dans un si juste dessein, et le desir d'y surpasser les autres n'aura rien de faux. Cette emulation est digne d'un roy, et c'est la veritable gloire où il doit pretendre.

XIV

DES MODELES DE LA NATURE ET DE LA FORTUNE

Il semble que la fortune, toute changeante et capricieuse qu'elle est, renonce à ses changemens et à ses caprices pour agir de concert avec la nature, et que l'une et l'autre concourent de temps en temps à faire des hommes extraordinaires et singuliers, pour servir de modeles à la posterité. Le soin de la nature est de fournir les qualitez; celuy de la fortune est de les mettre en œuvre, et de les faire voir dans le jour et avec les proportions qui conviennent à leur dessein: on diroit alors qu'elles imitent les regles des grands peintres, pour nous donner des tableaux parfaits de ce qu'elles veulent representer.

Elles choisissent un sujet, et s'attachent au plan qu'elles se sont proposé ; elles disposent de la naissance, de l'education, des qualitez naturelles et acquises, des temps, des conjonctures, des amis, des ennemis ; elles font remarquer des vertus et des vices, des actions heureuses et malheureuses ; elles joignent mesme de petites circonstances aux plus grandes, et les sçavent placer avec tant d'art que les actions des hommes et leurs motifs nous paroissent toûjours sous la figure et avec les couleurs qu'il plaît à la nature et à la fortune d'y donner.

Quel concours de qualitez éclatantes n'ontelles pas assemblé dans la personne d'Alexandre, pour le montrer au monde comme un modele d'elevation d'ame et de grandeur de courage ! Si on examine sa naissance illustre, son education, sa jeunesse, sa beauté, sa complexion heureuse, l'étendue et la capacité de son esprit pour la guerre et pour les sciences, ses vertus, ses défauts mesme, le petit nombre de ses troupes, la puissance formidable de ses ennemis, la courte durée d'une si belle vie, sa mort et ses successeurs, ne verra-t-on pas l'industrie et l'application de la fortune et de la nature à renfermer dans un mesme sujet ce nombre infiny de diverses circonstances ? Ne verra-t-on pas le soin

particulier qu'elles ont pris d'arranger tant d'evenemens extraordinaires, et de les mettre chacun dans son jour, pour composer un modele d'un jeune conquerant, plus grand encore par ses qualitez personnelles que par l'étendue de ses conquestes ?

Si on considere de quelle sorte la nature et la fortune nous montrent Cesar, ne verra-t-on pas qu'elles ont suivy un autre plan, qu'elles n'ont renfermé dans sa personne tant de valeur, de clemence, de liberalité, tant de qualitez militaires, tant de penetration, tant de facilité d'esprit et de mœurs, tant d'eloquence, tant de graces du corps, tant de superiorité de genie pour la paix et pour la guerre ; ne verra-t-on pas, dis-je, qu'elles ne se sont assujetties si longtemps à arranger et à mettre en œuvre tant de talens extraordinaires, et qu'elles n'ont contraint Cesar de s'en servir contre sa patrie, que pour nous laisser un modele du plus grand homme du monde et du plus celebre usurpateur? Elles le font naître particulier dans une république maîtresse de l'univers, affermie et soûtenue par les plus grands hommes qu'elle eût jamais produits; la fortune mesme choisit parmy eux ce qu'il y avoit de plus illustre, de plus puissant et de plus redoutable, pour les rendre ses ennemis;

elle le reconcilie, pour un temps, avec les plus considerables, pour les faire servir à son élevation; elle les ébloüit et les aveugle ensuite, pour luy faire une guerre qui le conduit à la souveraine puissance. Combien d'obstacles ne lui a-t-elle pas fait surmonter! De combien de perils, sur terre et sur mer, ne l'a-t-elle pas garanty sans jamais avoir esté blessé! Avec quelle perseverance la fortune n'a-t-elle pas soûtenu les desseins de Cesar, et détruit ceux de Pompée! Par quelle industrie n'a-t-elle pas disposé ce peuple romain, si puissant, si fier et si jaloux de sa liberté, à la soumettre à la puissance d'un seul homme! Ne s'est-elle pas mesme servie des circonstances de la mort de Cesar pour la rendre convenable à sa vie? Tant d'avertissemens des devins, tant de prodiges, tant d'avis de sa femme et de ses amis, ne peuvent le garantir, et la fortune choisit le propre jour qu'il doit estre couronné dans le Senat pour le faire assassiner par ceux mesmes qu'il a sauvez, et par un homme qui luy doit la naissance.

Cet accord de la nature et de la fortune n'a jamais esté plus marqué que dans la personne de Caton, et il semble qu'elles se soient efforcées l'une et l'autre de renfermer dans un seul homme non seulement les vertus de l'ancienne

Rome, mais encore de l'opposer directement aux vertus de Cesar, pour montrer qu'avec une pareille étendue d'esprit et de courage, le desir de gloire conduit l'un à estre usurpateur, et l'autre à servir de modele d'un parfait citoyen. Mon dessein n'est pas de faire ici le parallele de ces deux grands hommes, aprés tout ce qui en est écrit; je diray seulement que, quelques grands et illustres qu'ils nous paroissent, la nature et la fortune n'auroient pu mettre toutes leurs qualitez dans le jour qui convenoit pour les faire éclater, si elles n'eussent opposé Caton à Cesar. Il falloit les faire naistre en mesme temps, dans une mesme république, differens par leurs mœurs et par leurs talens, ennemis par les interests de la patrie et par des interests domestiques : l'un vaste dans ses desseins et sans bornes dans son ambition; l'autre austere, renfermé dans les lois de Rome, et idolastre de la liberté; tous deux celebres par des vertus qui les montroient par de si differens costez, et plus celebres encore, si l'on ose dire, par l'opposition que la fortune et la nature ont pris soin de mettre entre eux. Quel arrangement, quelle suite, quelle economie de circonstances dans la vie de Caton et dans sa mort! La destinée mesme de la République a servy au tableau que la fortune nous a voulu

donner de ce grand homme, et elle finit sa vie avec la liberté de son pays.

Si nous laissons les exemples des siecles passez pour venir aux exemples du siecle present, on trouvera que la nature et la fortune ont conservé cette mesme union dont j'ay parlé, pour nous montrer de differens modeles en deux hommes consommez en l'art de commander. Nous verrons M. le Prince et M. de Turenne disputer de la gloire des armes, et meriter, par un nombre infiny d'actions éclatantes, la reputation qu'ils ont acquise. Ils paroîtront avec une valeur et une experience égales ; infatigables de corps et d'esprit, on les verra agir ensemble, agir separement, et quelquefois opposez l'un à l'autre ; nous les verrons, heureux et malheureux dans diverses occasions de la guerre, devoir les bons succés à leur conduite et à leur courage, et se montrer toûjours plus grands mesme par leurs disgraces ; tous deux sauver l'État ; tous deux contribuer à le détruire, et se servir des mesmes talens par des voies differentes : M. de Turenne suivant ses desseins avec plus de regle et moins de vivacité, d'une valeur plus retenue, et toûjours proportionnée au besoin de la faire paroître ; Monsieur le Prince inimitable en la maniere de voir et d'executer les plus grandes choses, en-

traîné par la superiorité de son genie, qui semble luy soumettre les evenemens et les faire servir à sa gloire. La foiblesse des armées qu'ils ont commandées dans les dernieres campagnes et la puissance des ennemis qui leur estoient opposez ont donné de nouveaux sujets à l'un et à l'autre de montrer toute leur vertu, et de reparer par leur merite tout ce qui leur manquoit pour soûtenir la guerre. La mort mesme de M. de Turenne, si convenable à une si belle vie, accompagnée de tant de circonstances singulieres, et arrivée dans un moment si important, ne nous paroît-elle pas comme un effet de la crainte et de l'incertitude de la Fortune, qui n'a osé decider de la destinée de la France et de l'Empire? Cette mesme Fortune, qui retire Monsieur le Prince du commandement des armées sous le pretexte de sa santé, et dans un temps où il devoit achever de si grandes choses, ne se joint-elle pas à la nature pour nous montrer presentement ce grand homme dans une vie privée, exerçant des vertus paisibles, et soûtenu de sa propre gloire? Brille-t-il moins dans sa retraite qu'au milieu de ses victoires?

XV

DES COQUETTES ET DES VIEILLARDS

S'il est malaisé de rendre raison des goûts en general, il le doit estre encore davantage de rendre raison du goût des femmes coquettes : on peut dire neanmoins que l'envie de plaire se répand generalement surtout ce qui peut flatter leur vanité, et qu'elles ne trouvent rien d'indigne de leurs conquestes; mais le plus incomprehensible de tous leurs goûts est, à mon sens, celuy qu'elles ont pour les vieillards qui ont esté galans. Ce goût paroît trop bizarre, et il y en a trop d'exemples, pour ne chercher pas la cause d'un sentiment tout à la fois si commun et si contraire à l'opinion que l'on a des femmes. Je laisse aux philosophes à decider si c'est un soin charitable de la nature, qui veut consoler les vieillards dans leurs miseres, et qui leur fournit le secours des coquettes, par la mesme prevoyance qui luy fait donner des ailes aux chenilles, dans le declin de leur vie, pour les rendre papillons; mais, sans penetrer dans les secrets de la physique, on peut, ce me sem-

ble, chercher des causes plus sensibles de ce goût depravé des coquettes pour les vieilles gens. Ce qui est plus apparent, c'est qu'elles aiment les prodiges, et qu'il n'y en a point qui doive plus toucher leur vanité que de ressusciter un mort. Elles ont le plaisir de l'attacher à leur char et d'en parer leur triomphe, sans que leur reputation en soit blessée : au contraire, un vieillard est un ornement à la suite d'une coquette, et il est aussi necessaire dans son train que les nains l'étoient autrefois dans *Amadis*. Elles n'ont point d'esclaves si commodes et si utiles ; elles paroissent bonnes et solides, en conservant un ami sans consequence; il publie leurs loüanges, il gagne creance vers les maris, et leur répond de la conduite de leurs femmes. S'il a du credit, elles en retirent mille secours; il entre dans tous les interests et dans tous les besoins de la maison. S'il sçait les bruits qui courent des veritables galanteries, il n'a garde de les croire ; il les étouffe, et asseure que le monde est médisant; il juge, par sa propre experience, des difficultez qu'il y a de toucher le cœur d'une si bonne femme ; plus on luy fait acheter des graces et des faveurs, plus il est discret et fidele; son propre interest l'engage assez au silence : il craint toûjours d'estre quitté, et il se

trouve trop heureux d'estre souffert. Il se persuade aisément qu'il est aimé, puisqu'on le choisit contre tant d'apparence : il croit que c'est un privilege de son vieux merite, et remercie l'amour de se souvenir de luy dans tous les temps.

Elle, de son costé, ne voudroit pas manquer à ce qu'elle luy a promis : elle luy fait remarquer qu'il a toûjours touché son inclination, et qu'elle n'auroit jamais aimé si elle ne l'avoit jamais connu; elle le prie surtout de n'estre pas jaloux et de se fier en elle; elle luy avoue qu'elle aime un peu le monde et le commerce des honnestes gens, qu elle a mesme interest d'en ménager plusieurs à la fois, pour ne laisser pas voir qu'elle le traite differemment des autres; que, si elle fait quelques railleries de luy avec ceux dont on s'est avisé de parler, c'est seulement pour avoir le plaisir de le nommer souvent, ou pour mieux cacher ses sentimens; qu'aprés tout, il est le maître de sa conduite, et que, pourvû qu'il en soit content, et qu'il l'aime toûjours, elle se met aisément en repos du reste. Quel vieillard ne se rasseure pas par des raisons si convaincantes, qui l'ont souvent trompé quand il estoit jeune et aimable? Mais, pour son malheur, il oublie trop aisément qu'il n'est plus ny

l'un ny l'autre, et cette foiblesse est, de toutes, la plus ordinaire aux vieilles gens qui ont esté aimez. Je ne sçais si cette tromperie ne leur vaut pas mieux encore que de connoître la verité : on les souffre du moins; on les amuse; ils sont détournez de la veue de leurs propres miseres; et le ridicule où ils tombent est souvent un moindre mal pour eux que les ennuis et l'aneantissement d'une vie penible et languissante.

XVI

DE LA DIFFERENCE DES ESPRITS

Bien que toutes les qualitez de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand esprit, il y en a neanmoins qui luy sont propres et particulieres : ses lumieres n'ont point de bornes; il agit toûjours également, et avec la mesme activité; il discerne les objets éloignez comme s'ils estoient presens; il comprend, il imagine les plus grandes choses; il voit et connoît les plus petites; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles; rien n'échappe à sa penetration, et elle luy fait toûjours découvrir la verité au travers des obscuritez qui la cachent

aux autres. Mais toutes ces grandes qualitez ne peuvent souvent empescher que l'esprit ne paroisse petit et foible, quand l'humeur s'en est rendue la maîtresse.

Un bel esprit pense toûjours noblement; il produit avec facilité des choses claires, agreables et naturelles; il les fait voir dans leur plus beau jour, et il les pare de tous les ornemens qui leur conviennent; il entre dans le goût des autres, et retranche de ses pensées ce qui est inutile ou ce qui peut déplaire. Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultez; il se plie aisément à ce qu'il veut; il sçait connoître et suivre l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite; et, en ménageant leurs interests, il avance et il établit les siens. Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent estre veues; il leur donne le prix qu'elles meritent; il les sçait tourner du costé qui luy est le plus avantageux, et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connoît toute la force et toute la raison.

Il y a de la difference entre un esprit utile et un esprit d'affaires; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son interest particulier: il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les egarde pas, et tres-malhabiles dans ce qui les

regarde; et il y en a d'autres, au contraire, qui ont une habileté bornée à ce qui les touche, et qui sçavent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air serieux dans l'esprit et dire souvent des choses agreables et enjoüées; çette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoüé et moqueur, sans l'avoir serieux, et c'est ce qui les rend souvent incommodes. Rien n'est plus malaisé à soûtenir que le dessein d'estre toûjours plaisant, et les applaudissemens qu'on reçoit quelquefois en divertissant les autres ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent, quand ils sont de méchante humeur. La moquerie est une des plus agreables et des plus dangereuses qualitez de l'esprit: elle plaît toûjours quand elle est delicate; mais on craint toûjours aussi ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut neanmoins estre permise quand elle n'est meslée d'aucune malignité, et quand on y fait entrer les personnes mesmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'estre plaisant, ou sans aimer à se moquer; il faut une grande justesse pour railler

long-temps sans tomber dans l'une ou l'autre de ces extremitez. La raillerie est un air de gayeté qui remplit l'imagination, et qui luy fait voir en ridicule les objets qui se presentent; l'humeur y mesle plus ou moins de douceur ou d'aspreté : il y a une maniere de railler delicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avoüer, qui sait déguiser les loüanges qu'on leur donne sous des apparences de blasme, et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont tres-differens. Le premier plaist toûjours; il est délié, il pense des choses delicates et voit les plus imperceptibles. Un esprit de finesse ne va jamais droit; il cherche des biais et des détours pour faire reüssir ses desseins : cette conduite est bien-tôt découverte; elle se fait toûjours craindre, et ne mene presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque difference entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité; un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrement et de la justesse.

La douceur de l'esprit, c'est un air facile et

accommodant, qui plaît toûjours, quand il n'est point fade.

Un esprit de detail s'applique avec de l'ordre et de la regle à toutes les particularitez des sujets qu'on lui presente : cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses; elle n'est pas neanmoins toûjours incompatible avec de grandes veues; et, quand ces deux qualitez se trouvent ensemble dans un mesme esprit, elles l'élevent infiniment au-dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit*, et, bien que tout ce qu'on vient de dire des differentes qualitez de l'esprit puisse convenir à un bel esprit, neanmoins, comme ce titre a esté donné à un nombre infiny de mauvais poëtes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les loüer.

Bien qu'il y ait plusieurs epithetes pour l'esprit qui paroissent une mesme chose, le ton et la maniere de les prononcer y mettent de la difference; mais, comme les tons et les manieres de dire ne se peuvent écrire, je n'entreray point dans un detail qu'il seroit impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre; et, en disant qu'un homme a *de l'esprit,* qu'il a *bien de l'esprit,* qu'il a *beaucoup d'esprit,* et qu'il a *bon esprit,* il n'y a que les tons et les

manieres qui puissent mettre de la difference entre ces expressions, qui paroissent semblables sur le papier, et qui expriment neanmoins de tres-differentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a que d'*une sorte* d'esprit, qu'il a de *plusieurs sortes* d'esprit, et qu'il a de *toutes sortes* d'esprit. On peut estre sot avec beaucoup d'esprit, et on peut n'estre pas sot avec peu d'esprit.

Avoir beaucoup d'esprit est un terme equivoque : il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler, mais il peut aussi n'en marquer aucune distinctement. On peut quelquefois faire paroître de l'esprit dans ce qu'on dit, sans en avoir dans sa conduite; on peut avoir de l'esprit, et l'avoir borné; un esprit peut estre propre à de certaines choses, et ne l'estre pas à d'autres; on peut avoir beaucoup d'esprit et n'estre propre à rien, et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble neanmoins que le plus grand merite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte : il y a des choses si belles que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la

beauté; il y en a qui ont de la beauté et qui ennuient; il y en a qui sont belles, que tout le monde sent et admire, bien que tous n'en sçachent pas la raison; il y en a qui sont si fines et si delicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautez; enfin il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites, mais qui sont dites avec tant d'art, et qui sont soûtenues et conduites avec tant de raison et tant de grace, qu'elles meritent d'estre admirées.

XVII

DES EVENEMENS DE CE SIECLE

L'histoire, qui nous apprend ce qui arrive dans le monde, nous montre également les grands evenemens et les mediocres : cette confusion d'objets nous empesche souvent de discerner avec assez d'attention les choses extraordinaires qui sont renfermées dans le cours de chaque siecle. Celuy où nous vivons en a produit, à mon sens, de plus singuliers que les precedens : j'ay voulu en écrire quelques-uns pour les rendre plus remarquables aux personnes qui voudront y faire reflexion.

Marie de Medicis, reine de France, femme de Henri le Grand, fut mere du roi Louis XIII, de Gaston, fils de France, de la reine d'Espagne, de la duchesse de Savoie et de la reine d'Angleterre; elle fut regente en France, et gouverna le Roy, son fils, et son royaume pendant plusieurs années. Elle éleva Armand de Richelieu à la dignité de cardinal; elle le fit premier ministre, maistre de l'État et de l'esprit du Roy. Elle avoit peu de vertus et peu de défauts qui la dussent faire craindre, et neanmoins, aprés tant d'éclat et de grandeurs, cette princesse, veuve de Henri IV et mere de tant de rois, a esté arrestée prisonniere par le Roy, son fils, et par la troupe du cardinal de Richelieu, qui luy devoit sa fortune. Elle a esté delaissée des autres rois, ses enfans, qui n'ont osé mesme la recevoir dans leurs États, et elle est morte de misere, et presque de faim, à Cologne, aprés une persecution de dix années.

Ange de Joyeuse, duc et pair, mareschal de France et amiral, jeune, riche, galant et heureux, abandonna tant d'avantages pour se faire capucin. Aprés quelques années, les besoins de l'État le rappelerent au monde; le Pape le dispensa de ses vœux, et luy ordonna d'accepter le commandement des armées du Roy contre

les huguenots; il demeura quatre ans dans cet emploi, et se laissa entraisner, pendant ce temps, aux mesmes passions qui l'avoient agité pendant sa jeunesse. La guerre estant finie, il renonça une seconde fois au monde, et reprit l'habit de capucin; il vécut long-temps dans une vie sainte et religieuse; mais la vanité, dont il avoit triomphé dans le milieu des grandeurs, triompha de luy dans le cloître; il fut éleu gardien du couvent de Paris, et, son élection estant contestée par quelques religieux, il s'exposa non-seulement à aller à Rome, dans un âge avancé, à pied, et malgré les autres incommoditez d'un si penible voyage; mais, la mesme opposition des religieux s'estant renouvelée à son retour, il partit une seconde fois pour retourner à Rome soûtenir un interest si peu digne de luy, et il mourut en chemin de fatigue, de chagrin et de vieillesse.

Trois hommes de qualité, Portugais, suivis de dix-sept de leurs amis, entreprirent la revolte de Portugal et des Indes qui en dépendent, sans concert avec les peuples ny avec les étrangers, et sans intelligence dans les places. Ce petit nombre de conjurés se rendit maistre du palais de Lisbonne, en chassa la douairiere de Mantoue, regente pour le roy d'Espagne, et fit

soûlever tout le royaume; il ne perit dans ce desordre que Vasconcellos, ministre d'Espagne, et deux de ses domestiques. Un si grand changement se fit en faveur du duc de Bragance et sans sa participation; il fut declaré roy contre sa propre volonté, et se trouva le seul homme du Portugal qui resistât à son élection; il a possedé ensuite cette couronne pendant quatorze années, n'ayant ni élevation ni merite; il est mort dans son lit, et a laissé son royaume paisible à ses enfans.

Le cardinal de Richelieu a esté maistre absolu du royaume de France pendant le regne d'un roy qui luy laissoit le gouvernement de son État, lorsqu'il n'osoit lui confier sa propre personne; le cardinal avoit aussi les mesmes defiances du Roy, et il évitoit d'aller chez luy, craignant d'exposer sa vie ou sa liberté; le Roy neanmoins sacrifie Cinq-Mars, son favori, à la vengeance du cardinal, et consent qu'il périsse sur un échafaud. Ensuite le cardinal meurt dans son lit; il dispose par son testament des charges et des dignitez de l'État, et oblige le Roy, dans le plus fort de ses soupçons et de sa haine, à suivre aussi aveuglément ses volontez aprés sa mort qu'il avoit fait pendant sa vie.

Alphonse, roy de Portugal, fils du duc de

Bragance dont je viens de parler, s'est marié, en France, à la fille du duc de Nemours, jeune, sans biens et sans protection. Peu de temps aprés, cette princesse a formé le dessein de quitter le roy son mari; elle l'a fait arrester dans Lisbonne, et les mesmes troupes qui, un jour auparavant, le gardoient comme leur roy, l'ont gardé le lendemain comme prisonnier; il a été confiné dans une isle de ses propres États, et on luy a laissé la vie et le titre de roy. Le prince de Portugal, son frere, a épousé la reine; elle conserve sa dignité, et elle a revestu le prince son mary de toute l'autorité du gouvernement, sans luy donner le nom de roy; elle joüit tranquillement du succés d'une entreprise si extraordinaire, en paix avec les Espagnols et sans guerre civile dans le royaume.

Un vendeur d'herbes, nommé Masaniel, fit soûlever le menu peuple de Naples, et, malgré la puissance des Espagnols, il usurpa l'autorité royale; il disposa souverainement de la vie, de la liberté et des biens de tout ce qui luy fut suspect; il se rendit maistre des douanes; il dépoüilla les partisans de tout leur argent et de leurs meubles, et fit brusler publiquement toutes ces richesses immenses dans le milieu de la ville, sans qu'un seul de cette foule confuse de re-

voltez voulût profiter d'un bien qu'on croyoit mal acquis. Ce prodige ne dura que quinze jours, et finit par un autre prodige : ce mesme Masaniel, qui achevoit de si grandes choses avec tant de bonheur, de gloire et de conduite, perdit subitement l'esprit, et mourut frenetique en vingt-quatre heures.

La reine de Suede, en paix dans ses États et avec ses voisins, aimée de ses sujets, respectée des étrangers, jeune et sans devotion, a quitté volontairement son royaume et s'est reduite à une vie privée. Le roy de Pologne, de la mesme maison que la reine de Suede, s'est demis aussi de la royauté par la seule lassitude d'estre roy.

Un lieutenant d'infanterie, sans nom et sans credit, a commencé, à l'âge de quarante-cinq ans, de se faire connoître dans les desordres d'Angleterre. Il a depossedé son roy legitime, bon, juste, doux, vaillant et liberal; il luy a fait trancher la teste par un arrest de son parlement; il a changé la royauté en république; il a été dix ans maistre de l'Angleterre, plus craint de ses voisins et plus absolu dans son pays que tous les rois qui ont regné. Il est mort paisible et en pleine possession de toute la puissance du royaume.

Les Hollandois ont secoué le joug de la do-

mination d'Espagne; ils ont formé une puissante république, et ils ont soûtenu cent ans la guerre contre leurs rois legitimes, pour conserver leur liberté. Ils doivent tant de grandes choses à la conduite et à la valeur des princes d'Orange, dont ils ont neanmoins toûjours redouté l'ambition et limité le pouvoir. Presentement cette république, si jalouse de sa puissance, accorde au prince d'Orange d'aujourd'huy, malgré son peu d'experience et ses malheureux succés dans la guerre, ce qu'elle a refusé à ses peres : elle ne se contente pas de relever sa fortune abattue; elle le met en état de se faire souverain de Hollande, et elle a souffert qu'il ait fait déchirer par le peuple un homme qui maintenoit seul la liberté publique.

Cette puissance d'Espagne, si étendue et si formidable à tous les rois du monde, trouve aujourd'huy son principal appuy dans ses sujets rebelles, et se soutient par la protection des Hollandois.

Un empereur, jeune, foible, simple, gouverné par des ministres incapables, et pendant le plus grand abaissement de la maison d'Autriche, se trouve, en un moment, chef de tous les princes d'Allemagne, qui craignent son autorité et méprisent sa personne, et il est

plus absolu que n'a jamais esté Charles-Quint.

Le roy d'Angleterre, foible, paresseux et plongé dans les plaisirs, oubliant les interests de son royaume et ses exemples domestiques, s'est exposé avec fermeté, pendant six ans, à la fureur de ses peuples et à la haine de son parlement pour conserver une liaison étroite avec le roy de France ; au lieu d'arrester les conquestes de ce prince dans les Pays-Bas, il y a mesme contribué en luy fournissant des troupes. Cet attachement l'a empesché d'estre maistre absolu de l'Angleterre, et d'en étendre les frontieres en Flandre et en Hollande par des places et des ports qu'il a toûjours refusés; mais, dans le temps mesme qu'il reçoit des sommes considerables du Roy, et qu'il a le plus de besoin d'en estre soûtenu contre ses propres sujets, il renonce, sans pretexte, à tant d'engagemens, et il se declare contre la France, precisement quand il luy est utile et honneste d'y être attaché; par une mauvaise politique precipitée, il perd en un moment le seul avantage qu'il pouvoit retirer d'une mauvaise politique de six années, et, ayant pû donner la paix comme mediateur, il est reduit à la demander comme suppliant, quand le Roy l'accorde à l'Espagne, à l'Allemagne et à la Hollande.

Les propositions qui avoient esté faites au roy d'Angleterre de marier sa niece, la princesse d'York, au prince d'Orange, ne luy estoient pas agreables; le duc d'York en paroissoit aussi éloigné que le roy son frere, et le prince d'Orange mesme, rebuté par les difficultez de ce dessein, ne pensoit plus à le faire reüssir. Le roy d'Angleterre, étroitement lié au roy de France, consentoit à ses conquestes, lorsque les interests du grand tresorier d'Angleterre et la crainte d'estre attaqué par le Parlement luy ont fait chercher sa seureté particuliere, en disposant le roy son maistre à s'unir avec le prince d'Orange, par le mariage de la princesse d'York, et à faire declarer l'Angleterre contre la France pour la protection des Pays-Bas. Ce changement du roy d'Angleterre a esté si prompt et si secret que le duc d'York l'ignoroit encore deux jours devant le mariage de sa fille, et personne ne se pouvoit persuader que le roy d'Angleterre, qui avoit hasardé dix ans sa vie et sa couronne pour demeurer attaché à la France, pût renoncer, en un moment, à tout ce qu'il en esperoit, pour suivre le sentiment de son ministre. Le prince d'Orange, de son costé, qui avoit tant d'interest de se faire un chemin pour estre un jour roy d'Angleterre, negligeoit

ce mariage, qui le rendoit heritier presomptif du royaume; il bornoit ses desseins à affermir son autorité en Hollande, malgré les mauvais succés de ses dernieres campagnes, et il s'appliquoit à se rendre aussi absolu dans les autres provinces de cet État qu'il le croyoit estre dans la Zelande; mais il s'aperceut bien-tôt qu'il devoit prendre d'autres mesures, et une aventure ridicule luy fit mieux connoître l'état où il estoit dans son pays qu'il ne le voyoit par ses propres lumieres. Un crieur public vendoit des meubles à un encan où beaucoup de monde s'assembla; il mit en vente un atlas, et, voyant que personne ne l'encherissoit, il dit au peuple que ce livre estoit neanmoins plus rare qu'on ne pensoit, et que les cartes en estoient si exactes que la riviere dont M. le prince d'Orange n'avoit eu aucune connoissance, lorsqu'il perdit la bataille de Cassel, y estoit fidelement marquée. Cette raillerie, qui fut receue avec un applaudissement universel, a esté un des plus puissans motifs qui ont obligé le prince d'Orange à rechercher de nouveau l'alliance de l'Angleterre, pour contenir la Hollande et pour joindre tant de puissances contre nous. Il semble neanmoins que ceux qui ont desiré ce mariage et ceux qui y ont esté contraires n'ont pas connu leurs in-

terests : le grand tresorier d'Angleterre a voulu adoucir le parlement et se garantir d'en estre attaqué, en portant le roy son maistre à donner sa niece au prince d'Orange et à se declarer contre la France; le roy d'Angleterre a creu affermir son autorité dans son royaume par l'appuy du prince d'Orange, et il a pretendu engager ses peuples à luy fournir de l'argent pour ses plaisirs, sous pretexte de faire la guerre au roy de France et de le contraindre à recevoir la paix; le prince d'Orange a eu dessein de soûmettre la Hollande par la protection de l'Angleterre; la France a apprehendé qu'un mariage si opposé à ses interests n'emportât la balance en joignant l'Angleterre à tous nos ennemis. L'evenement a fait voir, en six semaines, la fausseté de tant de raisonnemens : ce mariage met une défiance eternelle entre l'Angleterre et la Hollande, et toutes deux le regardent comme un dessein d'opprimer leur liberté; le parlement d'Angleterre attaque les ministres du roy, pour attaquer ensuite sa propre personne; les États de Hollande, lassez de la guerre et jaloux de leur liberté, se repentent d'avoir mis leur autorité entre les mains d'un jeune homme ambitieux et heritier presomptif de la couronne d'Angleterre; le roy de France, qui a d'abord re-

gardé ce mariage comme une nouvelle ligue qui se formoit contre luy, a sceu s'en servir pour diviser ses ennemis, et pour se mettre en état de prendre la Flandre, s'il n'avoit preferé la gloire de faire la paix à la gloire de faire de nouvelles conquestes.

Si le siecle present n'a pas moins produit d'evenemens extraordinaires que les siecles passez, on conviendra sans doute qu'il a le malheureux avantage de les surpasser dans l'excés des crimes. La France mesme, qui les a toûjours detestez, qui y est opposée par l'humeur de la nation, par la religion, et qui est soûtenue par les exemples du prince qui regne, se trouve neanmoins aujourd'huy le theatre où l'on voit paroître tout ce que l'histoire et la fable nous ont dit des crimes de l'antiquité. Les vices sont de tous les temps; les hommes sont nez avec de l'interest, de la cruauté et de la débauche; mais, si des personnes que tout le monde connoît avoient paru dans les premiers siecles, parleroit-on presentement des prostitutions d'Heliogabale, de la foy des Grecs, et des poisons et des parricides de Medée?

XVIII

DE L'INCONSTANCE

Je ne pretends pas justifier icy l'inconstance en general, et moins encore celle qui vient de la seule legereté; mais il n'est pas juste aussi de luy imputer tous les autres changemens de l'amour. Il y a une premiere fleur d'agrement et de vivacité dans l'amour, qui passe insensiblement comme celle des fruits; ce n'est la faute de personne, c'est seulement la faute du temps. Dans les commencemens, la figure est aimable; les sentimens ont du rapport: on cherche de la douceur et du plaisir; on veut plaire, parce qu'on nous plaît, et on cherche à faire voir qu'on sçait donner un prix infiny à ce qu'on aime; mais, dans la suite, on ne sent plus ce qu'on croyoit sentir toûjours: le feu n'y est plus; le merite de la nouveauté s'efface; la beauté, qui a tant de part à l'amour, ou diminuë, ou ne fait plus la mesme impression; le nom d'amour se conserve, mais on ne se retrouve plus les mesmes personnes, ni les mesmes sentimens; on suit encore ses engagemens par honneur, par

accoûtumance, et pour n'estre pas assez asseuré de son propre changement.

Quelles personnes auroient commencé de s'aimer, si elles s'estoient veues d'abord comme on se voit dans la suite des années? Mais quelles personnes aussi se pourroient separer, si elles se revoyoient comme on s'est vû la premiere fois? L'orgueil, qui est presque toûjours le maistre de nos goûts, et qui ne se rassasie jamais, seroit flatté sans cesse par quelque nouveau plaisir; mais la constance perdroit son merite, elle n'auroit plus de part à une si agreable liaison; les faveurs presentes auroient la mesme grace que les faveurs premieres, et le souvenir n'y mettroit point de difference; l'inconstance seroit mesme inconnuë, et on s'aimeroit toûjours avec le mesme plaisir, parce qu'on auroit toûjours les mesmes sujets de s'aimer. Les changemens qui arrivent dans l'amitié ont à peu prés des causes pareilles à ceux qui arrivent dans l'amour; leurs regles ont beaucoup de rapport: si l'un a plus d'enjouement et de plaisir, l'autre doit estre plus égale et plus severe, et ne pardonner rien; mais le temps, qui change l'humeur et les interests, les détruit presque également tous deux. Les hommes sont trop foibles et trop changeans pour soûtenir longtemps le poids de l'amitié: l'anti-

quité en a fourny des exemples; mais, dans le temps où nous vivons, on peut dire qu'il est encore moins impossible de trouver un veritable amour qu'une veritable amitié.

XIX

DE LA RETRAITE

Je m'engagerois à un trop long discours, si je rapportois ici en particulier toutes les raisons naturelles qui portent les vieilles gens à se retirer du commerce du monde : le changement de leur humeur, de leur figure, et l'affoiblissement des organes, les conduisent insensiblement, comme la plûpart des autres animaux, à s'éloigner de la frequentation de leurs semblables. L'orgueil, qui est inseparable de l'amour-propre, leur tient alors lieu de raison : ils ne peuvent plus être flattez de plusieurs choses qui flattent les autres; l'experience leur a fait connoître le prix de tout ce que les hommes desirent dans la jeunesse, et l'impossibilité d'en joüir plus longtemps; les diverses voies qui paroissent ouvertes aux jeunes gens pour parvenir aux grandeurs,

aux plaisirs, à la reputation et à tout ce qui éleve les hommes, leur sont fermées, ou par la fortune, ou par leur conduite, ou par l'envie et l'injustice des autres; le chemin pour y rentrer est trop long et trop penible, quand on s'est une fois égaré; les difficultez leur en paroissent insurmontables, et l'âge ne leur permet plus d'y pretendre. Ils deviennent insensibles à l'amitié, non-seulement parce qu'ils n'en ont peut-estre jamais trouvé de veritable, mais parce qu'ils ont vû mourir un grand nombre de leurs amis qui n'avoient pas encore eu le temps ny les occasions de manquer à l'amitié, et ils se persuadent aisément qu'ils auroient esté plus fideles que ceux qui leur restent. Ils n'ont plus de part aux premiers biens qui ont d'abord remply leur imagination; ils n'ont mesme presque plus de part à la gloire : celle qu'ils ont acquise est déja fletrie par le temps, et souvent les hommes en perdent plus en vieillissant qu'ils n'en acquierent. Chaque jour leur oste une portion d'eux-mesmes; ils n'ont plus assez de vie pour joüir de ce qu'ils ont, et bien moins encore pour arriver à ce qu'ils desirent; ils ne voyent plus devant eux que des chagrins, des maladies et de l'abaissement; tout est vû, et rien ne peut avoir pour eux la grace de la nouveauté; le temps les éloigne impercep-

tiblement du point de veue d'où il leur convient de voir les objets, et d'où ils doivent estre veus. Les plus heureux sont encore soufferts, les autres sont méprisez ; le seul bon party qu'il leur reste, c'est de cacher au monde ce qu'ils ne luy ont peut-estre que trop montré. Leur goût, detrompé des desirs inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insensibles : les bastimens, l'agriculture, l'economie, l'étude, toutes ces choses sont soumises à leurs volontez ; ils s'en approchent ou s'en éloignent comme il leur plaît ; ils sont maistres de leurs desseins et de leurs occupations ; tout ce qu'ils desirent est en leur pouvoir, et, s'estant affranchis de la dependance du monde, ils font tout dependre d'eux. Les plus sages sçavent employer à leur salut le temps qu'il leur reste, et, n'ayant qu'une si petite part à cette vie, ils se rendent dignes d'une meilleure. Les autres n'ont au moins qu'eux-mesmes pour témoins de leur misere ; leurs propres infirmitez les amusent ; le moindre relasche leur tient lieu de bonheur ; la nature, défaillante et plus sage qu'eux, leur oste souvent la peine de desirer ; enfin ils oublient le monde, qui est si disposé à les oublier ; leur vanité mesme est consolée par leur retraite, et, avec beaucoup d'ennuis, d'incertitudes et de foiblesses, tantôt par pieté, tantôt

par raison, et le plus souvent par accoûtumance, ils soûtiennent le poids d'une vie insipide et languissante.







NOTES

NOTA. — *Les chiffres romains se rapportent aux pensées, et les chiffres arabes aux pages.*

REFLEXIONS MORALES

Page 13. Cette apologie, ou discours sur les *Réflexions,* fut imprimée dans la première édition, supprimée dans les suivantes, et ne reparut que dans celle de 1693. Le dernier éditeur des Œuvres de La Rochefoucauld, M. Gilbert, ne sait pas à qui il faut faire honneur de cette dissertation apologétique. Il hésite entre trois ou quatre noms. Pour nous, il nous semble que le style et l'érudition un peu prétentieuse du morceau décèlent la plume de Segrais.

Si des lecteurs s'étonnent de voir le poète Segrais invoquer l'autorité des Pères de l'Eglise, qu'ils fassent réflexion que Pascal travaillait sur les matériaux que lui fournissaient les théologiens de Port-Royal. Ainsi, dans le cas où Segrais aurait eu besoin de citer quelque autorité théologique, n'avait-il pas des relations avec bon nombre de docteurs de la Sorbonne?

III, p. 36. Vauvenargues ne trouve pas nobles ces expressions : *le pays de l'amour-propre, terres inconnues.* L'observation du moraliste du XVIIIe siècle paraît exa-

gérée. Ce n'est pas la noblesse d'expression qui manque à la pensée de La Rochefoucauld; on voudrait y voir moins de recherche et plus de naturel; on y sent un souvenir de la carte du *Tendre* et l'influence des *Pré cieuses* de l'hôtel de Rambouillet.

XV, p. 39. La Rochefoucauld juge ici d'après son expérience. Il se rappelle les actes de clémence de Louis XIII et de Louis XIV, actes dans lesquels la clémence entrait pour peu de chose : par exemple, la grâce du duc de Bouillon dans la conspiration de Cinq-Mars, la grâce de Condé après la deuxième Fronde, etc. Et puis, ne serait-ce pas aussi un souvenir de la tragédie de Corneille : *Cinna, ou la Clémence d'Auguste?* Auguste, par sa clémence, n'agit-il pas dans son propre intérêt?

J. Esprit, dans *la Fausseté des vertus humaines* (1678), dit : « La clemence des rois est quelquefois une politique et un moyen dont ils se servent pour gagner les cœurs de leurs sujets. » Cet abbé Esprit, natif de Béziers, fut en relations avec La Rochefoucauld et le prince de Conti. Comme Ségrais, il lut et annota les *Réflexions* à mesure que l'auteur les formulait. C'est ainsi que J. Esprit trouva des matériaux pour sa *Faus seté des vertus humaines.*

XXI, p. 40. Var. ms. et éd. de 1665 : « Ceux qu'on *fait mourir* affectent quelquefois *des froideurs, des constances* et *des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle et pour s'étourdir,* de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau (ms. *mouchoir*) fait à leurs yeux. »

La rédaction de 1678 vaut mieux, parce qu'elle est plus concise; mais le trait de la fin renferme quelque chose de maniéré et d'obscur. Nous ne savons pas pourquoi l'auteur a changé le mot *mouchoir* pour y substituer *bandeau*. La Rochefoucauld connaissait, sans aucun doute, la lettre datée de Lyon, 12 septembre 1642, sur

l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou ; on y lit : « Lors M. de Thou se tourne vers la compagnie, disant : « Je « suis homme, je crains la mort ; ces objets — mon- « trant le corps de M. le Grand (Cinq-Mars), sur lequel « il avait mis son chapeau, — me font mal au cœur, « je vous demande par aumône de quoi me bander les « yeux. » Pour lors luy furent jetés deux mouchoirs, dont l'un tomba entre ses mains. Il dit : « Dieu vous le « rendra en paradis. » Nous croyons que c'est à cet incident que fait allusion l'auteur des *Maximes,* car la mort courageuse des deux victimes avait ému la France entière. Cependant, à propos de cette réflexion sur la mort et de celles qui suivent, nous ne pouvons nous empêcher de critiquer notre moraliste. Tout ce qu'il dit ressemble un peu aux digressions des théologiens et des casuistes : « Heureux ceux qui ne redoutent pas la mort-violente, et même celle que la nature envoie. » Mais La Rochefoucauld semble croire que les premiers sont fort rares ; pourtant, s'il eût été spectateur sur la place des Terreaux, il aurait vu que Cinq-Mars et de Thou mouraient avec courage, quoique condamnés bien arbitrairement, il le dit lui-même dans ses *Mémoires.* D'autre part, La Rochefoucauld aurait pu penser à Socrate, à Sénèque, à tous ces grands stoïciens à qui la tyrannie impériale imposa le sacrifice de la vie. Notre écrivain est demeuré, à ce point de vue, et nous ne l'en blâmons pas, l'homme de son siècle et l'homme de la Fronde : l'amour de soi et de sa vie persiste toujours.

On publia, en 1687, des *Maximes, sentences et réflexions morales* du chevalier de Méré. On y lit, maxime 76 : « La crainte de la mort est plus sensible que la mort même » ; ce que, bientôt après, La Bruyère tournera en ces termes : « Il est plus dur de l'apprehender (la mort) que de la souffrir. »

XXI, p. 52. Rousseau, dans une lettre de Julie (*Nouvelle Héloïse,* 3e partie, lettre XX), commente cette

maxime, et ajoute en note : « Je serais bien surpris que Julie eût cité La Rochefoucauld en toute autre occasion ; jamais son *triste* livre ne sera goûté des bonnes gens. » Rousseau ne jugeait pas de l'amour de la même manière que l'amant de la duchesse de Longueville ; et La Rochefoucauld n'a pas écrit ses *Réflexions* pour les *bonnes gens*, c'est-à-dire pour ceux qu'entraîne la passion naïve, selon l'idée de Jean-Jacques. Si Rousseau s'était reporté à la maxime 473, il aurait vu le correctif ou le complément de la même pensée : « Quelque rare que soit le veritable amour, il l'est encore moins que la veritable amitié. »

La Bruyère, dans le chapitre *Du cœur*, dit, moins bien que La Rochefoucauld : « Il est plus rare de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié. »

Quand, plus tard, Rousseau crut voir des ennemis dans tous ceux qui avaient été en rapport avec lui, n'aurait-il pas donné raison à La Rochefoucauld, s'il avait eu occasion de commenter de nouveau sa maxime?

LXXVI, p. 53. Sceptique en amour, La Rochefoucauld ne l'était pas moins dans les croyances superstitieuses de son siècle. Seulement, sur cette question brûlante des esprits, il se tient dans une réserve prudente : il n'aurait peut-être pas osé fronder les préjugés de son époque avec le sans-gêne que montra un jour M. le Prince (Condé).

« M. le Prince, dit Segrais, eut la curiosité de voir un possedé, en Bourgogne, dont on faisoit beaucoup de bruit. — En tirant quelque chose de sa poche, comme si c'eût esté un reliquaire, il luy mit la main fermée sur la tête. Le possedé rit, et aussitost fit beaucoup d'extravagances; M. le Prince, retirant sa main, fit voir au possedé que c'estoit une montre. Le possedé fut deconcerté de voir cela, faisant mine de vouloir se jeter sur luy. M. le Prince, qui avoit sa canne à la main, luy dit : « Monsieur le diable, si tu me touches, je t'avertis que « je te rosserai bien ton étui.» Et, faisant le recit de ce qui

luy estoit arrivé alors, il disoit : « Je parlois en cette ma-« niere, ne voulant pas qu'on crût que j'estois assez fol « pour vouloir battre le diable. » Le possedé demeura dans son devoir et ne battit pas M. le Prince, qui auroit executé sa menace. »

Quelques années plus tard, La Bruyère écrivait :

« Que penser de la magie et du sortilége? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire. Mais il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent : les admettre tous ou les nier tous paroît un égal inconvenient... » L'ami de Mme de La Fayette aurait souri du *distinguo* posé par La Bruyère.

CLV, p. 70. Cette expression *dégoûtans* nous paraît un peu *réaliste* chez un écrivain qui ne cherchait pas le néologisme; mais le mot devient très naturel et reprend son sens propre si l'on se reporte à la variante : « Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un merite fade, et des personnes qui dégoustent avec des qualitez bonnes et estimables. »

CLXXXV, p. 77. Déjà un critique du temps de La Rochefoucauld avait remarqué que le mot *héros* ne se prend pas dans un sens défavorable. J. Esprit développe cette pensée sous forme dubitative : « Ne pourroit-on pas dire qu'il y a des heros en mal comme il y a des heros en bien, puisqu'on voit des gens avoir dessein de rendre leurs crimes et leurs forfaits illustres? »

Nous pensons que notre moraliste n'a pas songé à cette distinction; il n'a en vue que l'homme de guerre, le grand capitaine : c'est peut-être une allusion à Turenne, à Condé et à lui-même, sur leur conduite pendant les Frondes.

CCXIV, p. 83. J. Esprit répète la même pensée en disant : « Les soldats vendent leur vie à la guerre pour

vivre. » Nos moralistes auraient pu ajouter : « Et il n'en peut être autrement dans notre royaume. » En effet, les gens de guerre ou soldats enrôlés par un partisan ou par un gouverneur, au nom du gouvernement, n'avaient d'autre espérance que celle de vivre en pillant, même en pays ami. Point de grades, point de titres, pour stimuler une ambition plus élevée : l'amour de la patrie était alors une passion inconnue, même chez beaucoup de grands seigneurs! « Il n'y a point de patrie dans l'état despotique, dit La Bruyère (ch. x); d'autres choses suppléent : l'*interêt*, la *gloire*, le *service* du prince. » De ces trois choses, laquelle peut choisir le soldat?

CCXVIII, p. 85 : On a beaucoup loué la profondeur de cette pensée, et le bon Vauvenargues la commente en répétant : « L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par interêt. » Cela ne tend-il pas à absoudre les hypocrites et à berner leurs dupes? Tartuffe a pris les dehors de l'homme vertueux : tant mieux pour Tartuffe, et tant pis pour Orgon, qui est suffisamment payé par sa naïveté.

CCXXXIII, p. 88. Cette longue réflexion porte l'empreinte d'un esprit morose et chagrin. Les remarques de La Rochefoucauld ne sont pourtant pas fausses, mais elles tombent plutôt sur le courtisan du XVII[e] siècle que sur l'homme en général. Il est triste de remarquer que la fortune ou l'ambition altèrent les bons sentiments du cœur humain. Et c'est parmi les grands que notre moraliste a étudié. Nous renvoyons nos lecteurs aux pages admirables dans lesquelles Saint-Simon représente le trouble et le désespoir des courtisans à la mort du grand dauphin : c'est le commentaire le plus éloquent de la réflexion de La Rochefoucauld; mais, nous le répétons, il y a des douleurs vraies et désintéressées. Est-ce que le deuil fastueux de la duchesse de Montmorency, se retirant dans un couvent à Moulins, après la décapitation

de son mari, n'aurait pas paru sérieux à La Rochefoucauld?

CCXXXVII, p. 90. Nous nous rangeons à l'opinion d'Aimé Martin, qui voit dans cette pensée une allusion au caractère d'Anne d'Autriche : *La reine est si bonne!* disait-on dans le public; toutefois l'envie de se venger ne lui manquait pas, s'il faut en croire certains mémoires.

CCXLV, p. 92. « Le plus grand art d'un homme habile est celui de savoir *cacher son habileté.* » 1665. Cette première rédaction nous paraît moins recherchée que la seconde. Il faut croire que cette maxime plut beaucoup, car on la présenta de diverses manières. Méré : « La fin de la meilleure politique est de passer quelquefois pour avoir peu d'esprit, quoiqu'on en ait infiniment. » La Bruyère : « C'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soi que l'on n'est que mediocrement fin. » Mais comme La Rochefoucauld domine en concision et même en clarté ses deux imitateurs!

CCLIV, p. 94. Var. : « L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde; c'est un mouvement de l'orgueil par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux; c'est un déguisement et son premier stratagéme, mais, quoique ses changemens soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avouer néanmoins qu'il n'est jamais si rare ny si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit les yeux baissez, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour luy-mesme : si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs; il ne reçoit les charges où on l'éleve que comme un effet de

la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous ces personnages que l'on prend pour l'humilité. » (1665.)

Quelle admirable analyse! et cependant La Rochefou cauld a bien fait de la réduire et de la condenser, car cette première rédaction sent un peu le prédicateur; mais on y trouve comme un souvenir de *Tartuffe*, qu'il avait déjà entendu lire à Molière dans les *belles ruelles*.

La Bruyère avait médité cette page quand il traçait le portrait d'*Onuphre*. Pour La Rochefoucauld, il avait sous les yeux des modèles vivants, parmi lesquels on peut citer Colbert.

Je me rappelle qu'en 1850, à la tribune française, un orateur affectait une humilité profonde; un adversaire lui répliqua d'un ton énergique: « Soyez moins humble et plus modeste. »

CCLXXVII, p. 100. Si La Rochefoucauld avait laissé la clef de ses *Maximes*, nous croyons bien qu'il eût dit à la suite de celle-là: « C'est ce que j'ai remarqué chez Mme la duchesse de Longueville. » Au lieu de: « encore qu'elles n'aiment pas », l'édition de 1665 donnait: « quoiqu'elles n'aiment pas ». Il est fâcheux, comme dit Génin dans ses *Récréations philologiques*, que nous ayons presque perdu le tour: *encore que*, lequel, pour avoir une syllabe de plus, n'offre pas de difficulté de syntaxe; tandis que le malencontreux quoique, ou quoi que, fait commettre bien des fautes aux yeux des puristes.

CCXCIX, p. 105. La Rochefoucauld aurait dû ajouter que ce qui empêche qu'on ne s'acquitte des *grandes obligations*, c'est que celui qui les apprécie est trop porté à en exagérer la *grandeur*.

Après la mort du cardinal de Richelieu, le prince de Marsillac, qui s'était fait le chevalier paladin de la reine et n'avait pas craint, s'il faut l'en croire, de se compromettre sérieusement par ses entreprises audacieuses, aspi-

rait à la plus brillante fortune. Il rechercha l'appui du cardinal Mazarin, qui n'était pas aussi chevaleresque que Marsillac.

Cependant les plus belles promesses lui furent faites. Malheureusement Marsillac refusait ce qui lui était offert, et n'obtenait pas ce qu'il désirait. « Tant de diverses esperances qui m'estoient données presque en mesme temps, et qui estoient si tost changées, m'attiroient beaucoup d'envie, sans me procurer aucun établissement; et je vis bien que la reine entroit dans l'esprit du cardinal pour m'amuser. » (*Mémoires*. Année 1643.)

CCC, p. 105. Var. : « Il y a des folies que l'on prend des autres, *comme les rhumes* et les maladies contagieuses » (manuscrit). L'annotateur contemporain avait ajouté : « Il y en a d'autres qui tiennent comme la gale et la teigne. » L'hôtel Rambouillet n'aurait pas permis cette crudité dans les termes, et La Rochefoucauld a bien fait d'effacer de son manuscrit le mot « rhumes ». Probablement il laisse entendre ici qu'il a pris de Mme de Longueville la maladie de la Fronde.

CCCVII, p. 106. Cette maxime inquiéta un critique contemporain, qui demandait ce que La Rochefoucauld entendait par *glorieux*. Duplessis lui répondit : « La Rochefoucauld veut dire qu'il faut avoir un grand respect de soi-même et de sa propre dignité, pour ne rien faire qui en soit indigne, mais aussi qu'il serait ridicule de faire sentir aux autres la supériorité que l'on croit avoir sur eux. Le mot *glorieux* est entendu ici dans un double sens très admissible, et fait un excellent effet. »

Duplessis aurait dû expliquer le double sens; La Rochefoucauld a pris le mot *glorieux* au sens qu'il avait généralement à cette époque, et que Molière lui a donné dans ce passage du *Misanthrope* (acte I, sc. II) :

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,

Et la plus glorieuse *a des régals peu chers*
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.

Plusieurs annotateurs, même Voltaire, ont blâmé la pensée de Molière, parce qu'ils ont fait rapporter glorieuse à estime, tandis qu'il faut entendre l'âme glorieuse, l'âme qui a le sentiment de sa valeur et de sa dignité.

La Rochefoucauld s'est peint lui-même dans cette réflexion.

CCCX, p. 107. Nous ne rapprocherons pas cette pensée du distique de Caton :

Insipiens esto, quum tempus postulat, aut res;
Stultitiam simulare loco prudentia summa est.

Nous ne pouvons non plus y voir une allusion à la stratégie, comme l'ont fait quelques critiques. Il nous semble que La Rochefoucaud ici, comme en une infinité d'autres endroits, fait un retour sur lui-même : il s'est bien tiré de sa lutte contre Richelieu dans l'intérêt de la reine. La Fronde, qui aurait dû le perdre, l'a remis en faveur ; il n'est pas jusqu'à la galanterie avec Mme de Longueville dont *il ne se soit bien tiré.*

CCCXX, p. 109. Var. : « Louer les rois des qualitez qu'ils n'ont pas n'est que leur dire des injures. » La Rochefoucauld lisait les discours de l'Académie française, et les éloges platement adulateurs qu'il y trouvait à l'adresse du roi lui auront inspiré cette réflexion. N'oublions pas non plus qu'il vivait à l'époque où l'*oraison funèbre* était dans tout son épanouissement.

CCCXXVI, p. 110. La marquise de Lambert (*Premier Avis d'une mère à son fils*) accepte la réflexion de La Rochefoucauld. « Je penserois comme lui, dit-elle, parce qu'il n'est au pouvoir de personne d'en deshonorer une autre... Les causes du deshonneur sont connues et certaines; le ridicule est purement arbitraire. » Peut-être

n'entendons-nous plus le mot déshonneur au sens que lui donnait La Rochefoucauld; pour lui, il se serait cru déshonoré si, en qualité de duc et pair, il n'eût pas montré des équipages et une livrée pareils ou supérieurs à ceux des personnages de sa condition. Le cuisinier Vatel, s'estimant plus que déshonoré, se jugea ridicule à cause du manque de marée et se tua.

CCCXXXIX, p. 113. A propos de cette maxime, un critique, Aimé Martin, dit : « Je voudrais que le Dieu de La Rochefoucauld pût me dire quel secours il tirait de l'amour-propre pour adoucir les douleurs de la goutte, et comment cette passion vint à son aide lorsqu'en 1672 il apprit en un même jour qu'un de ses fils était mort au passage du Rhin, un autre blessé, et que la cour pleurait la perte du jeune duc de Longueville. » A notre avis, La Rochefoucauld aurait répondu : « Monsieur, vous ne me comprenez pas : je n'ai jamais eu en vue que les biens et les maux de la vie extérieure et mondaine; j'aurais dit une sottise en mêlant l'amour-propre aux souffrances de la goutte que je ne ressentais pas encore; et, quant à la perte de mes enfants, je n'appelle pas cela un mal : c'est un coup terrible, sur lequel l'expérience des choses humaines n'offre aucune réflexion avant qu'on l'ait éprouvé. Je ne retranche rien de ce que j'ai écrit en 1665. »

CCCXLI, p. 113. C'est une des rares maximes où La Rochefoucauld ait fait allusion aux habitudes religieuses de son époque et où il parle de lui-même. Aussi la mit-il seulement dans l'édition de 1675, alors qu'âgé de soixante-deux ans, il songeait à son salut sous l'influence de la vieillesse et de la goutte. Ce fut seulement lors de sa dernière attaque de goutte qu'il se décida à s'acquitter décemment des devoirs de religion, comme le laisse entendre M[me] de Sévigné.

CCCLXVII, p. 118. « Ce n'est pas là une maxime dans le sens du mot, mais un sarcasme, où nous ne re-

trouvons pas la délicatesse et le bon goût ordinaires de l'auteur. » Cette critique de M. Gilbert nous étonne et nous fait croire qu'il a conservé sur le *grand monde* du XVIIe siècle cette admiration qu'on trouve dans les livres à l'usage de l'adolescence. Tallemant des Réaux dit la vérité dans ses *Historiettes* si vraies et si mordantes; et la satire de Boileau contre les femmes n'est-elle pas là pour donner raison à La Rochefoucauld? N'oublions pas que les *Maximes* avaient été lues en manuscrit par les dames les plus distinguées, et que pas une ne protesta contre la brusque boutade de l'auteur. Est-ce qu'il y aurait plus de vertu au XIXe siècle? Je le crois, et je crois aussi que nous avons plus de savoir-vivre.

CCCLXXII, p. 119. Mme de Motteville (*Histoire de France sous le ministère Mazarin*, par Bazin) fait aussi le procès à la jeunesse de son temps, *qui ne valoit pas les restes du Maréchal de Bassompierre:* en effet, il s'était formé une école de *petits maistres*, comme on les appelait, qui affectaient, ajoute Bazin, le ton leste et tranchant, la brusquerie et l'impatience.

C'est l'éternel *laudator temporis acti se puero* d'Horace. A ce compte, nous ne serions plus que des sauvages. La Rochefoucauld a cédé ici au préjugé commun en se croyant, lui et ceux de son âge, mieux élevés que les plus jeunes.

Tallemant des Réaux, à l'article du *Maréchal de Bassompierre*, n'est pas de l'opinion de Mme de Motteville; et, du reste, on sait que les mœurs et le langage du temps de Henri IV et de Louis XIII étaient assez décolletés.

CCCLXXXIV, p. 121. La Rochefoucauld ne songeait nullement au *nil admirari* d'Horace, ne s'étonner de rien. Il jetait les yeux autour de lui : que de chutes imprévues, que d'élévations inespérées! Il ne faut pas non plus s'imaginer que notre grand seigneur est revenu de

tout : il y eut toujours de l'ambition chez lui, ne fût-ce que le désir de voir briller son nom.

CCCXCIII, p. 123. On a voulu voir là une allusion à Colbert et à Le Tellier; mais on ne fait pas une *réflexion* pour une ou deux personnes. La Rochefoucauld est grand seigneur; son air, ou l'air qu'il croyait avoir, lui servait de mesure pour juger les autres. On sent ici cette vanité native que J. Gervais a signalée chez la noblesse de l'Angoumois. (Voir la préface.)

CDXXXIX, p. 132. Ne croirait-on pas que cette réflexion soit venue à notre auteur après un succès amoureux qui ne lui laissa aucun doux souvenir? La pensée est admirablement ciselée au point de vue des mots; mais nous sommes forcé de déclarer que l'écrin vaut mieux que le bijou; cela revient à dire : Si l'homme pouvait connaître l'avenir, si l'homme n'était pas l'homme.

CDLI, p. 135.

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

(MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, acte IV, sc. III.)

Boileau a dit aussi :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

La Rochefoucauld entend ici par sots les gens qui parlent légèrement et facilement sur toutes sortes de sujets sans les approfondir; ils brillent aux yeux de leurs auditeurs, qui les écoutent avec complaisance parce qu'ils n'ont aucune objection à faire : ils tiennent la conversation spirituellement, mais ils n'instruisent pas; or La Rochefoucauld n'aimait pas les entretiens où les habiles parleurs faisaient assaut de vivacité et d'esprit : pour lui, c'était de la sottise. Nous sommes moins sévères aujourd'hui.

RÉFLEXIONS SUPPRIMÉES

DANS LES PREMIÈRES ÉDITIONS

CLXV, p. 170. On a regardé cette réflexion comme une épigramme. La Harpe a dit : « Cette comparaison est plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait, dans l'opinion, en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi ; et, quand Louis XIV envoyait Villeroy à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette *fausse monnaie ;* les chansons militaires du dernier siècle en sont la preuve. » — L'abbé Brotier fait aussi ses réserves sur le fond de cette pensée, tout en convenant que le tour en est excellent, et il prétend qu'elle a passé en proverbe. C'est par allusion à cette maxime qu'on appela *monnaie de Turenne* la nombreuse promotion de maréchaux de France que fit Louis XIV en 1675. « L'assertion peut paraître au moins hasardée », ajoute M. Gilbert.

Mais il nous semble que La Rochefoucauld n'a dit tout haut que ce que chacun pensait tout bas ; et il a mille fois raison quand il écrit, en parlant des favoris des rois, qu'on est forcé de les *recevoir selon leur cours,* et non pas selon leur véritable prix. Sans doute l'opinion publique et l'histoire ne ratifient pas toujours le choix des rois; mais, pour le moment, le billon peut avoir la valeur de l'or. La Rochefoucauld devinait peut-être les Seignelay, les Barbezieux et les Chamillart, et probablement il en avait les équivalents sous les yeux.

CCLXXXII, p. 176. Var. : « La politesse des Etats est le commencement de la decadence, parce qu'elle applique tous les particuliers à leurs interêts propres et les

détourne du bien public » (manuscrit). —Vauvenargues, dans un fragment (Œuvres posthumes), incline à croire que *le luxe* prépare dans la grandeur même des empires leur inévitable ruine. — L'abbé Brotier dit : « On est surpris que La Rochefoucauld n'ait pas conservé cette pensée au nombre des *Maximes*. Je pense qu'il a été retenu par le succès de Colbert. Sous son administration à jamais mémorable, ce grand homme voulut que l'Etat eût un luxe public et un grand ton de politesse. »

Nous empruntons ces lignes à l'édition de M. Gilbert, et nous sommes surpris aussi que le savant éditeur se soit contenté de reproduire les boutades enfantines de Vauvenargues et de l'abbé Brotier, sans ajouter un mot de critique.

Si La Rochefoucauld a effacé cette maxime, ce n'est pas que le succès obtenu par Colbert lui eût fait changer d'avis, car, en 1665, celui qu'on appelle le grand ministre avait déjà fondé *la Compagnie des Indes,* mais sans éclatant succès, malgré la volonté impérieuse de Louis XIV.

La Rochefoucauld s'est aperçu qu'il lançait un lieu commun indigne de son esprit supérieur, et que, pour quelques milliers de sujets goûtant les avantages que procurent la fortune et les délicatesses de l'éducation, il y avait naïveté à parler d'un sybaritisme universel.

Les *peuples* du grand roi, s'ils avaient su lire, auraient douloureusement souri des inquiétudes du *luxurieux* moraliste.

Avant et après La Rochefoucauld, le gouvernement royal a édicté des lois somptuaires qui n'indiquaient qu'une chose, la misère publique.

CCCII, p. 178. La Rochefoucauld aurait dû dire s'il avait suivi ce système. N'y a-t-il pas un peu de dépit dans ces lignes fanfaronnes? Notre auteur savait bien qu'en amour il n'est pas possible de tracer des limites fixes à sa passion.

RÉFLEXIONS AJOUTÉES

DANS L'ÉDITION POSTHUME DE 1693

II, p. 180 Vauvenargues vers le milieu du XVIIIe siècle reprenait la même pensée : « Le laboureur a trouvé dans le travail de ses mains la paix et la satieté, qui fuient l'orgueil des grands. » Le chansonnier Béranger, dans un style plus vulgaire, a résumé la pensée de nos moralistes :

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux ;
Ils s'aiment entr'eux.
Vivent les gueux !

Mais la boutade de Béranger ne doit pas nous faire illusion sur les compensations que La Rochefoucauld et Vauvenargues voulaient bien accorder *au pauvre peuple.*

Les pauvres de tous états, au XVIIe et au XVIIIe siècle, vivaient dans une misère si profonde, dans un abrutissement si servile, qu'on est étonné de trouver sous la plume de ces deux nobles écrivains l'exclamation virgilienne :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !

Mais Virgile parlait des propriétaires. La Bruyère, de son côté, faisait des laboureurs une peinture moins séduisante, mais plus vraie : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, etc. » On connait le reste.

XVII, p. 183. Ici notre auteur semble critiquer et affaiblir le rôle qu'il s'est imposé. En effet, ce n'est pas pour faire montre de bel esprit qu'il a pris la plume et livré au public le résultat de ses observations; il ne se proposait pas seulement de plaire et d'occuper le grand monde de la cour et de la ville: il voulait être utile et instruire. Aussi cette réflexion paraît-elle manquer de vraie profondeur : car, à ce titre, les écrivains moralistes n'auraient pas droit à se faire lire ; et d'ailleurs tout homme n'est pas à portée d'étudier les hommes dans leur commerce; mais on arrive à cette connaissance en s'entretenant avec La Rochefoucauld.

XLIX, p. 184. La maxime 286, p. 102, prouve que La Rochefoucauld parle ici de l'amour, et que c'est toujours la duchesse de Longueville, ou quelque autre. qui inspire notre moraliste.

RÉFLEXIONS DIVERSES

P. 196. *Du vray.* « La veuve donne une pite. » La Rochefoucauld, ravi d'admiration pour Alexandre et César, et songeant au royaume qu'il aurait pu recevoir, s'il avait rencontré un prince aussi généreux, ne fait pas réflexion que la veuve donne ce qui lui appartient, et que les autres font largesse de ce qu'ils ont pris par violence. La veuve est seule libérale.

Pite tirerait son nom d'une petite pièce de billon qui se frappait autrefois à Poitiers, *pictavina moneta*. La pite était une division du denier, et il fallait douze deniers pour faire un sol. On était riche alors avec 50 livres de revenu.

— Cette première réflexion nous semble une dissertation froide et compassée, où La Rochefoucauld a peut-être tracé quelques lignes, mais où ses collabo-

rateurs en beau style ont probablement travaillé. Les comparaisons de Virgile avec Épaminondas, de l'enfant cruel avec un roi de Macédoine, ne nous paraissent pas être dans les notes de notre auteur; nous trouvons là un ton de pédantisme fort éloigné de la simplicité des maximes : le style affecte une certaine recherche de la période qu'on ne voit pas dans les premiers écrits de La Rochefoucauld. Dirai-je aussi que la comparaison entre Chantilly et Liancourt accuserait une vanité que le moraliste se serait bien gardé d'afficher? C'est un ami de la maison qui a voulu flatter le maître dans la personne du prince de Marsillac, fils aîné de notre écrivain, qui se maria avec une Duplessis-Liancourt. Cette petite ville, avec sa terre, était dans l'Ile-de-France.

P. 198. *De la société.* Après avoir condensé ses pensées en quelques lignes concises, La Rochefoucauld y revint dans la suite pour donner des gloses et des commentaires. Avec le temps il prit le rôle de Nestor. Ce morceau, d'assez longue haleine, est le développement des maximes 81, 83, 87, 242, 264, 410, de la 5e des *Réflexions diverses,* de la maxime 632; mais, en homme à qui la vie a donné de l'expérience, il modifie parfois sa première manière de juger.

P. 203. *De l'air et des manieres.* Il y a encore dans ce morceau douze ou treize réflexions mêlées dans le tissu du développement.

« Chacun veut estre un autre, et n'estre plus ce qu'il est. »

Boileau aurait-il entendu La Rochefoucauld lire ce passage pour s'en inspirer, quand il écrivit, dans sa 9e épître :

Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit;
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.

Par là le plus sincère assez souvent déplaît:
Rarement un esprit ose être ce qu'il est, etc.

Ces vers, un peu lourdement martelés, en disent moins que la ligne de La Rochefoucauld, et ils ne s'adressent qu'à l'homme de cour.

P. 207. *De la conversation.* Cette *réflexion* est un traité complet sur la matière, à l'usage des gens dont la conversation est l'unique souci; il faut avouer que l'heureux mortel qui satisferait à toutes les conditions que La Rochefoucauld impose ici serait un génie supérieur à tous ceux dont nous parle l'Histoire. Il serait plus difficile de bien jouer son rôle dans une *ruelle* que d'écrire *le Cid* ou *Athalie*. Par bonheur l'homme de bonne conversation réussit toujours, s'il laisse ses auditeurs contents d'eux-mêmes.

P. 214. *De l'amour et de la mer.* Cette réflexion sent un peu le style romanesque de l'époque. Bien que l'amour ait pris une large part dans la vie de La Rochefoucauld, cependant il en avait assez parlé dans ses *Maximes*, pour supprimer une réflexion qui affaiblit ce qu'il avait écrit auparavant.

P. 215. *Des exemples.* Cette page sent son écrivain érudit, mais elle est toujours vraie; et cependant comment l'homme se formera-t-il, s'il ne jette ses regards en arrière ou autour de lui? Le rôle du moraliste et du vrai philosophe est de redresser les jugements erronés. (Voir p. 183, XVII.)

XI, p. 223. *Du rapport des hommes avec les animaux.* La Rochefoucauld aurait dû commenter les fables de La Fontaine. Voilà une belle page, et où l'on sent un grand fonds de bonté et de pitié. « Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocens : les uns, comme des tigres, toûjours farouches et toûjours cruels, » etc.

Et dire que La Rochefoucauld pouvait mettre plusieurs noms d'hommes en face des tigres, des lions, des ours, des loups et des renards ! Reportons-nous à la fable *les Animaux malades de la peste.*

M. de Barthélemy a corrigé *loups ravissants* par loups ravisseurs. Il avait oublié que Bossuet écrivait aussi loups ravissants, et cette expression était d'un usage vulgaire. Un simple curé de campagne traçait les lignes suivantes sur son registre des décès et baptêmes : « Paroisse de Bleury[1] : le 5e jour de septembre 1653, fut ravie et dévorée la personne de Catherine Boyleau par un loup *ravissant,* qui l'a mangée par l'estomac et autres parties de son corps. Signé : le Templier, curé. »

P. 232. *Des modeles de la nature et de la fortune.* Ici notre auteur contredit ce qu'il développe dans la septième réflexion, *sur les exemples,* et les mêmes personnages nous apparaissent jugés d'une façon toute différente : c'est le fruit de l'éducation et des lectures de La Rochefoucauld ; c'est aussi un résultat des engouements littéraires de l'époque. Jamais on n'a tant parlé qu'alors des Grecs et des Romains, non seulement au théâtre, mais aussi dans les parlements. Au palais, dans la chaire elle-même, quiconque voulait attirer l'attention devait s'appuyer sur les noms de la Grèce et de Rome, et je crois bien que cette volte-face a lieu ici pour présenter l'éloge de Turenne et de Condé. N'y aurait-il pas aussi un certain *amour de soi-même ?* La Rochefoucauld a été le *camarade de camp* de ces deux capitaines. Sans avoir atteint à leur renommée, il pouvait prétendre au second rang, et il laisse au lecteur à prononcer sur lui.

Nous croyons que le prince de Condé entendit à Chantilly la lecture de ce morceau, qui est trop flatteur pour être resté dans le cabinet. Turenne et Condé n'au-

---

1. Aujourd'hui dans Eure-et-Loir.

raient jamais pensé alors que les lignes écrites sur eux par La Rochefoucauld contribueraient peut-être à mieux conserver dans l'avenir la gloire de leur nom que ne pourrait faire le récit de leurs exploits guerriers.

P. 239. *Des coquettes et des vieillards.* Ces trois pages semblent écrites d'hier, tant le style est vif et mordant, tant les remarques ont d'actualité! Mais aussi notre auteur n'avait qu'à regarder autour de lui et en lui-même pour trouver des sujets à *réflexions.*

P. 242. *De la difference des esprits.* Cette dissertation ou dissection n'est pas éloignée de l'*esprit* qui dominait à l'hôtel de Rambouillet; et nous pensons que plusieurs des confidents de l'écrivain y ont mis du leur. La Rochefoucauld n'était pas homme à tourner et retourner ainsi un mot à la manière du sieur de Vaugelas. Il y met un trait tout personnel : « Il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas, et tres-malhabiles dans ce qui les regarde. » La Rochefoucauld se reporte, ce nous semble, à sa conduite envers la reine et à son rôle pendant la Fronde.

P. 248. *Des evenements de ce siecle.* Nous n'avons là que des esquisses, que des coups de crayon; mais quelle vigueur de trait! quelle sûreté de main! La vie circule dans ces linéaments à peine indiqués.

Bussy-Rabutin, dans une lettre emphatique, réclame de Louis XIV l'honneur d'être son historien et de raconter les grandes merveilles de son règne; si le roi n'accepta pas les offres du cousin de Mme de Sévigné, il n'a pas privé la France d'une grande œuvre littéraire.

Mais, si La Rochefoucauld avait, dans sa retraite, écrit l'histoire, pour laquelle il était né par tempérament, le duc de Saint-Simon aurait eu un prédécesseur, et notre langue un chef-d'œuvre de plus; et la vérité ne garderait pas tant de voiles qui la dérobent à nos

regards. L'homme qui a osé écrire le dernier alinéa de cette dix-septième réflexion avait une âme élevée, fière et indépendante, digne en un mot de donner des leçons aux autres en châtiant les vices et les crimes.

P. 262. *De la retraite*. Si La Rochefoucauld était un poète dans l'acception ordinaire du mot, nous dirions que cette réflexion est le *chant du cygne;* c'est en philosophe que le grand écrivain exprime ses adieux à la vie active; mais parle-t-il pour lui seul? Il prenait le parti à la mode, ou plutôt il notait ce qu'il voyait faire autour de lui: car un esprit de cette trempe était incapable de languir dans une oisiveté contemplative.

C'est, en effet, dans ses dernières années que La Rochefoucauld aurait écrit ses *Réflexions diverses*. N'est-ce pas de lui-même qu'il parle dans ces lignes : « Leur goût, detrompé de desirs inutiles, se tourne alors vers des objets muets et insensibles, les bastimens, l'agriculture, l'economie, l'étude; toutes ces choses sont soumises à leurs volontez ! »

« Les plus sages sçavent employer à leur salut le temps qu'il leur reste.... Les autres n'ont au moins qu'eux-mesmes pour témoins de leur misere », etc.

Ce dernier trait est pour lui.

N'oublions pas que, dans cette analyse du cœur humain, les femmes surtout, les illustres pénitentes du siècle, se sont présentées à l'imagination du peintre.





TABLE



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1881

16th March 1885

I must record the following: on Saturday I sent Lord Arthur Russell a bill thus ——

30 Maiden Lane, Covent Garden.
14th March, 1885. Lord Arthur Russell dr. to Cobden-Sanderson, bookbinder – To binding, finishing & lettering to the utmost of my skill,





